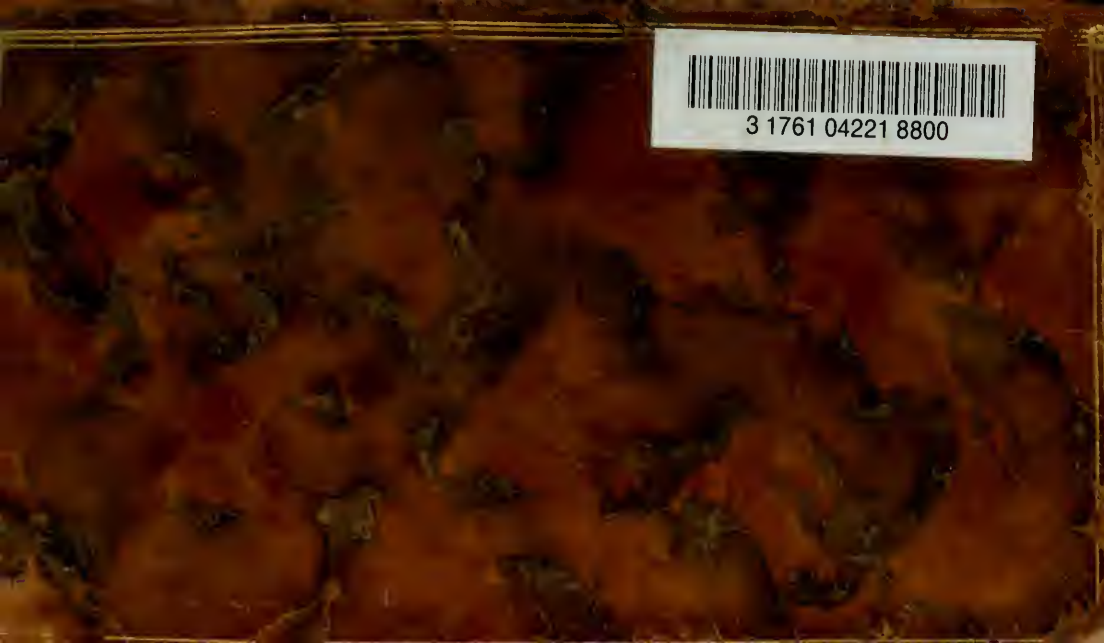
3 1761 04221 8800

Adam Urquhart Esquire

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND.

TOME SECOND.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvres02sain

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT-EVREMOND,

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR,

Par Monsieur DES MAIZEAUX, *Membre de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.

M. DCC. LIII.

LF
S1377De
660927
2.7.57

TABLE
DES PIECES
DU TOME SECOND.

RETRAITE de Monsieur le Duc de Longueville dans son Gouvernement de Normandie. *page* 1.

Lettre à Madame * * *. *Je me souviens qu'allant à l'Armée, &c.* 17

A la même. *Je pensois que vous m'aviez oubliée, &c.* 19

Lettre à Madame * * *. *Vous êtes sur le point, &c.* 20

Madrigal. *Qu'avez-vous fait de mon amour, &c.* 23

A Madame * * *. Elégie. *Aimable Iris, &c.* *ibid.*

A la même. Elégie. *Iris, si vous savez les peines que j'endure, &c.* 26

A la même. Stances. *Iris, je vous aime toujours, &c.* 28

A la même. Stances. *Puisqu'il faut vous quitter, &c.* 30

A la même. Stances. *Je n'entends plus parler de vous, &c.* 31

A la même. Stances. *Si vous savez que je vous aime, &c.* 32

A la même. Stances. *Mes yeux, mes inutiles yeux, &c.* 34

A la même. Chanſon. *Vous avez trompé mes deſirs, &c.* page 35
Caractére de Madame la Comteſſe d'Olonne. 36
Lettre à Madame la Comteſſe d'Olonne, en lui envoyant ſon Caractére. 42
A Madame ***. Sonnet. *Que vous faites languir un pauvre malheureux, &c.* 44
Dixain. *Vous faites la Spirituelle, &c.* 45
A Madame. Stances. *Laiſſez-là nos jeunes deſirs, &c.* *ibid.*
A Madame ***. Stances. *Bienheureux qui vit ſans chimére, &c.* 47
A la même. Stances. *Je ne viens devant vos charmes, &c.* 50
Epigramme. *Etre ſans vertu précieuſe, &c.* 51
Epigramme. *Très-difficile & fort peu délicat, &c.* *ibid.*
Stances. *Philis en tournant ſes beaux yeux, &c.* 52
Lettre à Madame ***. *Quelque violente que ſoit mon amitié, &c.* 57
A M. le Marquis de. Stances. *Marquis, on dit par tout que vous êtes aimable, &c.* 59
A Madame ***. Sonnet. *Vous m'ordonnez de vous voir rarement, &c.* 62
A Madame ***. Stances irréguliéres. *Ménagez mieux le repos de ma vie, &c.* 63
Lettre à Madame ***. *Il n'y a rien de ſi honnête, &c.* 64

L'homme qui veut connoître toutes choſes, ne ſe connoît pas lui-même. A Monſieur ***. *page 65*
Obſervations ſur la Maxime : *Qu'il faut mépriſer la fortune, & ne ſe point ſoucier de la Cour.* 72
Lettre à M. le Comte d'Olonne. *Vous me laiſſâtes hier, &c.* 78
Le Cercle. A Monſieur ***. *On parle depuis peu de certaine ruelle, &c.* 83
A Mademoiſelle de l'Enclos. Elégie. *Chere Philis, qu'êtes-vous devenue ? &c.* 87
Lettre à Monſieur ***. *Vous m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Demoiſelle Proteſtante, &c.* 93
Sur les Plaiſirs. A Monſieur le Comte d'Olonne. 96
Sonnet. *Nature, enſeigne-moi, &c.* 105
A M. le Comte d'Olonne. Stances. *Tircis, que l'avenir trouble moins tes beaux jours, &c.* 106
Epitaphe. *A brouiller les humains, Boudet fut ſans ſeconde, &c.* 107
Dixain. *Qu'une paſſion délicate, &c.* 108
Chanſon. *Il faut pour votre honneur, Silvie, &c.* 109
Elégie ſur la mort du Duc de Candale. *ibid.*
Lettre à M. le Marquis de Crequi, ſur la Paix des Pyrenées. 112
Jugement ſur les Sciences où peut s'appliquer un honnête homme. *ibid.*

Réflexions sur les divers Génies du Peuple Romain dans les différens temps de la République. *page* 120
Chapitre premier. *De l'origine fabuleuse des Romains, & de leur génie sous les premiers Rois.* *ibid.*
Chap. II. *Du génie des premiers Romains dans les commencemens de la République.* 128
Chap. III. *Des premieres Guerres des Romains.* 131
Chap. IV. *Contre l'opinion de Tite-Live, sur la Guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre, contre les Romains.* 134
Chap. V. *Le génie des Romains dans le temps que Pyrrhus leur fit la Guerre.* 142
Chap. VI. *De la premiere Guerre de Carthage.* 151
Chap. VII. *De la seconde Guerre punique.* 156
Chap. VIII. *Du génie des Romains, vers la fin de la seconde Guerre de Carthage.* 179
Chap. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV. 193. 194. 195.
Chap. XVI. *D'Auguste, de son Gouvernement & de son génie.* 195
Chap. XVII. *De Tibere, & de son génie.* 213
Sir Politick Would-Be, Comédie à la maniere des Anglois. 225

Fin de la Table des Piéces du Tome second.

ŒUVRES

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

RETRAITE
DE MONSIEUR LE DUC
DE LONGUEVILLE,
En son Gouvernement de Normandie (1).

MONSIEUR de Longueville entrant dans le vieux Palais, rencontra d'abord M. de Saint-Luc, qu'on avoit envoyé de Saint Germain au Marquis d'Hectot, pour

(1) M. de Saint-Evremond écrivit cette ingénieuse Satire, pour tourner en ridicule la plûpart des Gentilshommes de Normandie, qui s'étoient déclarés contre la Cour en 1642. Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1649.

tâcher de le remettre dans les interêts de la Cour (1). Il lui dit avec un visage plein de joye : *Saint Luc, il n'y a pas long-temps que je vous haïssois bien. Et moi, Monsieur,* repartit Saint Luc, *je ne vous hais pas moins présentement, que vous me haïssiez en ce temps-là. Si l'on ne m'avoit trompé, vous ne seriez pas ici ; & si l'on ne vous eût trompé le premier, on ne m'y eût pas souffert.*

Ce petit discours fini, Monsieur de Longueville voulut aller au Parlement, qui s'assembloit pour déliberer si on le devoit recevoir. Quelques-uns de ses amis s'y opposerent, alléguant qu'en se commettant, il alloit commettre toute la fortune du Parti. On fit monter des gens sur une Tour fort élevée, pour observer la contenance du Peuple ; & comme on lui eut rapporté qu'on entendoit de toutes parts des cris de joye, il sortit aussi-tôt, accompagné de ceux qui l'avoient suivi, & se

(1) „ La Reine, *dit* „ *Madame de Motteville dans* „ *ses* MEMOIRES, aussi- „ tôt qu'elle vit le Duc „ de Longueville du parti „ de Paris, envoya Saint „ Luc trouver le Marquis „ d'Hectot, fils du Mar- „ quis de Beuvron, qui „ étoit au vieux Palais, „ pour lui porter la turvi- „ vance de son pere, de „ Lieutenant de Roi. Saint „ Luc, qui étoit son on- „ cle, le frere de sa mere, „ en lui donnant cette sur- „ vivance, l'engagea au „ parti du Roi, & à lui „ conserver cette place, „ selon qu'il étoit obligé „ de le faire. MEMOIRES *pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche, Epouse de Louis XIII. par Madame de Motteville, une de ses Favorites.* Tome II. pag. 495. 496. sur l'année 1649.

rendit au Palais, après avoir reçu par tout mille acclamations.

Il surprit Messieurs du Parlement, qui n'attendoient pas une avanture si inopinée ; & après avoir pris sa place, il parla de cette sorte : *Vous ayant toujours beaucoup honorés & chéris, je suis venu avec tout le péril où un homme de ma qualité se peut exposer, vous offrir mon bien & ma vie pour votre conservation. Je sai que la plûpart des Gouverneurs n'en usent pas ainsi ; & que tirant de vous tout le service qu'ils en peuvent tirer dans un temps paisible, ils vous abandonnent aussi-tôt qu'ils vous voyent dans le danger. Pour moi, qui vous ai mille obligations, je prétens ici les reconnoître : & en qualité de Gouverneur, & comme une personne sensiblement obligée, je viens vous rendre tout le service que je pourrai dans une conjoncture si périlleuse.*

Le Premier Président (1) ne répondant rien à cette harangue, & témoignant assez par le chagrin de son visage, combien la présence du Duc l'affligeoit, tous les Messieurs lui donnerent des témoignages de joye, qui furent animés par la bouche d'un Conseiller de la Grand'Chambre, appellé du Mesnilcôté, qui lui fit ce beau discours : *La même différence qui se rencontre entre le Loup & le Berger, Prince débonnaire, la*

(1) M. Faucon de Ris, de Famille Italienne.

même se trouve entre le Comte d'Harcourt & votre Alteſſe en cette occaſion. Le Comte d'Harcourt eſt venu, ſoit comme Loup, ſoit comme Lion, mais toujours en bête raviſſante, pour nous dévorer : nous n'avons pas voulu lui ouvrir nos portes, de peur de recevoir l'ennemi dans nos entrailles : pour toute grace, nous lui avons laiſſé faire le tour de nos murs (1)*; ce qu'il a fait, en jettant ſur nous des yeux tout étincelans de colere,* tanquam Leo rugiens. *Pour vous, Grand Prince, vous êtes venu en véritable Berger, pour mettre à couvert toute votre Bergerie ;* bonus paſtor ponit animam pro ovibus ſuis. *Il eſt trop vrai que vous en uſerez de même,* atque ideò, *Monſeigneur; nous vous commettons la garde de cette Ville & le ſalut de toute la Province ; c'eſt à vous à veiller à notre conſervation, & à nous d'aider vos ſoins de toutes les aſſiſtances qui ſont en notre pouvoir.*

La harangue finie, Monſieur de Longueville ſe leva ; & après avoir ſalué chaque particulier avec ſon affabilité ordinaire, il ſortit du Palais, accompagné de ſes amis & ſuivi du peuple, qui le conduiſoit avec de nouvelles acclamations.

(1) La Reine envoya auſſi le Comte d'Harcourt, avec les proviſions du Gouvernement de Normandie, pour ſe ſaiſir de la Ville de Rouen. Ce Prince . . . s'arrêta au conſeil du Premier Préſident, qui le fit demeurer au Fauxbourg, &c. MEMOIRES de Madame de Motteville. Tome II. pag. 496.

Meſſieurs

Messieurs du Parlement faisant réflexion sur la joye qu'avoient eu les Bourgeois de recevoir leur Gouverneur, commencerent de craindre une servitude entiere ; & pour empêcher ce malheur-là, ils firent dessein d'assurer leurs conditions avec lui. Mais soit que Monsieur de Longueville eût pénetré leur intention, soit pour établir une entiere confiance, il les voulut prévenir, & les assurer qu'ils auroient toujours la disposition de toutes choses. Il leur dit que les affaires dont il s'agissoit, étoient proprement celles des Parlemens, & non pas les siennes ; qu'il ne vouloit, ni ne devoit avoir autre emploi que celui de conduire une Armée pour le bien de l'Etat, & pour leur service particulier ; que toutes les levées se feroient par leurs ordres ; qu'ils établiroient eux-mêmes des Commissaires de leur compagnie pour la recette & pour la distribution des deniers ; & enfin, que comme ils avoient le principal intérêt au succès des affaires, il étoit raisonnable qu'ils eussent une entiere participation de tous les Conseils.

Ces Messieurs lui rendirent graces de l'honneur qu'il leur faisoit, l'assurerent qu'ils donneroient autant d'Arrêts qu'il voudroit, sans rien examiner ; qu'étant tuteurs des Rois, ils disposeroient à son gré du bien du pupille ; qu'ils hazarde-

roient toutes choſes pour ſon ſervice, à condition qu'il feroit ſupprimer le ſemeſtre, & remettroit la Compagnie dans ſon ancien état (1). Le Premier Préſident & l'Avocat Général ſe croyant inutiles au ſervice du Roi, allerent à Saint Germain rendre compte de leur impuiſſance.

Cependant Monſieur de Longueville, qui ſe voyoit aſſuré du Peuple & du Parlement, ne ſongea plus qu'à faire des Troupes. Mais comme il n'avoit pas encore de fonds, il voulut toujours diſtribuer les Charges, pour entretenir tout le monde; & on commença à travailler à l'état d'une Armée, qui n'étoit alors qu'en imagination. Les plus conſidérables étant aſſemblés, » il leur rendit grace de la chaleur » qu'ils témoignoient à ſon ſervice; que » pour lui, il reconnoîtroit toute ſa vie » l'affection de ceux qui s'attachoient à ſa » fortune; & qu'en attendant qu'il les pût » obliger par des graces eſſentielles, il » étoit prêt de leur commettre les plus » importans Emplois.

A ces douces paroles, tant d'illuſtres perſonnes firent de profondes réverences.

(1) » Le Parlement de » Normandie, *remarque* » *Madame de Motteville*, » demandoit la révocation » du ſemeſtre, qu'ils pré- » tendoient avoir été injuſ- » tement établi du temps » du feu Roi & du Cardi- » nal de Richelieu, qui » ne leur laiſſoit pas lever » la tête ſi haut. MEMOI- RES, &c. Tome II. page 174, ſur l'année 1648.

Un moment après, ce ne furent que complimens, qui allerent insensiblement aux assurances de fidélité, & aux protestations de répandre jusqu'à la derniere goute de leur sang. Il se fit ensuite plusieurs beaux discours sur l'état présent des affaires; & quelques-uns, possedés du zéle qu'ils avoient pour le parti, ouvrirent un avis considérable. *Pourquoi*, dirent-ils, *ne pas battre le fer, tandis qu'il est chaud? Vous avez, Monseigneur, quantité de jeunes gens dans la Ville; vous pouvez faire un gros de Gentilshommes, un gros de leurs Valets de chambre, auſquels vous joindrez la Cinquantaine* (1), *& les Archers, deux gros Bataillons des meilleurs Bourgeois; & avec ces Troupes, aller surprendre le Roi dans Saint Germain. Oui*, répondit M. de Longueville, *il sera bon; mais, comme c'est notre principale entrepriſe, il faut penſer à la bien conduire: nous en parlerons au premier Conseil. Cependant, pour éviter la confuſion, qui ruine d'ordinaire tous les partis, il faut diſtribuer les Charges, afin que chacun ſoit aſſuré de ſon Emploi.*

Varicarville, ſi conſideré des eſprits forts, ne voulut prendre aucun Emploi,

(1) La *Cinquantaine* eſt une eſpece de Compagnie d'Archers, qui conduit le Priſonnier qu'on relâche tous les ans le jour de l'Aſcenſion, lorſqu'il a levé la *Fierte*, c'eſt-à-dire, la Chaſſe de S. Romain, où l'on porte la *Gargouille*.

ayant appris de son Rabbi, que pour bien entendre le vieux Testament, il y faut avoir une application entiere, & même se réduire à ne manger que des herbes (1), pour se dégager de toute vapeur grossiere. Néanmoins l'aversion qu'il avoit pour les Favoris, ne lui permettant pas d'être inutile dans ces occasions, il voulut prendre soin de la Police, & regler toutes choses selon les Mémoires du Prince d'Orange : mais comme il arrive toujours cent malheurs, il avoit oublié à Paris un Manuscrit du Comte Maurice, dont il eût tiré de grandes lumiéres pour l'Artillerie, & pour les Vivres ; ce qui fut cause vraisemblablement qu'il n'y eut ni munitions ni pain dans cette Armée-là.

Saint Ibal demandoit l'honneur de faire entrer les ennemis en France ; & on lui répondit que Messieurs les Généraux de Paris se le réservoient (2). Il demanda un plein pouvoir de traiter avec les Polonois, les Tartares, les Moscovites, & l'entiere disposition des affaires chimériques ; ce qui lui fut accordé.

Le Comte de Fiesque, fertile en visions militaires, outre la Charge de Lieutenant Général qu'il avoit eûe dès Paris, obtint

(1) Varicarville avoit auprès de lui un Rabbin, qui ne lui laissoit manger que des herbes.

(2) Voyez les MEMOIRES DU CARDINAL DE RETZ, Tome I. Livre 2. sur l'année 1649.

une Commission particuliére pour les enlevemens de quartier, & autres exploits brusques & soudains, dont la résolution se peut prendre en chantant un air de la Barre (1), & dansant un pas de Balet.

Le Marquis de Beuvron fut fait Lieutenant Général, à condition qu'il demeureroit au vieux Palais; la place & le gouvernement étant tous deux de si grande importance, qu'on ne pouvoit les conserver avec trop de soin.

Le Marquis de Matignon, toujours illustre par sa suffisance, & présentement fameux par le mémorable Siége de Vallogne, commandoit les Troupes du Cotantin, disant qu'il vouloit avoir sa petite Armée, & être aussi indépendant de M. de Longueville, que le Walstein l'étoit de l'Empereur.

Le Marquis d'Hectot demanda le commandement de la Cavalerie; ce qui lui fut accordé, parce qu'il étoit mieux monté que les autres; qu'il étoit environ de l'âge de M. de Nemours, lorsqu'il la commandoit en Flandre, & qu'il avoit une casaque en broderie toute pareille à la sienne.

On choisit Ausonville pour Gouverneur de Rouen, comme un homme entendant civilement bien la guerre, & aussi propre à haranguer militairement les Peu-

(1) Fameux Musicien de ce temps-là.

ples, que le Plessis-Besançon. Le Gouverneur fut fait Maréchal de Camp, pour ne pas obéir aux autres, & le Maréchal de Camp Gouverneur, pour ne pas quitter la Ville; car c'étoit une de ses maximes, *qu'il ne devoit sortir pour quoi que ce fût;* & il alléguoit plusieurs Villes considérables qui s'étoient perdues par l'absence des Gouverneurs.

Hanerie & Caumenil demanderent qu'on les fit Maréchaux de Camp. Hanerie, fondé sur ce qu'il avoit pensé être Enseigne des Gendarmes du Roi: Caumenil, sur ce qu'il s'en étoit peu fallu qu'il n'eût été Mestre de Camp du Regiment de Monsieur.

Boucaule ne pouvoit pas dire qu'il eût jamais vû d'Armée; mais il alléguoit qu'il avoit été Chasseur toute sa vie, & que *la Chasse étant une Image de la Guerre*, selon *Machiavel* (1): quarante ans de chasse valoient bien pour le moins vingt campagnes. Il voulut être Maréchal de Camp; & le fut.

(1) *Questa Pratica, è vera questa particolare cognitione (de siti & de Paesi) s'acquista più mediante le Caccie, che per veruno altro esercitio. Però gli Antichi Scrittori dicono che quelli Heroi, che governarono nel loro tempo il Mondo, si maritorno nelle Selve & nelle Caccie: Perche la Caccia, oltre a questa cognitione, li insegna infinite cose che sono nella Guerra necessarie. . . . Questo si dice per mostrare, come le Caccie, secondo che Senophonte approuva sono una Imagine della Guerra.* NICOLO MACHIAVELLI DISCORSI sopra la prima Deca di T. Livio, *Liv. III. cap.* 39. pag. 269.

Flavacourt disoit que pour être bon Capitaine, il falloit avoir vû des déroutes, aussi-bien qu'avoir gagné des combats, suivant ce que Barriere (1) avoit lû dans le Livre de M. de Rohan (2) : cela étant, il prétendoit que personne ne lui pouvoit disputer l'avantage de sa propre expérience ; tout le monde se souvenant assez du désordre où il se trouva, quand d'Estauges fut fait prisonnier (3).

On voulut donner le commandement de l'Artillerie à Saint Evremond ; & à dire vrai, dans l'inclination qu'il avoit pour Saint Germain, il eût bien souhaité de servir la Cour, en prenant une Charge considérable où il n'entendoit rien. Mais comme il avoit promis au Comte d'Harcourt de ne point prendre d'Emploi, il tint sa promesse, tant par honneur, que pour ne ressembler pas aux Normands, qui avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent généreusement refuser l'argent qu'on lui offroit, & qu'on ne lui eût pas donné.

Campion ne s'attacha pas aux grands Emplois : il demanda seulement d'être Maréchal de Bataille, pour apprendre le métier, avoüant ingénûment qu'il ne le

(1) Son beau-frere.

(2) LE PARFAIT CAPITAINE, *ou l'abregé des Guerres des Commentaires de César*, &c.

(3) A la Guerre de Paris.

ſavoit pas ; mais ſe faiſant fort de ſavoir le Païs, juſqu'aux petits ruiſſeaux & aux moindres paſſages, laquelle ſcience il avoit appriſe à la chaſſe avec M. de Vendôme.

Sevigny ſe contenta du même Emploi ; mais il fut la dupe de ſa modération, quand il vit que pour être Maréchal de Camp, il ne falloit pas être habile homme : il s'érigea de plus en goguenard, & eut l'honneur de faire rire ſon Alteſſe.

Rucqueville, cet ancien ſerviteur, ne voulut rien faire ; & ſa longue expérience à la guerre demeura inutile, ſous prétexte de ſes vapeurs. M. de Longueville, pour adoucir le chagrin qu'il avoit de n'être pas Gouverneur de Caën, augmenta ſes penſions : mais ce fut en vain ; Rucqueville diſant hautement qu'il prendroit aſſez l'argent de ſon maître ; mais que pour s'empêcher d'en dire du mal, il ne le feroit jamais.

Franquetot-Barberouſſe demeura longtemps ſans prendre parti ; *Boncœur* (1) entretenant ſon incertitude par l'amitié du Maréchal de Grammont. Durant ſes longues délibérations, il ne laiſſoit pas de s'ériger inſenſiblement en rendeur de bons offices, ſe flattant avec joye de la vanité d'un faux crédit. Depuis étant informé par les Lettres de ſes amis, qu'on travailloit

(1) On nommoit ainſi ſa femme.

férieusement à la Paix, il fit dessein de quitter le personnage neutre : il lut les Mémoires de Cesar, pour fortifier son esprit, qui n'étoit pas encore bien résolu ; quand il vint au passage du Rubicon, il s'arrêta tout court, comme avoit fait ce grand Capitaine ; & après avoir un peu rêvé, il s'écria comme lui : *Le Rubicon est passé : à tout perdre, il n'y a qu'un coup périlleux* (1). Il sort là-dessus avec une émotion extrême, sans regarder Boncœur, sans regarder *le petit Henry* (2), sachant bien que la vûe des femmes & des enfans peut amolir les plus fiers courages, sans rien dire à pas un de ses amis, il va trouver le Duc de Longueville, & lui tenir ce discours : *J'ai toujours été votre serviteur, mais non pas avec un attachement si particulier, que cela m'obligeât de vous servir en cette rencontre : aujourd'hui je veux entrer dans vos interêts, & viens assurer Votre Alteſſe que je me donne entierement à Elle.*

(1) *Consecutusque* (Cæsar) *cohortes ad Rubiconem flumen, qui provinciæ ejus finis erat, paullum constitit, ac reputans quantum moliretur, conversus ad proximos*, Etiam nunc, *inquit*, regredi possumus : quod si ponticulum transierimus, omnia armis agenda erunt. *Cunctanti ostentum tale factum est. Quidam eximiæ magnitudine & formæ, in proximo sedenti, repente apparuit, arundine canentis : ad quem audiendum, cum prater pastores, plurimi etiam ex statione milites concurrissent, interque eos & aneatores, rapta ab uno tuba profluit ad flumen, & ingenti spiritu classicum exorsus, pertendit ad alteram ripam. Tunc Cæsar*, ecatur, *inquit*, quo deorum ostenta, & inimicorum iniquitas vocat : Jacta alea est. SUETONIUS *in* Julio Cæsare, *cap.* 31. 32.

(2) Fils de Franquetot.

La joye de ce Duc fut grande, & de celles qui ne pouvant être renfermées dans le cœur, font d'ordinaire quelque impression sur le visage ; mais elle fut moderée, lorsque Barberousse se fut expliqué de cette sorte : *La déclaration que je fais n'est pas si générale, que je n'y mette encore une condition : je prétends demeurer ici, quand vous irez à la guerre ; ce qu'on ne doit point attribuer à faute de courage, mais à une malheureuse rétention d'urine, qui m'empêche de monter à cheval. Ce n'est pas que je veuille être inutile dans le parti : je négocierai avec Madame de Matignon, pour laquelle j'ai toujours conservé quelque espece de galanterie ; & de plus, comme vous n'avez ici personne qui sache faire de Relations, je prendrai le soin de publier vos Exploits.* Ces dernieres paroles remirent entierement l'esprit du Prince ; car, à dire vrai, la nécessité du *Gazetier* étoit grande, & il fut bien aise d'en trouver un si entendu dans la narration.

Fontrailles arriva tout à propos pour voir la grande occasion de la Bouille (1). Durant son séjour en Normandie, le Duc de Longueville lui communiqua toutes

(1) La Bouille est un Bourg à trois lieuës de Rouen. M. de Saint Evremond donne ici plaisamment le nom d'occasion à la retraite précipitée du Duc de Longueville, dont j'ai parlé dans la VIE de M. de Saint Evremond, sur l'année 1649.

choſes ; auſſi bien qu'à Varicarville & au Comte de Fieſque : mais Fontrailles ne pouvoit goûter cette confiance, ayant peur de s'engager trop avant dans les interêts du Prince, & de devenir le confident d'une ſeconde entrepriſe ſur Pontoiſe. Une ſi juſte appréhenſion l'obligea de quitter, & d'emmener avec lui le Comte de Fieſque, auquel il repréſenta qu'au point qu'ils gouvernoient leur Géneral, on leur imputeroit tous les déſordres qui arriveroient, s'ils portoient les choſes à l'extrémité.

Le Duc de Retz, dont on avoit attendu de ſi grands ſecours, vint accompagné ſeulement du Page qui portoit ſes armes & de ſes deux fidéles Ecuyers (1). Quelques-uns trouvérent à dire de le voir arriver ſans Troupes ; mais ils furent bien-tôt ſatisfaits, quand il leur montra une longue Liſte des Barons qui demandoient de l'Emploi. Il ne tint qu'à deux cens mille écus, qu'il ne mît les Bretons en campagne ; & manque de ce peu d'argent, le crédit d'un ſi grand Seigneur ne ſervit de rien. Il eſt vrai qu'il promit de payer de ſa perſonne, & de ſervir de Duc & Pair dans l'Armée de Rouen, avec la même aſſiduité qu'il avoit fait dans celle de Flandre. Il aſſura de plus que Montplaiſir viendroit bien-tôt,

(1) En Flandre, il avoit toujours deux Ecuyers à ſes côtés & un Page qui portoit ſes armes.

& donna même quelque espérance du Tapinois (1). Au reste Belle-Isle étoit en fort bon état ; il y avoit garnison dans Machecoul, & l'on faisoit bonne garde à Montmirel. Sa façon de vivre avec les Officiers fut tout-à-fait obligeante ; & quiconque étoit assez heureux pour avoir un Buste, ou une Hongreline de velours noir, pouvoit s'assurer de son amitié.

Vous voyez les différens Emplois des plus considérables personnes du parti. Si quelqu'un s'étonne que je ne dise rien de leurs actions, c'est que je suis exactement véritable ; & comme je n'ai vû autre chose, je n'ai rien dit davantage. Cependant je me tiens heureux d'avoir acquis la haine de ces mouvemens-là, plûs par observation, que par ma propre expérience. C'est un métier pour les sots & pour les malheureux, dont les honnêtes gens & ceux qui se trouvent bien, ne se doivent point mêler.

Les dupes viennent-là tous les jours en foule : les proscrits, les miserables s'y rendent des deux bouts du monde : jamais tant d'entretiens de générosité sans honneur ; jamais tant de beaux discours, & si peu de bon sens ; jamais tant de desseins sans ac-

(1) Aubeterre étant à l'Armée, se déroboit quelquefois de table, ou d'ailleurs, pour aller essuyer quelques coups de mousquet à la tranchée ; & ses amis, qui s'attendoient à toute autre chose, étoient surpris de le voir revenir blessé. Cela lui fit donner le nom de *Tapinois*.

tions, tant d'entrepriſes ſans effets; toutes imaginations, toutes chimeres; rien de véritable, rien d'eſſentiel, que la néceſſité & la miſere. De-là vient que les particuliers ſe plaignent des Grands qui les trompent, & les Grands des particuliers qui les abandonnent. Les ſots ſe déſabuſent par l'expérience, & ſe retirent: les malheureux, qui ne voyent aucun changement dans leur condition, vont chercher ailleurs quelque autre méchante affaire, auſſi mécontens du Chef de parti, que des Favoris.

LETTRE

A MADAME ***.

JE me ſouviens qu'allant à l'Armée, je vous priai d'aimer le Chevalier de Grammont, ſi j'étois aſſez malheureux pour y mourir, en quoi je ſuis ſi bien obéi, que vous ne le haïſſez pas durant ma vie, pour apprendre à le bien aimer après ma mort. Vous êtes ponctuelle à garder mes ordres; & ſi je continue à vous donner la même commiſſion, il y a de l'apparence que vous l'exécuterez avec un grand ſoin.

Vous croyez que je veux cacher ſous

un faux ridicule une véritable douleur ; & dans la connoissance que vous avez de ma passion, vous aurez de la peine à vous persuader que je souffre un rival sans jalousie. Mais peut-être ne savez-vous pas que si je n'ose me plaindre de vous, pour vous aimer trop, je n'oserois me plaindre de lui, pour ne l'aimer guéres moins ; & s'il faut de nécessité me mettre en colere, apprenez-moi contre qui je me dois fâcher davantage, ou contre lui, qui m'enleve une maitresse, ou contre vous, qui me volez un ami.

Quoiqu'il en soit, ne vous mettez pas en peine de m'appaiser. J'ai trop de passion, pour donner rien au ressentiment ; ma tendresse l'emportera toujours sur vos outrages. J'aime la perfide, j'aime l'infidéle, & crains seulement qu'un ami sincere ne soit mal avec tous les deux. Adieu. Faisons, je vous prie, une maniere de liaison inconnue ; & par un mystere assez nouveau, que son amitié, la vôtre & la mienne ne soient plus qu'une même chose.

A LA MESME.

JE penſois que vous m'aviez oublié ; mais par une conduite plus fine & plus ingénieuſe, vous me traitez comme ſi vous commenciez à me connoître.

A vous dire le vrai, je n'ai jamais vû Lettre ſi civile, qui oblige ſi peu que la vôtre : vous avez trouvé une indifférence ſi délicate, que je ne puis me plaindre de vous ſans chagrin, ni m'en louer ſans ſottiſe. *Généroſité, gratitude, obligation*, ſont les moindres mots de votre Lettre. Vous avez appris pour moi tous les termes qui entrent dans les complimens, & oublié tous ceux qui expriment quelque ſentiment d'amour.

Il faut avouer que vous imitez parfaitement le ſtile de Madame votre mere. Je penſois d'abord recevoir une marque de ſon ſouvenir. Outre cela, Madame, ce jargon pitoyable de *l'accablement de vos malheurs*, ne vous convient point ; il ſent tout-à-fait le génie d'une perſonne myſtérieuſement déſolée.

Pour vous, qui n'avez jamais fait la comédienne d'affliction, d'où vient que vous me choiſiſſez pour me donner les apparen-

ces d'une si belle misere? Ne suis-je plus au monde, que pour être le confident de vos chagrins concertés & de vos douleurs étudiées?

Comme vous ne me serez jamais indifférente, j'ai demandé de vos nouvelles à M***. qui m'a dit que vous dansiez depuis le matin jusqu'au soir, & qu'on ne pouvoit pas se divertir plus agréablement que vous faisiez.

Adieu, *misérable* personne, *accablée* d'une *longue suite de malheurs*, pleine de *gratitude* pour ceux *qui prennent quelque part* à vos *miseres*. Adieu, plus tendrement mille fois que vous ne m'écrivez civilement. Je vous prie de croire que vous n'avez pas assez de civilité pour me rebuter, & que je serai plûtôt toute ma vie le confident de vos malheurs, que de ne vous être rien du tout.

LETTRE
A MADAME ***.

VOus êtes sur le point de faire un méchant galant d'un fort bon ami; & je m'apperçois que ce que je nommois satisfaction avec vous, devient insensiblement

ment quelque charme. Je ne parle plus de *tourner en ridicule* : & la même personne qui faisoit tant de cas de vos imaginations malicieuses, trouve en vous des qualités plus touchantes qui la dégoûtent de ces premiers agrémens.

Vous m'aviez toujours paru fort aimable ; mais je commence de sentir avec émotion ce que je voyois avec plaisir. Pour vous parler nettement, j'ai bien peur que je ne vous aime, si vous souffrez que j'aye de l'amour ; car je suis encore en état de n'en point avoir, si vous le trouvez mauvais.

N'attendez de moi ni les beaux sentimens, ni les belles passions ; j'en suis tout-à-fait incapable, & les laisse volontiers aux amoureux de Mademoiselle C***. Que les ruelles en fassent leur profit. Permettez à Madame de ***. de définir l'*Amour* à sa fantaisie ; & n'enviez point les imaginations à ces misérables, qui dans les ruines de leur beauté, font valoir l'esprit qui leur reste aux dépens du visage qu'elles n'ont plus.

Peut-être croyez-vous, me voyant si brutal à mépriser les beaux sentimens, que pour les exercices du corps, je suis un des plus déterminés hommes du monde. Ecoutez ce qui en est. Je suis médiocre en toutes choses ; & la nature ni la fortune n'ont

rien fait pour moi que de fort commun.

Comme je ne puis voir sans envie les gens somptueux & magnifiques dans leurs dépenses, je ne puis souffrir qu'avec chagrin ceux qui sont trop adonnés à leurs plaisirs ; & si j'ose le dire, je hais en quelque sorte les Vivonnes & les Saucours, pour ne leur pouvoir ressembler.

Mes affaires vont toujours un même train. Jamais le déréglement ne m'est permis ; & il me faut un peu d'économie pour arriver au bout de l'année, & passer une nuit d'hyver. Ce n'est pas que je sois réduit à la nécessité, ou à la foiblesse ; mais si je veux dire les choses nettement, ma dépense est petite & mes efforts médiocres.

Dites-moi si avec ces qualités-là je puis devenir votre amant, ou si je dois demeurer votre ami. Pour moi, je suis résolu de prendre le parti qu'il vous plaira. Et si je passe de l'amitié à l'amour sans emportement, je puis revenir de l'amour à l'amitié avec aussi peu de violence.

MADRIGAL.

QU'avez-vous fait de mon amour ;
Bonheur fatal, funeste jouissance ?
Etoit-ce pour le perdre, ô trop malheureux jour !
Que je vous attendois avec impatience ?
Rendez, trompeur, rendez-moi mes desirs ;
Et je vous rendrai vos plaisirs.

A MADAME ***,

ÉLÉGIE.

AImable IRIS, si vous voulez apprendre
Les maux secrets dont ne se peut défendre
Le plus fidèle & le plus triste Amant,
Lisez ces vers pour savoir mon tourment ;
Et, s'il restoit encore dans votre ame
Un sentiment favorable à ma flamme ;
S'il vous restoit encor quelque amitié ;
Ne voyez pas ma douleur sans pitié.
Depuis le jour que mon malheur extrême
Me contraignit de me laisser moi-même ;
Quand la rigueur d'un injuste courroux
Me contraignit de m'éloigner de vous ;

Depuis le jour que j'ai quitté vos charmes ;
J'ai tout quitté, ſinon mes triſtes larmes :
J'ai tout quitté, mon repos, mes plaiſirs ;
Quitté l'eſpoir, & gardé les deſirs.
Soit dans la foule, ou dans la ſolitude,
Je m'entretiens en mon inquiétude :
Le ſouvenir de vos beaux yeux abſens,
Fait mon dégoût pour les objets préſens.
Je croirois être infidéle à ma flamme,
Si je voyois ſans horreur quelque femme :
Je trahirois mon innocent amour,
Si je paſſois ſans ennui quelque jour.
Les grands repas & toutes leurs délices,
Sont devenus comme autant de ſupplices ;
Et la douceur de cette volupté
Céde au chagrin dont je ſuis tourmenté.
Triſte, rêveur, ſans goût & ſans parole,
J'y repréſente un mort, ou quelque idole :
Mes yeux ouverts ſans aucun mouvement,
Ma bouche ouverte aux ſoupirs ſeulement,
Le pâle teint d'un languiſſant viſage,
Sont de ma mort un aſſuré préſage ;
Et, ſi mon cœur montre par un ſoupir
Qu'il vit encore, il eſt prêt de mourir.
Dans les plaiſirs que donne l'harmonie ;
Je m'abandonne à mon triſte génie ;
Et la douceur des plus tendres accens ;
Si délicate autrefois à mes ſens,

Ne fait plus rien qu'exciter ma foiblesse
Au souvenir de l'objet qui me blesse;
Ne fait plus rien qu'exciter dans mon cœur
Les mouvemens secrets de ma langueur.
Ces chers amis, dont l'esprit agréable,
Dont l'entretien me fut toujours aimable,
Ne sauroient voir le chagrin où je suis,
Sans demander ce qui fait mes ennuis;
Ce qui me donne une mélancolie,
Où mon humeur est comme ensevelie;
Ce que j'ai fait de cette liberté
Dont si long-temps on me vit enchanté?
» Mes chers amis, n'en soyez plus en peine.
» Depuis qu'IRIS me retient dans sa chaîne,
» Depuis qu'IRIS a voulu me charmer,
» Pour mon malheur, je ne sai plus qu'aimer:
» Mon pauvre cœur, dans sa douce mollesse,
» N'est rien qu'amour, que langueur, que tristesse;
» Et, quand il a de plus vifs sentimens,
» C'est lorsqu'IRIS excite ses tourmens;
» Que sa rigueur, ou son ingratitude
» Lui vient donner une peine plus rude.
Triste sujet de mon ressouvenir,
Dernier malheur qui viens m'entretenir,
Ordre fâcheux de quitter tant de charmes,
Combien de fois m'as-tu coûté de larmes!
Combien de fois, aux lieux les plus secrets,
En ai-je fait ma plainte & mes regrets!

O vous que j'aime ! O vous pour qui j'endure !
Vous qui causez ma funeste aventure,
Au lieu de prendre un si cruel dessein,
Vous deviez mettre un poignard dans mon sein,
Et, par la mort que vous m'eussiez donnée,
Mettre en repos mon ame infortunée.
Mais c'en est fait, je céde au désespoir :
De tant de biens que j'eus en mon pouvoir,
Je n'ai plus rien pour flatter mon envie,
Que le dessein de terminer ma vie.
Tous mes regrets ont été superflus.
J'obéirai, je ne vous verrai plus.
Ma perte, IRIS, est une perte entiere ;
En vous perdant, je perdrai la lumiere :
Et j'aime mieux avancer mon trépas,
Que d'être en vie, & de ne vous voir pas.

A LA MESME.

ELEGIE.

IRIS, si vous savez les peines que j'endure
Depuis le jour fatal de ma triste aventure ;
Si vous avez appris tous les maux que je sens
Depuis que j'ai perdu vos charmes innocens ;
Apprenez aujourd'hui, qu'en cet état funeste,
M'entretenir de vous, est tout ce qui me reste ;

Et qu'un cher souvenir de mon bonheur passé,
Fait l'unique plaisir que vous m'avez laissé.
En ce temps bienheureux, où, sans peine & sans crainte,
Je vous parlois du mal dont mon ame est atteinte ;
En ce temps bienheureux, j'aimois, j'étois aimé ;
Je flattois votre esprit, le mien étoit charmé :
Touchés également, nous sentions en nos ames
Comme un secret rapport de nos communes flâmes ;
Un soupir vous disoit l'excès de mon tourment,
Vous m'en disiez autant d'un regard seulement ;
Et nos yeux concertés dans un si doux silence,
Exprimoient de nos feux l'aimable violence.
Mais, si je suis encore en l'état où j'étois,
Si je soupire encor soumis aux mêmes loix,
Vous forcez aujourd'hui votre amoureux génie,
Et travaillez vous-même à votre tyrannie :
Vous prenez, malgré vous, l'infidéle dessein
D'étouffer l'amitié qui reste en votre sein ;
Et votre esprit confus s'entendant mal soi-même,
Recherche les moyens d'oublier ce qu'il aime.
Pour moi, de qui l'amour ne doit jamais finir,
Je veux jusqu'à la mort aimer un souvenir ;
Je veux jusqu'à la mort conserver une idée
Que mon ame fidéle a chérement gardée :
Mon cœur entretiendra d'inutiles desirs,
Touché du sentiment de quelques vieux plaisirs ;
Et jamais sa langueur, & jamais son envie,
Ne trouveront de fin qu'en celle de ma vie.

Qu'on ne me parle point de votre cruauté,
J'aimerai vos rigueurs, aimant votre beauté;
Et vous n'aurez jamais assez d'ingratitude,
Pour pouvoir dégager ma longue servitude.
Endurer votre orgueil, souffrir vôtre courroux,
C'est, par quelque moyen, tenir encore à vous;
Et j'aime mieux, IRIS, ressentir votre haine,
Que d'être sans amour, & de vivre sans peine,

A LA MESME.

STANCES.

IRIS, je vous aime toujours:
Soyez ou trompeuse, ou fidelle,
Rien ne peut finir mes amours,
Si vous ne cessez d'être belle.

Ce n'est pas votre fermeté
Qui fera ma persévérance;
Ayez toujours de la beauté,
J'aurai toujours de la constance.

Et, quand vous n'auriez plus la foi
Que vous m'avez cent fois promise;
Ce charme qui peut tout sur moi,
Ne consent pas à ma franchise.

Les

Les avis me sont odieux :
Qui me conseille d'être sage,
Devroit, ou m'arracher les yeux,
Ou gâter votre beau visage.

⁂

Encore, Iris, ne sais-je pas,
Quand vos beautés seroient passées,
Si je ne verrois point d'appas
Parmi leurs traces effacées.

⁂

Peut-être ces mêmes desirs
De qui j'ai l'ame possédée,
S'amuseroient aux faux plaisirs
Que leur offriroit une idée.

⁂

Je pourrois m'en entretenir,
Et trouverois mille artifices
Pour tirer de mon souvenir
Le sujet de quelques délices.

⁂

Mon esprit toujours enchanté,
Auroit chez lui sa complaisance ;
Et j'aimerois votre beauté,
Comme on vous aime en votre absence.

⁂

Mais je suis trop ingénieux
A me faire un amour nouvelle :
Je n'ai besoin que de mes yeux,
Iris, vous serez toujours belle.

A LA MESME.

STANCES.

Puisqu'il vous faut quitter en ces funestes lieux,
Afin que mon départ ait moins de violence,
J'emporte avecque moi les traits de vos beaux yeux,
Et vous laisse mon cœur dans cette longue absence.

Votre image sera mon plaisir le plus doux;
A toute heure, en tous lieux, j'aurai sa compagnie;
Et mon fidéle esprit qui demeure avec vous,
Entretiendra souvent votre aimable génie.

Foibles amusemens d'un esprit amoureux,
Je trompe ainsi les maux dont mon ame est blessée!
Mais, ah! qu'on est à plaindre, & qu'on est malheureux,
Quand on se fait des biens par la seule pensée.

Adieu, charme secret dont vous touchez les cœurs;
Adieu, chers entretiens, adorable visage;
Adieu. Je laisse tout, excepté mes langueurs,
Qui me suivront toujours en ce fâcheux voyage.

Hélas ! Je vais quitter l'objet de mon amour ;
Je me quitte moi-même : &, ſi ma triſte envie
Ne ſe flattoit encor de l'eſpoir du retour,
En vous laiſſant, Iris, je laiſſerois la vie.

A LA MESME.

STANCES.

JE n'entens plus parler de vous ;
Vous cachez à mes yeux votre aimable viſage ;
Votre eſprit même eſt en courroux,
Que le mien garde encor les traits de votre image.
Vous haïſſez en moi juſqu'à mon ſouvenir,
Dont jamais vos beautés ne ſeront effacées ;
Pour achever de me punir,
Il ne vous reſte plus qu'à m'ôter les penſées.

*

Mais donnons à nos ſentimens
L'agréable douceur qu'apporte la vengeance :
Penſons à tous momens
A l'ingrate Beauté qui m'en fait la défenſe.
Tirons d'Iris un bien qu'elle ne ſache pas ;
N'appellons point ſes yeux à faire nos délices,
Et jouiſſons de ſes appas,
Bien loin des cruautés qui cauſent nos ſupplices.

*

Ah ! Que d'inutiles desirs,
Que de vains mouvemens excitent ma colere !
N'ai-je pas perdu mes plaisirs,
Depuis que ma langueur commence à lui déplaire ?
Iris, contentez-vous ; aux dépens de mon sort,
Je veux vous satisfaire une fois en ma vie :
Je vous garde encore ma mort,
C'est là le dernier charme à toucher votre envie.

A LA MESME.

STANCES.

SI vous savez que je vous aime,
Sachez aussi le mal extrême
Que je sens loin de vos appas.
Iris, la douleur de l'absence
Est un mal qu'on ne connoît pas,
Si l'on n'en fait l'expérience.

Mon tourment ne se peut dépeindre ;
J'ai beau soupirer & me plaindre,
Beau pousser de tristes accens.
Hélas ! J'ai des langueurs secrétes,
Qui ne s'expliquent pas aux sens
Par de si foibles interprétes.

Il faut souffrir ce que j'endure,
Pour savoir la peine si dure
Dont je suis sans cesse agité.
Une ame contente & paisible
Ne conçoit pas la vérité
Des maux où je me vois sensible.

Je n'ai pas l'humeur assez vaine,
Pour croire qu'une même peine
Soit commune à nos sentimens :
J'en souffre seul la violence,
Et connois bien que mes tourmens
Troublent peu votre indifférence.

Tandis que la mélancolie
Où mon ame est ensevelie,
M'ôte l'usage des plaisirs ;
Tandis que parmi les délices
Pour qui j'avois tant de desirs,
J'entretiens mes secrets supplices ;

Vous n'avez rien qui vous tourmente :
Toujours tranquille, indifférente,
Vous possédez le bien présent ;
Et ces délicates tristesses
Que l'on conçoit pour un absent,
Vous semblent de sottes tendresses.

A LA MESME.

STANCES.

MEs yeux, mes inutiles yeux !
Vous ſavez bien que dans ces lieux
Iris fait toujours ſa demeure ;
Et, ſi proche de ſes appas,
Ingrats ! vous ſouffrez que je meure
Du chagrin de ne la voir pas.

Vous avez donc mis en mon cœur
La triſte & ſecrette langueur
Qui conſume aujourd'hui ma vie,
Pour ſervir ſi mal mes deſirs,
Et refuſer à mon envie
Votre ſecours & mes plaiſirs.

Mes yeux, cauſe de mes ennuis,
Puiſque dans ces lieux où je ſuis,
Pour vous ſeuls Iris eſt abſente ;
Mon eſprit plus ingénieux,
Qui toujours me la repréſente,
Fera votre office, mes yeux.

A LA MESME.

CHANSON.

VOus avez trompé mes desirs
Par des espérances bien vaines ;
Et, sans goûter de vos plaisirs,
J'ai ressenti toutes vos peines.
Amour, c'est trop long-temps souffrir ;
Je veux me plaindre, & puis mourir.

Ecoutez mes derniers accens ;
Soyez un moment favorable.
Iris, laissez toucher vos sens
A la douleur d'un miserable :
Un mot, une larme, un soupir ;
Et je suis tout prêt de mourir.

CARACTERE

DE MADAME

LA COMTESSE D'OLONNE (1).

JE ne penſe pas être plus heureux à votre Caractére, que nos Peintres à votre Portrait, où je puis dire que les meilleurs ont perdu leur réputation. Juſqu'ici nous n'avons point vû de beautés ſi achevées, qui ne ſoient allées chez eux, pour y chercher de certaines graces, ou pour s'y défaire de quelques défauts. Vous ſeule, Madame, êtes au-deſſus des arts qui ſavent flatter & embellir. Ils n'ont jamais travaillé pour vous que malheureuſement : jamais ſans vous que malheureuſement ; jamais ſans vous avoir beaucoup intéreſſée, & fait perdre autant d'avantages à une perſonne accomplie, qu'ils ont accoutumé d'en donner à celles qui ne le ſont pas.

Si vous n'êtes guére obligée à la peinture, vous l'êtes encore moins à la curioſité des ajuſtemens. Vous ne devez rien ni

(1) Catherine-Henriette d'Angennes, Comteſſe d'Olonne, fille de Charles d'Angennes, Seigneur de la Loupe, Baron d'Auberville, & de Marie du Raynier.

à la ſcience d'autrui, ni à votre propre induſtrie, & pouvez en repos vous remettre à la nature des ſoins qu'elle prend pour vous. Comme il y a peu de négligences heureuſes, je ne conſeillerois pas aux autres de s'y fier.

En effet, la plûpart des femmes ne ſont agréables que par les agrémens qu'elles ſe font. Tout ce qu'elles mettent pour ſe parer, cache des défauts. Tout ce que l'on vous ôte de votre parure, vous rend quelque grace; & vous avez autant d'interêt à revenir purement au naturel, qu'il leur eſt avantageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuſerai point à des louanges génerales auſſi vieilles que les ſiécles. Le *Soleil* ne me fournira point de comparaiſon pour vos yeux, ni les *Fleurs* pour votre teint. Je pourrois parler de la régularité du viſage, de la délicateſſe des traits, des agrémens de la bouche, de ce cou ſi poli & ſi bien tourné, de cette gorge ſi bien formée. Mais au-delà des plus curieuſes obſervations, il y a mille choſes en vous à penſer qu'on ne peut bien dire, & mille choſes qu'on ſent mieux qu'on ne les penſe.

Croyez-moi, Madame, ne confiez le ſoin de votre gloire à perſonne; car aſſurément vous n'êtes jamais ſi bien qu'en vous-méme. Paroiſſez au milieu des Por-

traits & des Caractéres, & vous déferez toutes les images qu'on sauroit donner de vous.

Après vous avoir bien admirée, ce que je trouve de plus extraordinaire, c'est que vous ayiez comme ramassé en vous les charmes divers des différentes beautés ; ce qui surprend, ce qui plaît, ce qui flatte, ce qui touche.

Votre Caractére proprement n'est point un Caractére particulier ; c'est celui de toutes les belles personnes. Tel a résisté à des beautés siéres, qui s'est laissé gagner à des beautés délicates. La délicatesse a donné du dégoût à un autre, qui a bien voulu se soumettre à la fierté.

Vous seule êtes le foible de tout le monde. Les emportés y trouvent le sujet de leurs transports : les ames passionnées reprennent leur tendresse & leur langueur. Esprits différens, diverses humeurs, tempérammens contraires ; tout est sujet à votre empire.

Ceux qui n'étoient nés ni pour donner, ni pour recevoir de l'amour, conservent la premiere de ces qualités, & perdent malheureusement l'autre. De-là vient qu'il y a quelque ressemblance entre la chaleur de vos amis & la passion de vos amans ; qu'on ne sçauroit vous admirer sans interêt ; que le jugement des simples spectateurs n'est pas libre. De-là vient enfin que tout aime

où vous êtes, excepté vous qui demeurez seule insensible.

Jusqu'ici, j'ai rendu une partie de ce que je devois à votre beauté, & ce n'est pas une de vos moindres louanges, que j'aye pû vous louer si long-temps. Présentement il est juste que je me donne quelque chose, & qu'en parlant de votre esprit & de votre humeur, je me laisse aller à la mienne.

Je ne dirai que des vérités; & de peur que vous ne croyiez qu'elles vous soient toutes désavantageuses, je commencerai par les charmes de votre conversation, qui ne cedent en rien à ceux de votre visage.

Oui, Madame, on n'est pas moins touché de vous entendre, que de vous voir. Vous pourriez donner de l'amour toute voilée, & faire voir en France, comme on a vû en Espagne, quelque aventure de *la belle invisible*.

On n'a jamais remarqué tant de politesse qu'en vos discours: ce qui est surprenant; rien de si vif & de si juste, des choses si heureuses & si bien pensées.

Mais finissons des louanges dont la longueur est toujours ennuyeuse, quelques véritables qu'elles soient, & préparez-vous à souffrir patiemment ce que j'ai trouvé à redire en vous. Si vous avez de la peine à l'entendre, je n'en ai pas moins eu à le découvrir. Il m'a fallu faire des recher-

ches profondes ; & après une étude fort difficile, voici les défauts que j'ai remarqués.

Je vous ai vû souvent estimer trop des gens médiocres ; & dans certaines docilités, qui véritablement ne vous durent gueres, soumettre votre jugement à celui de beaucoup de personnes qui n'en avoient point.

Il me semble aussi que vous vous laissez trop aller à l'habitude. Ce que d'abord vous avez jugé grossier fort sainement, vous paroît à la fin délicat sans raison ; & quand vous venez à guérir de ces erreurs, c'est plûtôt par un retour de votre humeur, que par les réflexions de votre esprit.

Quelquefois, Madame, par un mouvement contraire, pour penser trop, vous passez la vérité du sujet ; & les opinions que vous formez, sont des choses plus fortement imaginées, que solidement connues.

Pour vos actions, elles sont également innocentes & agréables. Mais comme vous pouvez négliger de petites formalités qui sont de véritables gênes dans la vie, vous avez à craindre l'opinion des sots & le chagrin de ceux que votre mérite fait vos ennemis.

Les femmes, vos ennemies déclarées, sont contraintes de nous avouer mille avantages que vous avez reçûs de la nature. Il y a des occasions où nous sommes obligés de leur confesser qu'on pourroit les ménager

mieux, & que vous n'en faites pas toujours ce que d'autres en ſauroient faire.

Je finirai par vos inégalités dont vous faites vous-même une agréable peinture. Elles ſont fâcheuſes à ceux qui les ſouffrent. Pour moi, j'y trouve quelque choſe de piquant; & je voi, quand on ſe plaint le plus de l'humeur, que c'eſt alors qu'on s'intéreſſe le plus pour la perſonne.

Quoiqu'il en ſoit, tant s'en faut qu'on puiſſe prendre avantage ſur vous, qu'on n'y ſauroit prendre de meſure. On vous déſoblige aiſément ſans y penſer; & même le deſſein de vous plaire a produit plus d'une fois le malheur de vous avoir déplû. Croyez-moi, Madame, il faudroit être bienheureux pour trouver de bons momens avec vous, & bien juſte pour les prendre. Ce qu'on peut dire véritablement, après vous avoir examinée, c'eſt qu'il n'y a rien de ſi malheureux que de vous aimer; mais rien de ſi difficile que de ne vous aimer pas.

Voilà, Madame, les obſervations d'un ſpectateur, qui, pour juger de vous plus ſainement, a pris ſoin de demeurer libre. Le moyen qu'il a tenu pour ſe garantir a été de vous éviter autant qu'il a pû. Encore n'eſt-ce pas aſſez de ne vous voir point, quand on vous a vûe; & ce remede ailleurs infaillible, n'apporte pas une ſûreté entiere ſur votre ſujet.

Peut-être, me direz-vous, qu'un homme qui a des sentimens un peu tendres, n'a pas d'ordinaire un jugement si rigoureux. Mais quand vous prendrez la peine de me dire ce qui vous déplaît, je n'en aurai point à me démentir. Un discernement qui ne vous semble pas être avantageux, ne sauroit subsister qu'en votre absence; car pour répeter ce que j'ai déja dit: *Paroissez, Madame, au milieu des Portraits & des Caractéres, & vous déferez toutes les images qu'on sauroit donner de vous.*

LETTRE

A MADAME

LA COMTESSE D'OLONNE;

En lui envoyant son CARACTERE.

JE vous envoye votre *Caractére*, qui vous explique le sentiment général, & vous apprend qu'il n'y a rien en France de beau que vous. Ne soyez pas assez rigoureuse à vous-même, pour vous dénier une justice que tout le monde vous rend. La plûpart des Dames se laissent persuader aisément, & reçoivent avec plaisir de douces erreurs. Il seroit bien étrange que

vous ne vouluſſiez pas croire une vérité agréable.

Outre l'opinion publique, le jugement de Madame de Longueville eſt pour vous. Rendez-vous-y ſans ſcrupule, & vous croyez hardiment, puiſqu'elle le croit, la plus belle choſe qu'on ait jamais vûe.

De votre beauté, Madame, je paſſe aux maux qu'elle cauſe, je paſſe aux malades, aux mourans qu'on voit pour vous. Ce n'eſt pas à deſſein de vous rendre pitoyable : au contraire, ſi vous ſuivez mon conſeil, il en coûtera la vie à quelque malheureux. Il y a trop long-temps que les Poëtes & les faiſeurs de Romans nous entretiennent de fauſſes morts. Je vous en demande une véritable, & ce vous ſera un fort beau titre qu'un trépas dont on ne puiſſe douter. De cinq ou ſix malades que je connois, choiſiſſez celui que vous voudrez honorer de vos dernieres rigueurs ; vous n'aurez pas beaucoup à faire pour le conduire de la maladie à la mort. Faites-le mourir promptement pour votre ſatisfaction, & celle de Votre, &c.

A MADAME ***,

SONNET.

QUe vous faites languir un pauvre malheureux !
Je ne trouve avec vous ni douceur, ni colere ;
Et votre esprit adroit ménage un amoureux
Evitant de fâcher, aussi-bien que de plaire.

⁂

Si vous voulez m'aimer, je serai trop heureux ;
Et, si vous voulez prendre un sentiment contraire ;
Quand il faudra souffrir un mal si rigoureux,
Les reproches, au moins, pourront me satisfaire ;

⁂

J'ai beau, par ma tendresse, exciter vos soupirs ;
Beau tenter vos chagrins par de fâcheux desirs,
Vous ne répondez rien à ce pressant langage.

⁂

Puisqu'il ne vous plaît pas que mon sort soit plus doux,
Eh ! de grace, Philis, faites-moi quelque outrage ;
Pour avoir le plaisir de me plaindre de vous.

DIXAIN.

DIXAIN.

Vous faites la spirituelle;
Nous laissant tout à deviner;
Ainsi que vous faites la belle
Avec votre art de façonner.
Il ne sort rien de votre bouche;
Vieille Caliste, qui nous touche:
Tout votre esprit dépend de nous;
Et quiconque auroit la malice
De penser aussi peu que vous,
Vous rendroit un méchant office.

A MADAME ***.

STANCES.

Laissez là nos jeunes desirs;
Où votre vertu s'intéresse;
Cette rigueur pour les plaisirs;
Sent le chagrin de la vieillesse.

Autrefois vous avez été
De ces Belles que l'on renomme,
Et jamais votre cruauté
N'a fait mourir un honnête homme.

*

Vous fûtes jeune comme nous;
Pour consoler votre tristesse,
Nous aurons enfin, comme vous,
Tous les dégoûts de la vieillesse.

*

Hélas! Nous y viendrons un jour;
Nous verrons ce triste passage,
Et laisserons là notre amour,
Comme vous votre beau visage.

*

Nos traits devenus odieux;
Nos beautés toutes effacées,
Seront la honte de nos yeux,
Et la douleur de nos pensées.

*

Mais aujourd'hui que nos appas
Respirent l'amour & la joie,
Pourquoi ne jouirons-nous pas
Des biens que le ciel nous envoie?

*

Lorſque vos eſprits languiſſans
Perdent des douceurs légitimes,
Des moindres plaiſirs de nos ſens
Votre chagrin ſe fait des crimes.

*

Toujours votre ſévérité
S'oppoſe à notre jeune envie,
Et d'une ſotte antiquité,
Tire une régle à notre vie.

*

Ou laiſſez-nous vivre en ces lieux;
Comme il plaît à nos deſtinées;
Ou veuille la bonté des cieux
Borner le cours de vos années.

A MADAME ***;

STANCES.

Bienheureux qui vit ſans chimere,
Qui pour un bien imaginaire
N'a point d'inutiles deſirs;
Heureux dont l'eſprit ſe contente
De vrais & ſolides plaiſirs,
Sans languir d'une vaine attente.

*

Oh ! Qu'une femme eſt aveuglée,
Quand ſa paſſion déréglée
Trouble le repos de ſes jours ;
Qui ſe met un héros en tête,
Et fait l'objet de ſes amours
De quelque faiſeur de conquête.

✻

Philis, en vain une maîtreſſe,
Par quelque obligeante careſſe,
Flatte leurs inclinations :
La violence du génie,
Qui fait le joug des nations ;
Fait auſſi votre tyrannie.

✻

Jamais nos ſoupirs & nos larmes ;
Ces tendres effets de vos charmes ;
Qui ſont nos plaiſirs les plus doux ;
Jamais l'aimable violence
De nos douleurs & de vos coups ;
N'ont troublé leur indifférence.

✻

Un orgueil chagrin & ſévere ;
Aux ſoins de ſervir & de plaire
Ne peut ſoumettre leurs deſirs ;
Et ces fiers tyrans de la vie
Vous regardent dans leurs plaiſirs ;
Comme eſclave de leur envie.

✻

Je perds d'inutiles paroles ;
Mes raiſons ſont raiſons frivoles
Pour guérir un eſprit gâté.
Philis, la grandeur & la pompe
Ont ſurpris votre vanité
Par un faux éclat qui vous trompe.

✻

Si les Dieux venoient ſur la terre
Avec leur foudre, leur tonnerre,
Et tout l'équipage des cieux,
Vos héros quitteroient la place,
Et d'un eſprit ſi glorieux
N'obtiendroient pas la moindre grace.

✻

Après une telle aventure,
Je penſe qu'une créature
N'oſeroit pas vous approcher ;
Et les amours de race humaine
Pourroient bien alors ſe cacher
Auprès d'une femme ſi vaine.

✻

Philis, je ſerois téméraire,
Si j'eſpérois de pouvoir plaire
A vos deſirs ambitieux :
Un pauvre mortel ſe retire ;
Parmi les Héros ou les Dieux,
Cherchez un amant qui ſoupire.

A LA MESME.

STANCES.

JE ne viens point devant vos charmes
Avec des soupirs & des larmes,
Pour adoucir votre fierté ;
Je viens irriter votre haine,
Et chercher dans sa cruauté
Votre dernier outrage & ma derniere peine.

Soyez, soyez impitoyable ;
Le désespoir d'un misérable
N'a besoin que de vos rigueurs :
La plus aimable complaisance
Flatteroit en vain mes langueurs ;
Aujourd'hui le trépas fait ma seule espérance.

O Dieux ! vous écoutez ma plainte,
Et déja je ressens l'atteinte
Qui va finir mon triste sort !
Adieu, trop ingrate maîtresse ;
Adieu, le soupir de la mort
Est l'unique soupir qu'un malheureux vous laisse.

EPIGRAMME.

Etre sans vertu précieuse,
Faire la belle sans beauté,
Par une adresse ingénieuse
Qui soutient votre vanité ;
Ne rien devoir à la nature,
Mais, par une heureuse imposture,
Abuser l'esprit & les yeux ;
Mettre la laideur en usage,
N'est-ce pas vous venger des Dieux,
Qui formérent votre visage
Pour être un objet odieux ?

EPIGRAMME.

Très difficile, & fort peu délicat,
Le Président (1) condamne chaque plat,
Quand à dîner un ami le convie :
Les mets d'un autre, il blâme sans raison ;
Et, sans raison, il passeroit sa vie
A louer tout en sa propre maison.

(1) M. Tambonneau, Président au Parlement de Paris, étoit un homme sans goût, qui vouloit faire le difficile sur la bonne chere. M. de Saint-Evremond se trouvant avec lui à un grand repas que donnoit le Commandeur de Souvré, fit cette EPIGRAMME.

STANCES.

PHILIS, en tournant ses beaux yeux,
Semble n'en vouloir rien qu'aux Dieux,
Et n'en veut qu'à la créature :
Je voi dans sa triste langueur,
Que le Ciel, moins que la Nature,
Fait le mouvement de son cœur.

*

Les plus dévots, les plus grands saints,
Tiennent pour miracles certains
Des langueurs toutes naturelles ;
Et l'excès de sa passion
Fait ces extases infidéles
Qu'on donne à sa dévotion.

*

Mais, grands Dieux! y pensez-vous bien?
Un cœur brûlant comme le sien,
Vit-il d'encens & de fumée ?
Et croyez-vous avec raison
Contenter une ame enflammée
Par le jeûne & par l'oraison ?

*

Dûssai-je

Dûssiai-je vous mettre en courroux,
Je connois Philis mieux que vous;
Je connois ce qui la contente.
Philis cherche dans les saints lieux
Une amour bien plus succulente
Que celle de vous autres Dieux.

Philis sait se mettre à genoux;
Philis levant les yeux vers vous;
Vous fait sa petite requête;
Et l'on peut dire sans mentir,
Que parfois il entre en sa tête
Quelque sorte de repentir.

Si Philis perdoit un amant,
Je croi qu'au fort de son tourment
Elle auroit recours à vous autres;
Mais, au premier objet d'amour,
Ma foi, bons Dieux, elle est des nôtres;
Et vous fait une fausse cour.

Sensible à de nouveaux desseins,
Dans les entretiens les plus saints
Vous croyez Philis occupée;
Et la grimace de ses vœux,
Dont votre sagesse est dupée;
Cache ses véritables feux.

Pour conserver notre repos,
Il seroit assez à propos
Que nous fissions quelque partage ;
Prenez ses craintes & ses pleurs,
Et n'espérez rien davantage
Que de jouir de ses douleurs.

✻

Par tout où la rage du sort,
De l'effroi que donne la mort,
Trouble les plaisirs de la terre ;
Et par tout où votre courroux
S'arme d'éclairs & de tonnerre,
Que Philis se mette à genoux.

✻

Que dans la tristesse & le deuil
Qu'apporte l'horreur du cercueil,
Philis se couvre de ténébres ;
Et que ses esprits languissans
Se flattent dans vos chants funébres,
De leurs pitoyables accens.

✻

Mais aussi, pour l'amour de vous,
Que son cœur ne soit pas moins doux,
Quand nous la tiendrons en ruelle ;
Et que d'un langage odieux
Faisant sottement la pucelle,
Philis n'allégue pas les cieux.

✻

Par tout où l'on se divertit,
Par tout où l'on chante, où l'on rit,
Vous n'entrerez point avec elle;
Et son Ange avec le suivant,
Entretiendra sa Demoiselle
Derriere quelque paravant.

✻

Nous retenons tous ses desirs;
Nous retenons ses vrais soupirs,
Témoins du pouvoir de nos charmes;
Et notre empire le plus doux,
Est de voir répandre des larmes
Qu'amour fait couler devant nous.

✻

Philis, dans notre éloignement,
Cache son amoureux tourment
Sous une feinte pénitence;
Et les pauvres Dieux sont touchés
De la douleur de notre absence,
Et du desir de ses péchés.

✻

Ce n'est pas qu'en des voluptés
Où les sens sont plus emportés,
Elle ne soit inquiétée.
Parmi des mouvemens divers,
Les retours d'une ame agitée
M'ont été souvent découverts.

✻

O vous ! qui régnez dans les cieux ;
Goutez en repos de ces lieux
Les félicités éternelles,
Laiſſant à nos yeux, à nos mains,
Chercher ces douceurs naturelles
Qui ſe trouvent chez les humains.

*

Vous avez chez vous vos attraits ;
Et, comme vous êtes parfaits,
Tout votre bien eſt en vous-mêmes.
Hélas ! Nous n'avons rien de nous !
T'aimer, Philis, que tu nous aimes,
C'eſt notre plaiſir le plus doux.

*

Jouiſſons de notre printemps ;
Il faut, au plus beau de nos ans,
Cueillir les fleurs de la jeuneſſe,
C'eſt le partage des mortels ;
Et ce qu'un autre âge nous laiſſe,
Doit ſuffire pour les Autels.

LETTRE

A MADAME ***.

QUelque violente que ſoit mon amitié, elle me laiſſe aſſez d'eſprit pour vous écrire avec moins d'emportement que de coutume ; & à vous dire vrai, j'ai quaſi honte de vous envoyer des ſoupirs de campagne, qui n'ont ni la douceur, ni la délicateſſe de ceux que vous entendez. Mais tels qu'ils ſont, il faut de néceſſité que je les hazarde, & que je vous faſſe ſouvenir de moi dans un temps où tout le monde travaille à me faire oublier.

Je ne doute point que l'entrevûe de votre ſainte mere & de toute votre pieuſe famille, n'ait été accompagnée de beaucoup de pleurs. Vous aurez donné aux larmes de cette mere des larmes civiles & reſpectueuſes, comme une fille bien née : mais vous ſavez trop le monde, pour donner de véritables tendreſſes aux chagrins des prudes, dont la vertu n'eſt qu'un artifice, pour vous priver des plaiſirs qu'elles regrettent.

C'eſt aſſez d'avoir obéi une fois, & ſacrifié votre repos à une complaiſance que peut-être vous ne lui deviez pas. Elle eſt

injuste, après avoir exigé de vous une si dure obéissance, de vouloir regler vos inclinations, & de contraindre la seule chose qu'elle vous a laissée.

On aime ce qui plaît, & non point ce qui est permis; & si pour aimer, il faut demander congé à vos parens, de l'humeur que je les connois, vos amours seront rares dans votre vie.

Mais peut-être que je vous fais un discours fort inutile; & qu'en l'état où vous êtes, je dois plus craindre ceux qui vous conseillent d'aimer, que ceux qui vous le défendent. Peut-être que vous suivez les avis que je vous donne, en vous moquant des réprimandes d'une mere. Mais que sai-je si la pauvre mere, à qui je veux tant de mal, n'est pas dans mes intérêts; & si pour empêcher une amitié naissante, elle ne vous laisse pas la liberté d'aimer une personne éloignée?

J'ai sujet de me louer de votre fermeté jusqu'ici: je doute néanmoins qu'une idée le puisse disputer long-temps contre un visage, & un souvenir contre des conversations. J'ai trop d'inquiétude, pour laisser plus long-temps l'avantage de la présence à ceux qui vous voyent. Il n'y a point d'affaires qui m'empêchent de me rendre bientôt auprès de vous. En attendant que je vous entretienne de ma passion, souvenez-

vous des sermens que vous m'avez faits de m'aimer toute votre vie.

A M. LE MARQUIS DE ***.

STANCES.

MARQUIS, on dit par tout que vous êtes aimable,
Mais vôtre serviteur ne vous déguise rien ;
Votre entretien galant, votre esprit agréable
Ne sauroit contenter que des femmes de bien.

⁂

Vous êtes en horreur à nos voluptueuses ;
Et celles qui n'ont pas un chaste sentiment,
Laissent très-volontiers jouir les vertueuses
Des stériles discours d'un inutile amant.

⁂

Vous demandez toujours lorsque l'on vous refuse ;
Mais, si le prude objet long-temps sollicité,
Ne vous oppose plus qu'une légere excuse,
Vous quittez le logis en homme rebuté.

⁂

Celle qui vainement le plaisir se propose ;
Qui, pour vous contenter, n'ose rien à demi ;
En vous accordant tout, que fait-elle autre chose
Que chasser un galant, & faire un ennemi ?

⁂

Tant que vous gouvernez les belles créatures,
Vous ne souhaitez rien que d'innocens plaisirs ;
Et jamais entre vous on ne voit de rupture,
Si ces belles n'ont eu quelques vilains desirs.

*

Vous pouvez rétablir la vertu d'une Dame.
Je connus autrefois un soupçonneux mari,
Qui se tint assuré de l'honneur de sa femme,
Dès-lors que l'on vous crut être son favori.

*

Si vous aviez aimé cette humeur libertine
Sur qui toute la France a fait tant de chansons,
Nous n'aurions eu jamais la moindre Feuillantine(*)
A réjouir le peuple & les jeunes garçons.

*

Jaloux, il ne faudroit ni de murs, ni de grilles ;
Si vous n'aviez à craindre autre amour que le sien.
Vous auriez de l'honneur, Cocus, dans vos familles,
Si vous aviez affaire à d'aussi gens de bien.

*

Bons Dieux ! Que de bonheur en des maisons honnêtes,
De trouver un amant, & si sage, & si doux !
Un amant qui ne sert qu'à troubler les conquêtes
De quelqu'autre galant moins retenu que vous !

*

(*) Il couroit dans ce temps-là des Vaudevillés sur l'aventure d'une Dame, que son mari avoit fait mettre au Couvent des Feuillantines ; ce qui fit qu'on appella *Feuillantines* les Chansons galantes, qui furent faites sur le même air.

Si l'on faisoit raison à votre continence,
Vous seriez le sujet de mille beaux discours,
Et Monsieur du Bellay feroit voir à la France
Quelque pieux Roman de vos chastes amours (1).

*

Quand le Pere Caussin nous donna la COUR SAINTE (2),
Vous pouviez y prétendre une assez bonne part;
Et vous avez de lui juste sujet de plainte
D'y voir, plûtôt que vous, le Chevalier Bayard (3).

*

Je sais bien que d'ailleurs vous avez quelque vice,
Que vous avez encor de mauvais sentimens:
Et, s'il est vrai qu'un jour le grand Dieu nous punisse,
Vous devez redouter ses justes châtimens.

*

Vous vous laissez souvent emporter au blasphême;
Vous ne sauriez souffrir l'affront d'un démenti;
Vous ne faites jamais Vendredi ni Carême,
Mais vous baisez bien moins que Monsieur de Renti (4).

(1) *Jean-Pierre Camus*, Evêque du *Bellay*, a composé quelques Romans pleins d'onction & de pieté.

(2) Le Pere *Caussin*, Jésuite, a fait un Livre de dévotion, intitulé : LA COUR SAINTE. Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle, Article CAUSSIN (*Nicolas*)

(3) C'étoit un si brave & galant homme, qu'il mérita d'être appellé le *Chevalier sans reproche*.

On trouvera une liste des Auteurs qui ont écrit la VIE du Chevalier *Bayard*, dans la BIBLIOTHEQUE *Historique de France* du Pere LE LONG, numero 13763. * *& suiv.*

(4) Le Marquis de *Renti* mourut à l'âge de 37 ans, pour avoir, dit-on, gardé une chasteté trop rigide.

A MADAME ***.

SONNET.

VOus m'ordonnez de vous voir rarement;
Et, pour souffrir l'extrême violence
Que peut donner un amoureux tourment,
Vous m'ordonnez de garder le silence.

✻

Parler à vous le plus innocemment,
Seroit aller contre votre défense :
Vous vous fâchez d'un regard seulement,
Et les soupirs sont la derniere offense.

✻

Arrêtez-là vos injustes rigueurs ;
N'ordonnez rien à mes tristes langueurs ;
N'ordonnez rien à ma secrette flamme ;

✻

Vous pouvez tout sur ma bouche & mes yeux.
Mais je serai le maître de mon ame,
Et j'aimerai, malgré vous & les Dieux.

Voyez sa VIE écrite par ELISABETH BAILLOU, son éleve, Religieuse de l'*Enfant Jesus*, & publiée par le Pere de S. JURE, Jésuite.

A MADAME ***.

STANCES IRRÉGULIERES.

MEnagez mieux le repos de ma vie :
Auprès de vous je n'ai pas une envie,
Que je ne craigne une faveur.
Lorsque je vous trouvai si belle,
Je m'attendois que vous seriez cruelle :
Vous n'avez cependant ni fierté ni rigueur.

✻

Soyez à mon tourment un peu moins pitoyable :
Votre bonté fera sans doute un misérable ;
Et sans la grace des refus,
Beaux yeux, je ne vous verrai plus.

✻

Si le noble orgueil de vos charmes
Se payoit de mes humbles larmes,
Je pourrois contenter vos glorieux desirs.
Tant que vous serez inhumaine,
Je ne refuse aucune peine ;
Mais je meurs de frayeur au danger des plaisirs.

LETTRE

A MADAME ***.

IL n'y a rien de si honnête qu'une ancienne amitié, & rien de si honteux qu'une vieille passion. Détrompez-vous du faux mérite d'être fidelle, & croyez que la constance est la chose du monde qui fait le plus de tort à la réputation d'une beauté. Qui sait si vous n'avez voulu aimer qu'une seule personne, ou si vous n'avez pû avoir qu'un seul amant? Vous pensez pratiquer une vertu, & vous nous faites soupçonner plusieurs défauts.

Mais que d'ennuis accompagnent toujours cette misérable vertu! Quelle différence des dégoûts de votre attachement à la délicatesse d'une passion naissante! Dans une passion nouvelle, vous trouverez toutes les heures délicieuses. Les jours se passent à sentir de moment en moment qu'on aime mieux. Dans une vieille habitude, le temps se consume ennuyeusement à aimer moins. On peut vivre avec des indifférens, ou par bienséance, ou par la nécessité du commerce: mais comment passer sa vie avec ceux qu'on a aimés, & qu'on n'aime plus?

Il ne me reſte que quatre mots à vous dire, & je vous prie d'y faire réflexion. Si vous trouvez agréable ce qui doit déplaire, c'eſt méchant goût. Si vous n'avez pas la réſolution de quitter ce qui vous déplaît, c'eſt foibleſſe. Mais faites ce qu'il vous plaira, vous ſerez aiſément juſtifiée auprès de moi. Il n'y a point de foible que je ne vous pardonne, ſans me croire fort indulgent.

Quand le ſexe fragile a commis une offenſe,
Il n'a pas beſoin de clémence:
Toute ſorte d'impunité
N'eſt que juſtice dûe à ſon infirmité.

L'homme qui veut connoître toutes choſes, ne ſe connoit pas lui-même.

A MONSIEUR ***.

VOus n'étes plus ſi ſociable que vous l'étiez. L'étude a je ne ſai quoi de ſombre qui gâte vos agrémens naturels, qui vous ôte la facilité du génie, la liberté d'eſprit que demande la converſation des honnêtes gens. La méditation produit encore de plus méchans effets pour le commerce; & il eſt à craindre que vous ne perdiez avec vos amis en méditant, ce que

vous penſez gagner avec vous-même.

Je ſai que votre occupation eſt importante & ſérieuſe. Vous voulez ſavoir ce que vous êtes & ce que vous ſerez un jour, quand vous ceſſerez d'être ici. Mais, dites-moi, je vous prie, vous peut-il tomber dans l'eſprit que ces Philoſophes, dont vous liſez les écrits avec tant de ſoin, ayent trouvé ce que vous cherchez? Ils l'ont cherché comme vous, Monſieur, & ils l'ont cherché vainement. Votre curioſité a été de tous les ſiécles, auſſi-bien que vos réflexions & l'incertitude de vos connoiſſances. Le plus dévot ne peut venir à bout de croire toujours, ni le plus impie de ne croire jamais; & c'eſt un des malheurs de notre vie de ne pouvoir naturellement nous aſſurer s'il y en a une autre, ou s'il n'y en a point.

L'Auteur de la Nature n'a pas voulu que nous puſſions bien connoître ce que nous ſommes; & parmi des deſirs trop curieux de ſavoir tout, il nous a réduits à la néceſſité de nous ignorer nous-mêmes. Il anime les reſſorts de notre ame; mais il nous cache le ſecret admirable qui les fait mouvoir; & ce ſavant ouvrier ſe réſerve à lui ſeul l'intelligence de ſon ouvrage. Il nous a mis au milieu d'une infinité d'objets, avec des ſens capables d'en être touchés: il nous a donné un eſprit qui fait des

efforts continuels pour les connoître. Les Cieux, le Soleil, les Astres, les Elemens, toute la Nature, celui même dont elle dépend, tout est assujetti à sa spéculation, s'il ne l'est pas à sa connoissance. Mais avons-nous les moindres douleurs, nos belles spéculations s'évanouissent. Sommes-nous en danger de mourir, il y a peu de gens qui ne donnassent les avantages & les prétentions de l'esprit, pour conserver cette partie basse & grossiére, ce corps terrestre, dont les spéculatifs font si peu de cas.

Je reviens à l'opinion que vous n'approuverez point, & que je crois pourtant assez véritable : c'est que *jamais homme n'a été bien persuadé par sa raison, ou que l'ame fût certainement immortelle, ou qu'elle s'anéantît effectivement avec le corps.*

On ne doute point que Socrate n'ait cru l'immortalité de l'ame : son histoire le dit; & les sentimens que Platon lui attribue, semblent nous en assurer. Mais Socrate ne nous en assure pas lui-même ; car quand il est devant ses Juges, il en parle comme un homme qui la souhaite, & traite l'anéantissement comme un Philosophe qui ne le craint point.

Voilà, Monsieur, la belle assurance que nous donne Socrate de l'éternité de nos esprits : voyons quelle certitude nous donnera Epicure de leur anéantissement.

Tout eſt corps pour Epicure, ame, eſprit, intelligence; tout eſt matiére, tout ſe corrompt, tout finit. Mais ne dément-il pas à ſa mort les maximes qu'il a enſeignées durant ſa vie? La poſtérité le touche; ſa mémoire lui devient chere: il ſe flatte de la réputation de ſes écrits, qu'il recommande à ſon diſciple Hermachus. Son eſprit qui s'étoit ſi fort engagé dans l'opinion de l'anéantiſſement, eſt touché de quelque tendreſſe pour lui-même, ſe réſervant des honneurs & des plaiſirs pour un autre état que pour celui qu'il va quitter.

D'où penſez-vous que viennent les contradictions d'Ariſtote & de Seneque ſur ce ſujet, que de l'incertitude d'une opinion qu'ils ne pouvoient fixer dans la matiére la plus importante pour l'intérêt &, la plus obſcure pour la connoiſſance? D'où vient cette variation ordinaire? C'eſt qu'ils ſont troublés par les différentes idées de la mort préſente & de la vie future. Leur ame incertaine d'elle-même, établit ou renverſe ſes opinions, à meſure qu'elle eſt ſéduite par les diverſes apparences de la vérité.

Salomon, qui fut le plus grand des Rois & le plus ſage des hommes, fournit aux impies de quoi ſoutenir leurs erreurs, & inſtruit les gens de bien à demeurer fermes dans l'amour de la vérité. Si quelqu'un a dû être exempt d'erreur, de doute, de changement,

changement, ç'a été Salomon : cependant nous voyons dans l'inégalité de sa conduite, qu'il s'est lassé de sa sagesse, qu'il s'est lassé de sa folie ; que ses vertus & ses vices lui ont donné tour à tour de nouveaux dégoûts ; qu'il a pensé quelquefois que toutes choses alloient à l'aventure ; qu'il a tout rapporté quelquefois à la Providence.

Que les Philosophes, que les Savans s'étudient, ils trouveront non-seulement de l'altération, mais de la contrarieté même dans leurs sentimens. A moins que la foi n'assujettisse notre raison, nous passons la vie à croire & à ne croire point, à nous vouloir persuader, & à ne pouvoir nous convaincre.

Je sai bien qu'on peut apporter des exemples qui paroissent contraires à ce que je dis. Un discours de l'immortalité de l'ame a poussé des hommes à chercher la mort, pour jouir plûtôt des félicités dont on leur parloit (1). Mais quand on vient à

(1) Le Philosophe Cléombrotus, homme d'une probité reconnue, se précipita dans la mer, après la lecture du PHÆDON de Platon : ce qui a fourni à Callimaque le sujet d'une EPIGRAMME, (c'est la XXIV) dont je rapporterai seulement la Version latine, qui n'est pas fort exacte :

Phœbe vale, dicens, de rupe Cleombrotus altâ
Ambraciota, Stygis vivus adivit aquas.
Funere nil dignum passus : sed amore Platonis
De vita mentis perpetie legit opus.

Et Ciceron nous apprend que le Roi Ptolomée défendit à Hégésias de traiter cette matiere dans ses leçons.

ces termes, ce n'eſt plus la raiſon qui nous conduit, c'eſt la paſſion qui nous entraîne: ce n'eſt plus le diſcours qui agit en nous, c'eſt la vanité d'une belle mort, qu'on aime ſottement plus que la vie, c'eſt la laſſitude des maux préſens, c'eſt l'eſpérance des biens futurs, c'eſt une amour aveugle de la gloire, une maladie; enfin une fureur qui violente l'inſtinct naturel, qui nous tranſporte hors de nous-mêmes.

Croyez-moi, Monſieur, une ame qui eſt bien tranquillement dans ſon aſſiette, n'en ſort guére par la lecture de Platon.

Il n'appartient qu'à Dieu de faire des Martirs, & de nous obliger ſur ſa parole à quitter la vie dont nous jouiſſons, pour en trouver une que nous ne connoiſſons point. Vouloir ſe perſuader l'immortalité

publiques, parce que ce Philoſophe y faiſoit une peinture ſi vive des miſeres de cette vie, qu'il avoit porté pluſieurs perſonnes à ſe donner volontairement la mort. *A malis igitur*, dit-il dans ſes *Tuſculanes*, Livre 1. chap. 34. *mors abducit, non à bonis, verum ſi quatimus. Hoc quidem à Cyrenaico Hegeſia ſic acriter diſputatur, ut is à rege Ptolemæo prohibitus eſſe dicatur illa in Schola dicere, quòd multi, hic audiit, mortem ſibi ipſe conſciſcerent.* Il parle enſuite de Cléombrotus. *Callimachi quidem epigramma in Ambraciotam Clombrotum eſt:*

quem ait, cum nihil ei acciderit adverſi, è muro ſe in mare dejeciſſe lecto Platonis libro. Valere Maxime rapporte l'Hiſtoire d'Hégeſias, comme une preuve de la force de l'Eloquence. *Quantum*, dit-il, *eloquentiæ valuiſſe Hegeſiam Cyrenaïcum Philoſophum arbitramur? qui ſic mala vitæ repræſentabat, ut eorum miſeranda imagine auditorum pectoribus inſerta, multis voluntaria mortis oppetenda cupiditatem ingeneraret? Ideoque à Rege Ptolemæo ulterius hæc de re diſſerere prohibitus eſt.* MEMORABIL. Lib. VIII. cap. 9. §. 3.

de l'ame par la raiſon, c'eſt entrer en défiance de la parole que Dieu nous a donnée, & renoncer en quelque façon à la ſeule choſe par qui nous pouvons en être aſſurés.

Qu'a fait Deſcartes par ſa démonſtration prétendue d'une ſubſtance purement ſpirituelle, d'une ſubſtance qui doit penſer éternellement? Qu'a-t'il fait par des ſpéculations ſi épurées? Il a fait croire que la Religion ne le perſuadoit pas, ſans pouvoir perſuader ni lui, ni les autres par ſes raiſons.

Liſez, Monſieur, penſez, méditez; vous trouverez au bout de votre lecture, de vos penſées, de vos méditations, que c'eſt à la Religion d'en décider, & à la raiſon de ſe ſoumettre.

OBSERVATIONS SUR LA MAXIME,

Qu'il faut mépriser la Fortune, & ne se point soucier de la Cour.

IL est plus difficile de persuader cette Maxime-ci, que les autres (1). Ceux qui recoivent des graces, ceux même qui n'ont que de simples prétentions, se moquent d'un sentiment si contraire au leur.

J'avoue qu'il y a de la peine à se persuader que des gens raisonnables ayent voulu rendre cette opinion-là universelle. Je pense qu'ils n'ont eu d'autre dessein que de parler aux malheureux, pour guérir des esprits malades d'une inquiétude qui ne sert de rien. En ce cas-là, je ne saurois les condamner. S'il est permis d'appeller une maîtresse ingrate & cruelle, quand on l'a servie sans aucun fruit; à plus forte raison, ceux qui croyent avoir reçû des outrages de la fortune, ont droit de la quit-

(1) C'est-à dire, la Maxime qui a fait le sujet du discours précedent; & celle-ci, *qu'il ne faut jamais mécontenter sa fortune*, sur laquelle M. de Saint Evremond avoit aussi fait des observations. Voyez sa VIE, sur l'année 1647.

ter, & de chercher loin d'elle un repos qui leur tienne lieu des biens qu'elle leur refuse. Quel tort lui fait-on de lui rendre mépris pour mépris ? Je ne trouve donc pas étrange qu'un honnête homme mépriſe la Cour ; mais je trouve ridicule qu'il veuille ſe faire honneur de la mépriſer.

Il y en a d'autres qui ne me déplaiſent pas moins. Des gens qui ne peuvent quitter la Cour, & ſe chagrinent de tout ce qui s'y paſſe ; qui s'intéreſſent dans la diſgrace des perſonnes les plus indifférentes, & qui trouvent à redire à l'élevation de leurs propres amis. Ils regardent comme une injuſtice tout le bien & le mal qu'on fait aux autres. La grace la mieux méritée, la punition la plus juſte les irritent également. Cependant ſi vous les écoutez, ils ne vous parleront que de *conſtance*, que de *généroſité*, que d'*honneur*. Dans tout ce qu'ils vous diront, il y aura toujours un air lugubre qui vous attriſte, au lieu de vous conſoler. Ils rencontrent une certaine volupté dans les plaintes, qui fait qu'on ne leur eſt jamais obligé d'en être plaint.

En quelque lieu qu'on aille, on trouve le monde compoſé de deux ſortes de gens : les uns penſent à leurs affaires ; les autres ſongent à leurs plaiſirs.

Les premiers fuient l'abord des miſérables, craignant de devenir malheureux par

contagion. Pour entrer dans leur commerce, il faut cacher ſon malheur, & tâcher de leur être bon à quelque choſe.

Les autres, pour ſe donner tout entiers à leur divertiſſement, ont je ne ſai quoi de plus humain : ils ſont acceſſibles par plus d'endroits. Leurs maîtreſſes, leurs confidens profitent des folies qui les occupent. Leur ame eſt plus ouverte ; mais leur conduite eſt plus incertaine. La paſſion l'emporte toujours ſur l'amitié : ils regardent les devoirs de la vie comme des gênes. Ainſi, pour vivre avec eux, il faut ſuivre le cours de leurs plaiſirs, leur confier peu de choſe, & en tirer ce qu'on peut.

La grande habileté conſiſte à bien connoître ces deux ſortes de gens. Tant qu'on eſt engagé dans le monde, il faut s'aſſujettir à ſes maximes, parce qu'il n'y a rien de plus inutile que la ſageſſe de ces gens qui s'érigent d'eux-mêmes en Réformateurs. C'eſt un perſonnage qu'on ne peut ſoutenir long-temps ſans offenſer ſes amis & ſe rendre ridicule.

Cependant la plûpart de ces Réformateurs ont leurs vûes, leurs intérêts, leurs cabales. On a beau les décrier, tout ce qu'on en dit à la Cour & ſur les Théatres, ne les rebute point. Ecoutez leurs remontrances, vous les aurez bien-tôt pour maîtres : ne les écoutez pas, vous les aurez

pour ennemis. Tant que la fortune leur a été favorable, ils ont joui de ſes faveurs. Sont-ils tombés dans quelque diſgrace, ils cherchent à s'en relever, & à ſe faire valoir par une réputation d'intégrité. A quoi bon haïr en autrui la fortune, qu'ils ne négligent pas pour eux-mêmes ? Leur averſion s'attache à ceux qui prétendent des graces ; leur envie à ceux qui les obtiennent ; leur animoſité aux perſonnes qui les diſtribuent. Pour avoir leur eſtime ou leur amitié, il faut être mort, ou pour le moins miſérable.

Je ſai qu'un honnête homme eſt à plaindre dans le malheur, & qu'un fat eſt à mépriſer, quelque fortune qu'il ait : mais haïr les favoris par la ſeule haine de la faveur, & aimer les malheureux par la ſeule conſidération de la diſgrace, c'eſt une conduite, à mon avis, fort bizarre, incommode à ſoi-même, & inſupportable à ſes amis. Néanmoins la diverſité des eſprits fait voir tous ces différens effets dans la vie des Courtiſans.

Nous avons dit qu'il ſe trouve aſſez de gens à la Cour qui rompent avec leurs amis, du moment qu'il leur arrive quelque déſordre ; qui n'ont ni amitié, ni averſion qui ne ſoit meſurée par l'intérêt. Quiconque leur eſt inutile, ne manque jamais de défauts ; & qui eſt en état de les ſervir, a toutes les perfections. Il s'en trouve d'au-

tres, qui ne se contentent pas d'abandonner les malheureux, ils les insultent même dans le malheur. Plus ils témoignent de bassesse à flatter les favoris, plus ils montrent de chaleur à outrager ceux qui sont tombés dans l'infortune.

A dire vrai, si le chagrin de ceux qui pestent toujours contre la Cour est extravagant, la prostitution de ceux qui lui sacrifient jusqu'à leurs amis est infâme. Il y a une juste situation entre la bassesse & la fausse générosité : il y a un véritable honneur qui regle la conduite des personnes raisonnables. Il n'est pas défendu à un honnête homme d'avoir son ambition & son intérêt ; mais il ne lui est permis de les suivre que par des voyes légitimes. Il peut avoir de l'habileté sans finesse, de la dextérité sans fourberie, & de la complaisance sans flatterie.

Quand il se trouve ami des favoris, il entre agréablement dans leurs plaisirs & fidélement dans leurs secrets. S'ils viennent à tomber, il prend part à leur malheur, selon qu'il en a pris à leur fortune. Le même esprit qui savoit leur plaire, sait les consoler : il rend leurs maux moins fâcheux, comme il rendoit leurs plaisirs plus agréables : il ménage ses offices avec adresse, sans blesser sa fidélité, ni nuire à sa fortune ; il sert plus commodément pour

lui,

lui, & plus utilement pour ſes amis. Bien ſouvent il ſe rebute moins que ceux qui cherchent leur propre gloire en ſecourant les autres; qui ne ſongent qu'à ſe rendre recommandables par des marques de fermeté, & qui préferent l'éclat d'une belle action au bien de ceux qu'ils veulent obliger.

De ces deux ſortes de gens, les uns font ſemblant de s'éloigner des malheureux, afin de les mieux ſervir; les autres courent après pour les gouverner. Tandis que ceux-là ſe cachent & ne penſent qu'à ſoulager les affligés, ceux-ci n'aiment rien tant qu'à exercer une généroſité farouche & impérieuſe, qu'à gourmander les miſérables qui ont beſoin de leur crédit.

C'eſt trop pouſſer ce diſcours: je vais le finir par le ſentiment qu'on doit avoir pour les favoris.

Il me ſemble que leur grandeur ne doit jamais éblouir; qu'en ſon ame on peut juger d'eux comme du reſte des hommes; les eſtimer ou les mépriſer, ſelon leur mérite ou leurs défauts; les aimer ou les haïr, ſelon le bien ou le mal qu'ils nous font; ne manquer en aucun temps à la reconnoiſſance qu'on leur doit, cacher ſoigneuſement les déplaiſirs qu'ils nous donnent; & quand l'honneur ou l'intérêt nous veulent porter à la vengeance, reſpecter

l'inclination du maître dans la personne de l'ennemi ; ne confondre pas le bien public avec le nôtre, & ne faire jamais une guerre civile d'une querelle particuliere.

Qu'on les mépriſe, qu'on les haïſſe, ce ſont des mouvemens libres, tant qu'ils ſont ſecrets : mais du moment qu'ils nous portent à des choſes où l'Etat ſe trouve intéreſſé, nous lui devons compte de nos actions, & ſa juſtice a ſes droits ſur des entrepriſes ſi criminelles.

LETTRE

A MONSIEUR

LE COMTE D'OLONNE (1).

VOus me laiſſâtes hier dans une converſation qui devint inſenſiblement une furieuſe diſpute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte & à l'avantage des Lettres. Vous devinez les Acteurs, & ſavez qu'ils étoient tous deux forts intéreſſés à maintenir leur parti. Beautru (2) ayant

(1) Le Comte d'Olonne étoit de la Maiſon de la Tremouille.

(2) Guillaume Beautru, Comte de Serrant. Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle, Article BEAUTRU (*Guillaume.*)

fort peu d'obligation à la nature de son génie ; & le Commandeur (1) pouvant dire, sans être ingrat, qu'il ne doit son talent ni aux Arts ni aux Sciences.

La dispute vint sur le sujet de la Reine de Suéde (2), qu'on louoit de la connoissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le Commandeur se leva ; & ôtant son chapeau d'un air tout particulier : *Messieurs*, dit-il, *si la Reine de Suéde n'avoit sû que les coûtumes de son Pays, elle y seroit encore : pour avoir appris notre langue & nos maniéres ; pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son Roydume. Voilà ce qu'ont produit sa science & ses belles lumiéres que vous nous vantez.*

Beautru voyant choquer la Reine de Suéde qu'il estime tant, & les bonnes Lettres qui lui sont si chéres, perdit toute considération ; & commençant par un serment : » Il faut être bien injuste, *reprit-il*, d'im- » puter à la Reine de Suéde, comme un » crime, la plus belle action de sa vie. » Pour votre aversion aux Sciences, je ne » m'en étonne point : ce n'est pas d'aujour- » d'hui que vous les avez mépriſées. Si » vous aviez lû les histoires les plus com- » munes, vous sauriez que sa conduite n'est

(1) Le Commandeur de Jars, de la maison de Rochechoüart.

(2) La Reine Christine étoit alors (1656) en France.

» pas sans exemple. Charles-Quint n'a pas
» été moins admirable par la renonciation
» de ses États, que par ses conquêtes.
» Dioclétien n'a-t-il pas quitté l'Empire, &
» Sylla le pouvoir souverain? Mais toutes
» ces choses vous sont inconnues; & c'est
» folie de disputer avec un ignorant. Au
» reste, où me trouverez-vous un homme
» extraordinaire, qui n'ait eu des lumières
» & des connoissances acquises?

A commencer par Monsieur le Prince, il alla jusqu'à César, de César au Grand Alexandre : & l'affaire eût été plus loin, si le Commandeur ne l'eût interrompu avec tant d'impétuosité, qu'il fut contraint de se taire. *Vous nous en contez bien*, dit-il, *avec votre César & votre Alexandre. Je ne sai s'ils étoient savans ou ignorans; il ne m'importe guéres : mais je sais que de mon temps on ne faisoit étudier les Gentilshommes, que pour être d'Eglise; encore se contentoient-ils le plus souvent du latin de leur Bréviaire. Ceux qu'on destinoit à la Cour ou à l'Armée, alloient honnêtement à l'Académie. Ils apprenoient à monter à cheval, à danser, à faire des armes, à jouer du luth, à voltiger, un peu de mathématique; & c'étoit tout. Vous aviez en France mille beaux gens-d'armes, galans hommes. C'est ainsi que se formoient les Thermes* (1)

(1) Paul de la Barthe, Maréchal de Thermes.

& les Bellegardes (1). *Du Latin ! De mon temps, du Latin ! Un Gentilhomme en eût été déshonoré. Je connois les grandes qualités de Monsieur le Prince, & suis son serviteur: mais je vous dirai que le dernier Connétable de Montmorency a su maintenir son crédit dans les Provinces, & sa considération à la Cour, sans savoir lire. Peu de Latin, vous dis-je, & de bon François.*

Il fut avantageux au Commandeur que le bon-homme eût la goutte; autrement il eût vengé le Latin par quelque chose de plus pressant que la colére & les injures. La contestation s'échauffa tout de nouveau: celui-ci résolu, comme Sidias (2) de mourir sur son opinion; celui-là soutenant le parti de l'ignorance avec beaucoup d'honneur & de fermeté.

Tel étoit l'état de la dispute, quand un Prélat charitable (3) voulut accommoder le différend; ravi de trouver une si belle occasion de faire paroître son savoir & son esprit, il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le docteur, trois fois il soûrit en homme du monde à notre agréable igno-

(1) Le Duc de Bellegarde, grand Ecuyer. Voyez les MEMOIRES *des Hommes Illustres, de Brantome*, Tome III.

(2) Le Héros d'un petit ouvrage de Théophile, où un Pédant est fort bien caractérisé. Cet écrit de Théophile est à la tête de la seconde partie de ses OEUVRES, de l'édition de Lyon en 1677.

(3) M. de Lavardin, Evêque du Mans.

rant : & lorſqu'il crut avoir aſſez bien compoſé ſa contenance, *digitis gubernantibus vocem* (1) il parla de cette ſorte.

» Je vous dirai, Meſſieurs, je vous dirai, » que la Science fortifie la beauté du naturel ; & que l'agrément & la facilité de l'eſprit, donnent des graces à l'érudition. Ce » génie ſeul, ſans art, eſt comme un torrent qui ſe précipite avec impétuoſité. La » Science, ſans naturel, reſſemble à ces » campagnes ſéches & arides, qui ſont déſagréables à la vûe. Or, Meſſieurs, il eſt » queſtion de concilier ce que vous avez » diviſé mal-à-propos ; de rétablir l'union » où vous avez jetté le divorce. La *Science* » n'eſt autre choſe qu'une parfaite connoiſ» ſance : l'*Art* n'eſt rien qu'une régle qui » conduit le naturel. Eſt-ce, Monſieur, » (*s'adreſſant au Commandeur*) que vous » voulez ignorer les choſes dont vous par» lez, & faire vanité d'un naturel qui ſe » déregle, qui s'éloigne de la perfection ? » Et vous, Monſieur de Beautru, renoncez» vous à la beauté naturelle de l'eſprit, » pour vous rendre eſclave de préceptes » importuns, & de connoiſſances emprun» tées ?

Il faut finir la converſation, reprit bruſ-

(1) Expreſſion de PETRONE, parlant de Circé, *chap.* 127. Suetone remarque que Tibere parloit avec des geſtes mous & efféminés : *nec ſine molli quadam digitorum geſticulatione.* In *Tiberio* cap. 98.

quement le Commandeur : *j'aime encore mieux ſa Science & ſon Latin, que le grand diſcours que vous faites.*

Le bon-homme qui n'étoit pas irréconciliable, s'adoucit auſſi-tôt: & pour rendre la pareille au Commandeur, il préféra ſon ignorance agréable aux paroles magnifiques du Prélat. Pour le Prélat, il ſe retira avec un grand mépris de tous les deux, & une grande ſatisfaction de lui-même.

LE CERCLE.

A MONSIEUR ***.

ON parle depuis peu de certaine ruelle,
Où la laide ſe rend, auſſi-bien que la belle:
Où tout âge, tout ſexe; où la Ville & la Cour,
Viennent prendre ſéance en l'école d'Amour.
A la Prude, ſoumiſe au devoir légitime,
On inſpire l'amour ſous le beau nom d'eſtime;
Et ſon eſprit ſévére enſeigne la vertu,
Quand ſon cœur tout facile au charme qu'elle a vû,
Reçoit un feu ſecret qui n'oſeroit paroître,
Et qu'elle aime à ſentir ſans le vouloir connoître.
L'autre, toute occupée à diſcourir des Cieux,
Sur un ſimple mortel daigne abaiſſer les yeux;
Et trouve le moyen de partager ſon ame
Entre des feux humains & la divine flamme.

Celles que la nature abandonne à leur art,
Y viennent apporter l'étude d'un regard,
Et chercher vainement leur premier avantage
Dans les traits composés de leur nouveau visage.
Telle qui fut jadis le plaisir de nos yeux,
Et qui n'est aujourd'hui qu'un objet odieux,
S'expose, comme elle est, pour flater sa mémoire,
D'un mot qu'on lui dira de cette vieille gloire:
Ton visage, Cloris, du monde respecté,
Laisse au bruit de ton nom l'effet de la beauté;
Il change, il dépérit, & long-tems le plus sage
Séduit par ce grand nom, révére ce visage.
Son éclat tout terni, ses traits tous languissans,
Trouvent chez nous encor le respect de nos sens;
Et l'œil assujetti n'oseroit reconnoître
Le temps où ta beauté commence à disparoître.
L'orgueilleuse Caliste, où se portent ses pas,
Triomphe également des cœurs & des appas;
Elle confond son sexe où le nôtre soupire,
Et dispense à son gré la honte & le martyre.
Une jeune Coquette, avec peu d'intérêt,
Va chercher à qui plaire, & non pas qui lui plaît;
Elle a mille galans, sans être bien aimée,
Contente de l'éclat que fait la Renommée.
La Solide, opposée à tous ces vains dehors,
Se veut instruire à fond des intérêts du corps.
L'Intrigueuse vient là par un esprit d'affaire;
Ecoute avec dessein, propose avec mystére,

Et tandis qu'on s'amuse à discourir d'amour,
Ramasse quelque chose à porter à la Cour.
Dans un lieu plus secret on tient la Précieuse,
Occupée aux leçons de morale amoureuse.
Là, se font distinguer les fiertés des rigueurs;
Les dédains des mépris, les tourmens des langueurs:
On y fait démêler la crainte & les alarmes;
Discerner les attraits, les appas & les charmes:
On y parle du temps qu'on forme le desir;
(Mouvement incertain de peine ou de plaisir:)
Des premiers maux d'amour on connoît la naissance,
On a de leurs progrès une entiére science,
Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs,
Et le temps de la plainte, & la saison des pleurs.
Par un arrêt du Ciel toute chose a son terme:
Et c'est ici le temps où l'Ecole se ferme:
Mais avant que sortir, on déclare le jour
Où l'on viendra traiter un autre point d'amour.
Là, Philis affectée en graves bienséances,
Dédaigneuse & civile, y fait ses révérences;
Conservant un maintien de douce autorité,
Qui serve à la grandeur sans nuire à la beauté.
On voit à l'autre bout une Dame engageante,
Employer tout son art à paroître obligeante:
Caresses, complimens, civilités, honneurs,
Sont les moyens adroits qui lui gagnent les cœurs.
Loin de ces vanités, ainsi parle une Chére (1):
Pourquoi finir si-tôt? Mon Dieu! Quelle misére!

(1) *Une Chére*, c'est une Précieuse.

J'avois à proposer un nouveau sentiment
Du mérite parfait que se donne un amant.
Mais, dit l'autre : ma sœur, n'êtes-vous point troublée
Du tumulte confus d'une grande assemblée ?
Sauroit-on rien sentir de tendre, délicat,
En des lieux où se fait tant de bruit & d'éclat ?
Cherchons, cherchons, ma sœur, de tranquilles retraites,
Propres aux mouvemens des passions secrettes.
Le monde fait bien peu ce que c'est que d'aimer,
Et l'on voit peu de gens qu'il nous faille estimer.

Après la lecture de mes Vers, vous me demanderez avec raison ce que c'est qu'une *Précieuse*, & je vais tâcher, autant qu'il m'est possible, de vous l'expliquer. On dit (1) un jour à la Reine de Suéde, que *les Précieuses étoient les Jansénistes de l'Amour ;* & la définition ne lui déplut pas. L'Amour est encore un Dieu pour les Précieuses. Il n'excite pas de passion en leurs ames ; il y forme une espéce de religion. Mais à parler moins mystérieusement, le corps des Précieuses n'est autre chose que l'union d'un petit nombre de personnes, où quelques-unes véritablement délicates, ont jetté les autres dans une affectation de délicatesse ridicule.

Ces fausses délicates ont ôté à l'Amour ce

(1) Mademoiselle de l'Enclos.

qu'il a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus précieux. Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, & converti des mouvemens en idées. Cet épurement si grand, a eu son principe d'un dégoût honnête de la sensualité; mais elles ne se sont pas moins éloignées de la véritable nature de l'Amour, que les plus voluptueuses; car l'Amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement, que de la brutalité de l'appétit. Si vous voulez savoir en quoi les Précieuses font consister leur plus grand mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs amans sans jouissance, & à jouir solidement de leurs maris avec aversion.

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS.

ELEGIE.

CHERE Philis, qu'êtes-vous devenue?
Cet enchanteur qui vous a retenue
Depuis trois ans, par un charme nouveau,
Vous retient-il en quelque vieux Château (1)?

(1) Le Marquis de Villarceaux l'avoit menée à sa maison de campagne.

S'il eſt ainſi, je cherche une aventure,
En Chevalier de la triſte figure ;
Et, dût Rolland ici reſſuſciter,
Contre Rolland j'oſerai tout tenter.
Mais non, Philis, délivrez-vous vous-même,
Vous en avez ſouvent uſé de même.
Ces enchanteurs cent fois plus renommés,
Malgré leur art ſe trouverent charmés ;
Et votre eſprit dégagé de leurs charmes,
Ne leur laiſſa que la plainte & les larmes.
Pour relever un courage abaiſſé,
Songez, Philis, ſongez au temps paſſé.
Ce beau garçon dont vous fûtes épriſe (1),
Mit en vos mains ſon aimable franchiſe.
Il étoit jeune, il n'avoit point ſenti
Ce que reſſent un cœur aſſujetti :
Et jeune encor, vous ignoriez l'uſage
Des mouvemens qu'excite un beau viſage ;
Vous ignoriez la peine & le plaiſir
Qu'ont ſu donner l'amour & le deſir.
Dans les tranſports d'une premiére flamme,
Vous vous nommiez & *mon cœur* & *mon ame* ;
Noms vains & chers, que les jeunes amans
Savent mêler dans leurs contentemens.
Jamais les nœuds d'une chaîne ſi ſainte
N'eurent pour vous ni force ni contrainte ;
Une ſi douce & ſi tendre amitié
Ne vit jamais un tourment ſans pitié.

(1) Le Duc de Châtillon.

Les seuls soupirs que l'amour nous envoie,
Furent mêlés à l'excès de la joie;
Et des plaisirs sans cesse renaissans,
Remplirent l'ame & comblerent les sens:
Doux fruits d'amour, cueillis en abondance!
Ah! Qu'aujourd'hui l'on fait bien pénitence!
Loin des appas de toute volupté,
Philis languit dans l'inutilité;
Et pour flater sa languissante vie,
Philis n'a pas le plaisir d'une envie,
Philis à peine oseroit desirer,
Que sa raison lui défend d'espérer.
Vous qui trouviez autrefois favorable
Ce même Dieu qui vous rend misérable;
Pour relever un courage abaissé,
Songez, hélas! Songez au temps passé.

Un Maréchal, l'ornement de la France (1);
Rare en esprit, magnifique en dépense,
Devint sensible à tous vos agrémens,
Et fit son bien d'être de vos amans.

Ce jeune Duc, qui gagnoit des batailles (2);
Qui sut couvrir de tant de funérailles
Les champs fameux de Nortlingue & Rocroi;
Qui sut remplir nos ennemis d'effroi;
Las de fournir les sujets de l'histoire,
Voulant jouir quelquefois de sa gloire;
De fier & grand, rendu civil & doux,
Ce même Duc alloit souper chez vous.

(1) Le Maréchal d'Albret. | (2) Le Duc d'Enguien.

Comme un héros jamais ne se repose;
Après souper il faisoit autre chose;
Et, sans savoir s'il poussoit des soupirs,
Je sais au moins qu'il aimoit ses plaisirs.
L'air délicat d'une exquise peinture,
Cette fraîcheur qu'inspire la nature
Ce teint uni qui paroît sur les fleurs,
Le vif éclat des plus riches couleurs,
N'ont rien d'égal à ces belles jeunesses,
Qui vous donnoient leurs plus molles caresses,
N'ont rien d'égal à de tendres beautés,
Charmans sujets de mille voluptés,
Que leur amour, aux dépens de leurs larmes,
Assujettit autrefois à vos charmes;
Que leur amour par des desirs pressans,
Assujettit au pouvoir de vos sens.
Dis-je bien vrai? N'est-ce point un mensonge?
Las! Il fut vrai, mais ce n'est plus qu'un songe.
Quand un plaisir une fois est goûté,
Ce n'est plus rien que songe & vanité.
Des vieux amans si la gloire passée
Vient quelquefois s'offrir à la pensée,
Le souvenir de leurs traits les plus beaux,
Donne un desir pour des objets nouveaux;
Et rappellant cette premiére image,
Touche le cœur pour un autre visage.
Les bien-aimés, les heureux successeurs
Doivent jouir, & perdre leurs douceurs.

Une paisible & longue jouissance,
Fait les dégoûts, & détruit la constance;
Car s'attacher toujours au même bien,
C'est posséder, & ne sentir plus rien.
Ainsi, Philis, il faut être inconstante:
Vous passerez pour une vieille amante,
En prévenant cette triste saison
Où la constance est jointe à la raison.
Moins de chagrins en de si longs ménages;
A fait souvent rompre des mariages:
Et votre esprit mille fois dégoûté,
Se pique encor de sa fidélité?
Avoir toujours son ame accoutumée
Aux vieux plaisirs dont elle fut charmée;
Avoir toujours les mêmes sentimens;
Toujours sentir les mêmes mouvemens;
Vivre toujours sans dessein, sans envie,
C'est être morte au milieu de la vie:
Laissez toucher votre inclination;
Cherchez ailleurs quelqu'autre passion.
Quoi! Vous parlez en Corisque (1) savante;
Et vous aimez en bergere innocente!
Si vous aimiez, comme une Amarillis,
D'un jeune amant les roses & les lys,
J'approuverois que votre ame blessée
Gardât toujours cette chere pensée;
Mais vous n'aimez que certaine langueur
Qui ne vient pas des mouvemens du cœur.

(1) *Voyez le* PASTOR FIDO *de* Guarini, *Acte III. Sc. V.*

Corisque, hélas! agréable infidelle,
Vous que j'ai vûe, & perfide, & si belle,
Laisserez-vous périr votre beauté,
Pour démentir votre légereté?
Dans vos plaisirs l'une & l'autre enchaînées,
Ont toujours eu les mêmes destinées;
Et la rigueur d'un semblable destin
Leur va donner une pareille fin.
Vos yeux mourans reprochent à votre ame
Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flamme,
Et que l'amour de quelque objet nouveau
Rendroit leur feu plus brillant & plus beau.
Tous vos attraits s'adressent à la bouche,
Pour vous parler de l'ennui qui les touche;
Mais elle-même, aujourd'hui sans couleur,
N'ose parler de sa propre douleur:
Ses doux appas exposés au pillage,
Endurent seuls une impuissante rage:
Tant de beautés qui régnoient autrefois,
Pour leur salut ont recours à ma voix.
Leur mal est grand, sensible à qui vous aime;
En les plaignant, c'est vous plaindre vous-même;
Et, si je cherche un remède à ce mal,
Au vôtre, au leur le remède est égal.
Ecoutez donc un avis salutaire;
Sachez de moi ce que vous devez faire:
Un Dieu chagrin s'irrite contre vous,
Tâchez, Philis, d'appaiser son courroux.

Vous

Vous reprendrez votre premier visage,
En reprenant votre premier usage;
Et le retour de vos légeretés
Nous fera voir celui de vos beautés.
Il faut brûler d'une flamme légere,
Vive, brillante, & toujours passagere;
Etre inconstante aussi long-temps qu'on peut;
Car un temps vient que ne l'est pas qui veut.

LETTRE

A MONSIEUR ***.

VOus m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Demoiselle Protestante; & que sans la différence de Religion, vous pourriez vous résoudre à l'épouser. Si vous êtes d'humeur à ne pouvoir souffrir l'imagination d'être séparés en l'autre monde de votre femme & vous, je vous conseille d'épouser une Catholique : mais si j'avois à me marier, j'épouserois volontiers une personne d'une autre Religion que la mienne. Je craindrois qu'une Catholique, se croyant sûre de posséder son mari en l'autre vie, ne s'avisât de vouloir jouir d'un galant en celle-ci.

D'ailleurs, j'ai une opinion qui n'est pas commune, & que je croi pourtant véritа-

ble ; c'eſt que la Religion réformée eſt auſſi avantageuſe aux maris, que la Catholique eſt favorable aux amans.

Cette liberté chrétienne, dont on voit la Proteſtante ſe vanter, forme un certain eſprit de réſiſtance qui défend mieux les femmes des inſinuations de ceux qui les aiment. La ſoumiſſion qu'exige la Catholicité, les diſpoſe en quelque façon à ſe laiſſer vaincre ; & en effet, une ame qui peut ſe ſoumettre à ce qu'on lui ordonne de fâcheux, ne doit pas être fort difficile à ſe laiſſer perſuader ce qui lui plaît.

La Religion réformée ne cherche qu'à établir de la régularité dans la vie ; & de la régularité, il ſe fait ſans peine de la vertu. La Catholique rend les femmes beaucoup plus dévotes, & la dévotion ſe convertit facilement en amour.

L'une, va ſeulement à s'abſtenir de ce qui eſt défendu ; l'autre, qui admet le mérite des bonnes œuvres, ſe permet de faire un peu de mal qu'on lui défend, ſur ce qu'elle fait beaucoup de bien qu'on ne lui commande pas.

Dans celle-là, les Temples ſont la ſûreté des maris. Dans celle-ci, leur plus grand danger eſt aux Egliſes. En effet, les objets de mortification en nos Egliſes inſpirent aſſez ſouvent de l'amour. Dans un

tableau de la Madelaine, l'expreſſion de ſa pénitence ſera pour les vieilles une image de l'auſtérité de ſa vie. Les jeunes la prendront pour une langueur de paſſion ; & tandis qu'une bonne mere veut imiter la Sainte dans ſes ſouffrances, la douce fille ſonge à la pécheresſe, & médite amoureuſement ſur le ſujet de ſon repentir.

Ces Pénitentes qui pleurent dans le Couvent les péchés qu'elles ont fait dans le monde, ſervent d'exemple pour la joye, auſſi-bien que pour les larmes : peut-être même qu'elles donnent la confiance de pécher, pour laiſſer en vûe la reſſource de la pénitence. Une femme ne regarde point ſéparément quelque partie de leurs jours ; elle s'attache à l'imitation de la vie entiére ; & ſe donnant à l'amour quand elle eſt jeune, elle ſe réſerve à pleurer pour la conſolation de ſa veilleſſe. Dans cet âge triſte & ſi ſujet aux douleurs, c'eſt un plaiſir de pleurer ſes péchés, ou pour le moins une diverſion des larmes que l'on donneroit à ſes maux.

Je ſuis donc à couvert de tout, me direz-vous, *avec une Proteſtante*. Je vous répondrai ce que dit le bon Pere Hippothadée à Panurge : *Oüi, ſi Dieu plaît* (1). Le plus ſage s'en remet à la Providence : il attend

(1) Voyez RABELAIS, Livre III. chap. 30.

d'elle ſa ſûreté, & de lui-même le repos de ſon eſprit.

SUR LES PLAISIRS.

A MONSIEUR

LE COMTE D'OLONNE.

VOus me demandez ce que je fais à la campagne ? Je parle à toutes ſortes de gens ; je penſe ſur toutes ſortes de ſujets, je ne médite ſur aucun. Les vérités que je cherche, n'ont pas beſoin d'être approfondies. D'ailleurs, je ne veux avoir rien ſur un commerce trop long & trop ſérieux avec moi-même. La ſolitude nous imprime je ne ſai quoi de funeſte par la penſée ordinaire de notre condition, où elle nous fait tomber.

Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexions ſur la vie ; mais ſortir ſouvent comme hors de ſoi, & parmi les plaiſirs que fourniſſent les choſes étrangeres, ſe dérober la connoiſſance de ſes propres maux. Les *Divertiſſemens* ont tiré leur nom de la *diverſion* qu'ils font faire des objets fâcheux & triſtes, ſur les choſes plaiſantes & agréables ; ce qui montre aſſez qu'il eſt

difficile de venir à bout de la dureté de notre condition par aucune force d'esprit ; mais que par adresse, on peut ingénieusement s'en détourner.

Il n'appartient qu'à Dieu de se considerer, & trouver en lui-même & sa félicité & son repos. A peine saurions nous jetter les yeux sur nous, sans rencontrer mille défauts qui nous obligent à chercher ailleurs ce qui nous manque.

La gloire, les fortunes, les amours, les voluptés bien entendues & bien menagées, sont de grands secours contre les rigueurs de la nature, contre les miseres attachées à notre vie. Aussi la sagesse nous a été donnée principalement pour menager nos plaisirs. Toute considérable qu'est la sagesse, on la trouve d'un foible usage parmi les douleurs & dans les approches de la mort.

La Philosophie de Possidinius lui fit dire au fort de sa goutte, que la goutte n'étoit pas un mal ; mais il n'en souffroit pas moins. La sagesse de Socrate le fit raisonner beaucoup à sa mort ; mais ses raisonnemens incertains ne persuaderent ni ses amis, ni lui-même de ce qu'il disoit.

Je connois des gens qui troublent la joye de leurs plus beaux jours par la méditation d'une mort concertée ; & comme s'ils n'étoient pas nés pour vivre au monde, ils ne songent qu'à la maniere d'en sortir.

Cependant il arrive que la douleur renverse leurs belles résolutions au besoin ; qu'une fiévre les jette dans l'extravagance ; ou que faisant toutes choses hors de saison, ils ont des tendresses pour la lumiere, quand il faut se résoudre à la quitter :

Oculisque errantibus, alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ (1).

Pour moi, qui ai toujours vécu à l'aventure, il me suffira de mourir de même. Puisque la prudence a eu si peu de part aux actions de ma vie, il me fâcheroit qu'elle se mêlât d'en regler la fin.

A parler de bon sens, toutes les circonstances de la mort ne regardent que ceux qui restent. La foiblesse, la résolution, tout est égal au dernier moment ; & il est ridicule de penser que cela doive être quelque chose à des gens qui vont n'être plus. Il n'y a rien qui puisse effacer l'horreur du passage, que la persuasion d'une autre vie attendue avec confiance dans une assiette à tout espérer & à ne rien craindre. Du reste, il faut aller insensiblement où tant d'honnêtes gens sont allés devant nous, & où nous serons suivis de tant d'autres.

Si je fais un long discours sur la mort,

(1) VIRGILE au IV. livre de l'ENEIDE, vers 691 & 692. parlant de Didon expirante sur le Bucher.

après avoir dit que la méditation en étoit fâcheuse, c'est qu'il est comme impossible de ne faire pas quelque réflexion sur une chose si naturelle : il y auroit même de la molesse à n'oser jamais y penser. Mais quoi qu'on dise, je ne puis en approuver l'étude particuliere ; c'est une occupation trop contraire à l'usage de la vie. Il en est ainsi de la tristesse & de toutes sortes de chagrins : on ne sauroit s'en défaire absolument. D'ailleurs, ils sont quelquefois légitimes. Je trouve raisonnable qu'on s'y laisse aller en certaines occasions. L'indifférence est honteuse en quelques disgraces. La douleur siéd bien dans les malheurs de nos vrais amis : mais l'affliction doit être rare & bientôt finie ; la joye fréquente & curieusement entretenue.

On ne sauroit donc avoir trop d'adresse à ménager ses plaisirs. Encore les plus entendus ont-ils de la peine à les bien goûter. La longue préparation, en nous ôtant la surprise, nous ôte ce qu'ils ont de plus vif. Si nous n'en avons aucun soin, nous le prendrons mal-à-propos dans un désordre ennemi de la politesse, ennemi des goûts véritablement délicats.

Une jouissance imparfaite laisse du regret. Quand elle est trop poussée, elle apporte le dégoût. Il y a un certain temps à prendre, une justesse à garder qui n'est

pas connue de tout le monde. Il faut jouir des plaisirs présens, sans intéresser les voluptés à venir (1).

Il ne faut pas aussi que l'imagination des biens souhaités fasse tort à l'usage de ceux qu'on possede. C'est ce qui obligeoit les plus honnêtes gens de l'antiquité à faire tant de cas d'une modération, qu'en pouvoit nommer économie dans les choses desirées ou obtenues.

Comme vous n'exigez pas de vos amis une régularité qui les contraigne, je vous dis les réflexions que j'ai faites sans aucun ordre, selon qu'elles viennent dans mon esprit.

La nature porte tous les hommes à rechercher leurs plaisirs; mais ils les recherchent différemment, selon la différence des humeurs & des génies. Les sensuels s'abandonnent grossierement à leurs appétits, ne se refusant rien de ce que les animaux demandent à la nature.

Les voluptueux reçoivent une impression sur les sens, qui va jusqu'à l'ame. Je ne parle pas de cette ame purement intelligente, d'où viennent les lumieres les plus exquises de la raison; je parle d'une ame plus mêlée avec le corps, qui entre dans

(1) Voyez les Réflexions SUR LA MORALE D'EPICURE dans le IV. Tome.

toutes

toutes les choſes ſenſibles, qui connoit & goûte les voluptés.

L'eſprit a plus de part au goût des délicats qu'à celui des autres. Sans les délicats, la galanterie ſeroit inconnue, la muſique rude, les repas mal propres & groſſiers. C'eſt à eux qu'on doit l'*erudito luxu* de Petrone, & tout ce que le rafinement de notre ſiécle a trouvé de plus curieux dans les plaiſirs.

J'ai fait d'autres obſervations ſur les objets qui nous plaiſent, & il me ſemble avoir remarqué des différences aſſez particulieres dans les impreſſions qu'ils font ſur nous.

Il y a des impreſſions legeres qui ne font qu'effleurer l'ame, pour le dire ainſi; éveiller ſon ſentiment, la tenir préſente aux objets agréables où elle s'arrête avec complaiſance, ſans ſoin, ſans beaucoup d'attention.

Il y en a de molles & voluptueuſes qui viennent comme à ſe fondre & à ſe répandre délicieuſement ſur l'ame, d'où naît cette douce & dangereuſe nonchalance qui fait perdre à l'eſprit ſa vivacité & ſa vigueur.

Il y a des objets touchans qui font leur impreſſion ſur le cœur, & y remuent ce qu'il a de ſenſible. Il y en a qui par un charme ſecret, difficile à exprimer, tiennent

l'ame dans une espece d'enchantement. Il y en a de piquans, dont elle reçoit une atteinte qui lui plaît, une blessure qui lui est chere. Au-delà, ce sont les transports & les défaillances qui arrivent manque de proportion entre le sentiment de l'ame & l'impression de l'objet. Aux premiers, l'ame est enlevée par une espece de ravissement. Aux autres, elle succombe sous le poids de son plaisir, si on peut parler de la sorte.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur les plaisirs : il me reste à toucher quelque chose de l'esprit revenu chez soi, & remis, comme on dit, dans son assiette.

Comme il n'y a que les personnes legeres & dissipées qui ne le possedent jamais, il n'y a que les rêveurs, les esprits sombres qui demeurent toujours avec eux-mêmes ; & il est à craindre qu'au lieu de goûter la douceur d'un véritable repos, l'inutilité de ce grand attachement ne les jette dans l'ennui. Cependant le temps qu'on se rend ennuyeux par son chagrin, ne se compte pas moins que le plus doux de la vie. Ces heures tristes, que nous voudrions passer avec précipitation, contribuent autant à remplir le nombre de nos jours, que celles qui nous échappent à regret. Je ne suis point de ceux qui s'amusent à se plain-

dre de leur condition, au lieu de songer à l'adoucir.

Fâcheux entendement, tu nous fais toujours craindre ;
Malheureux sentiment, tu nous fais toujours plaindre ;
Funeste souvenir dont je me sens blessé,
Pourquoi rappelles-tu le mal déja passé ?
Faut-il rendre aux malheurs ce pitoyable hommage,
De sentir leur atteinte, ou garder leur image,
De nourrir ses douleurs, & toujours se punir
D'une peine passée ou d'un mal à venir ?

Je laisse volontiers ces Messieurs dans leurs murmures, & tâche à tirer quelque douceur des mêmes choses dont ils se plaignent. Je cherche dans le passé des souvenirs agréables, & des idées plaisantes dans l'avenir.

Si je suis obligé de regretter quelque chose, mes regrets sont plûtôt des sentimens de tendresse, que de douleur. Si pour éviter le mal, il faut le prévoir, ma prévoyance ne va point jusqu'à la crainte. Je veux que la connoissance de ne rien sentir m'importune ; que la réflexion de me voir libre & maître de moi, me donne la volupté spirituelle du bon Epicure : j'entens

cette agréable indolence qui n'eſt pas un état ſans douleur & ſans plaiſir ; c'eſt le ſentiment délicat d'une joye pure, qui vient du repos de la conſcience & de la tranquillité de l'eſprit.

Après tout, quelque douceur que nous trouvions chez nous-mêmes, prenons garde d'y demeurer trop long-temps. Nous paſſons aiſément de ces joyes ſecrettes à des chagrins intérieurs ; ce qui fait que nous avons beſoin d'économie dans la jouiſſance de nos propres biens, comme dans l'uſage des étrangers.

Qui ne ſait que l'ame s'ennuye d'être toujours dans la même aſſiette, & qu'elle perdroit à la fin toute ſa force, ſi elle n'étoit réveillée par les paſſions ?

Pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexion ſur la vie, mais ſortir ſouvent comme hors de ſoi ; & parmi les plaiſirs que fourniſſent les choſes étrangeres, ſe dérober la connoiſſance de ſes propres maux.

Voilà ce que la Philoſophie d'Epicure & celle d'Ariſtippe peuvent donner à leurs Sectateurs ; Mais

Les vrais Chrétiens, plus heureux mille fois,
Dans la pureté de leurs loix,
Goûteront les douceurs d'une innocente vie,
Qui d'une plus heureuſe encor ſera ſuivie.

SONNET.

NATURE, enseigne-moi par quel bizarre effort
Notre ame, hors de nous, est quelquefois ravie?
Dis-nous comme à nos corps elle-même asservie,
S'agite, s'assoupit, se réveille, s'endort?

Les moindres animaux, plus heureux dans leur sort,
Vivent innocemment, sans crainte & sans envie,
Exemts de mille soins qui traversent la vie,
Et de mille frayeurs que nous donne la mort.

Un mélange incertain d'esprit & de matiere,
Nous fait vivre avec trop ou trop peu de lumiere,
Pour savoir justement, & nos biens, & nos maux.

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
Nature; éleve-nous à la clarté des Anges,
Ou nous abaisse au sens des simples animaux.

A MONSIEUR
LE COMTE D'OLONNE.

STANCES.

TIRCIS, que l'avenir trouble moins tes beaux jours.
Qui sait vivre ici-bas, qui suit ses destinées;
Se laisse aller au temps insensible en son cours;
Et compte ses plaisirs plûtôt que ses années.

Il goûte en liberté tous les biens qu'il ressent:
Un malheur éloigné fait rarement ses craintes;
Et son esprit charmé d'un repos innocent,
Connoît peu de douleurs qui méritent ses plaintes.

Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir;
Il se fait du présent un agréable usage,
Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir,
Et n'en reçoit jamais qu'une plaisante image.

Il sait, quand il lui plaît, modérer ses desirs;
Tenir ses passions sous la loi la plus dure;
Et tantôt la Raison facile à ses plaisirs,
Seconde le penchant qu'inspire la nature.

La faveur eſt un bien qui lui ſemble aſſez doux :
La gloire a des appas qui touchent ſon envie ;
Cependant il les voit ſans en être jaloux,
Et les aſſujettit au repos de ſa vie.

*

Il vit loin du ſcrupule & de l'impiété,
Sans craindre ou mériter les éclats du tonnerre :
Il mêle l'innocence avec la volupté,
Et regarde les cieux ſans dédaigner la terre.

*

Quand il faut obéir à la rigueur du ſort,
Il ne murmure point contre une loi ſi rude,
Mais, de ces vains diſcours qui combattent la mort,
Il ne s'eſt jamais fait une fâcheuſe étude.

EPITAPHE.

A Brouiller les humains, Boudet fut ſans ſeconde ;
A les vouloir ſervir, rien ne lui fut égal :
Elle auroit fait du bien, Boudet, à tout le monde,
Pourvû qu'on lui permît d'en dire un peu de mal.

*

Je crains, pauvre Boudet, je crains de vous déplaire,
Vous ſouhaitant au Ciel une éternelle paix :
Diſputer contre nous, ſeroit mieux votre affaire,
Que jouir de la gloire, & ne parler jamais.

*

N'eſt-ce pas là, Boudet, un étrange martyre
De trouver, malgré vous, tout parfait dans les Cieux ?
Hélas ! Quelle pitié de n'avoir rien à dire
Sur aucun des objets que l'on voit en ces lieux !

✻

Etre toujours en muettes louanges,
Admirer éternellement,
C'eſt acheter le commerce des Anges,
A la Boudet, bien chérement.

DIXAIN.

QU'ne paſſion délicate,
Pleine d'amour & de langueur,
Dans la molleſſe qui nous flatte,
Conſume doucement un cœur !
Mais, lorſqu'une ſi chere flamme
A paſſé le temps des ſoupirs,
Ah ! que le corps d'une belle ame,
Inſtruit ſeulement aux deſirs,
Dégoûte bien la bonne Dame
Qui s'étoit attendue aux ſolides plaiſirs !

CHANSON.

IL faut pour votre honneur, Silvie,
Mettre fin à tant de langueurs :
Défendre si long-temps ma vie,
Est une honte à vos rigueurs.
Je vais mourir ; & dans le mal extrême
Où je ne veux & ne puis résister,
J'ai moins de peine à me quitter,
Qu'à quitter l'ingrate que j'aime.

ÉLÉGIE
SUR LA MORT
DU DUC DE CANDALE (1).

On fait parler la Comtesse d'Olonne.

SIlence, cher Damon ; laisse une misérable
En l'état où l'a mise un sort si déplorable.
Eh ! Quel plaisir prens-tu, cruel, à me troubler,
En me parlant d'un mal que tu fais redoubler ?

(1) Monsieur le Duc de Candale mourut à Lyon en 1658, âgé de vingt-sept ans. Voyez la Vie de M. de Saint-Evremond, sur l'année 1658.

Cherche, pour me combattre, encore d'autres armes ;
Je ferai disputer mes soupirs & mes larmes.
Je veux, mon cher Damon, confondre tes discours
Avec des pleurs secrets que j'épans tous les jours.
Que s'il faut, malgré moi, pousser quelque parole,
Et répondre à celui dont le soin me console,
Pour te faire sentir combien tu me fais tort,
Je dirai seulement : Damon, LISIS *est mort ;*
Lisis ne fera plus les douceurs de ma vie ;
Lisis est dans le Ciel, & toute son envie,
Au milieu des plaisirs qui régnent en ces lieux,
N'est que de me revoir, à la honte des Dieux.
Là, toutes leurs grandeurs ; là, toutes leurs délices
Ne lui sont, loin de moi, qu'horreur, gênes, supplices.
Astres toujours brillans, éternelle clarté,
Séjour plein de repos & de félicité,
Hélas ! n'est-il pas vrai que Lisis à toute heure
Vous déteste, ou se plaint qu'après lui je demeure?
Oui, Lisis ne voit rien des merveilles des Cieux,
En ne me voyant pas, qu'il ne trouve odieux.
Cher esprit, cher Lisis qu'en vain ici j'appelle,
Tu connois bien aussi que je te suis fidelle ;
Tu connois mes ennuis ; tu connois la pitié
Que me fournit sans cesse une triste amitié.
La voix ne me sert plus qu'à former une plainte,
Dont les cœurs les plus durs pourroient sentir l'atteinte ;

Et, cessant de parler, je remets à mes pleurs
Le soin de faire voir l'excès de mes douleurs.
Dans un lieu fréquenté, dans un lieu solitaire,
Le plus aimable objet ne fait que me déplaire;
Insensible toujours aux clartés du Soleil,
Plus insensible encore aux douceurs du sommeil.
Destins, dont la rigueur m'est toujours si fatale,
Rompez-vous pour moi seule une loi générale?
Cruels! permettez-vous qu'à la faveur des nuits
Toute chose s'endorme, excepté mes ennuis?
C'est alors que je sens de plus vives allarmes:
Mes yeux y sont ouverts pour répandre des larmes:
Ma bouche qui s'entend avec mes déplaisirs,
Laisse toujours passage à de tristes soupirs:
Mon esprit embrouillé se forme à son dommage
De confuses vapeurs une effroyable image,
Qui troublant mon repos avec beaucoup d'effort,
M'éveille, & me fait dire: Hélas! LISIS *est mort*.
O vous, qui m'affligez, triste & fidelle idée,
Vous serez dans mon cœur bien chérement gardée!
Venez avec les traits d'un si parfait amant;
Venez avec l'horreur du pâle monument;
Venez à moi funeste, ou venez agréable;
Représentant Lisis, vous me serez aimable;
Et, puisqu'il ne vit plus qu'en mes seules douleurs,
J'aurai, j'aurai pour lui des soupirs & des pleurs;

Mon cœur qui fut toujours si sensible à ses charmes,
Gardera pour jamais le sujet de mes larmes.

AVERTISSEMENT.

La LETTRE A M. LE MARQUIS DE CREQUI, SUR LA PAIX DES PIRENE'ES, *qui étoit placée ici, se trouve toute entiere dans la* VIE *de Monsieur de Saint-Evremond, sur l'année* 1649.

JUGEMENT SUR LES SCIENCES

Où peut s'appliquer un honnête homme.

VOus me demandez mon opinion sur les sciences où peut s'appliquer un honnête homme ; je vous le dirai de bonne foi, sans que personne y doive assujettir son jugement. Je n'ai jamais eu de grands attachemens à la lecture. Si j'y employe quelques heures, ce sont les plus inutiles, sans dessein, sans ordre, quand je ne puis avoir la conversation des honnêtes gens, & que

je me trouve éloigné du commerce des plaisirs. Ne vous imaginez donc pas que je vous parle profondément des choses que je n'ai étudiées qu'en passant, & sur lesquelles j'ai fait seulement de légeres réflexions.

La *Théologie* me semble fort considérable, comme une science qui regarde le salut ; mais, à mon avis, elle devient trop commune, & il est ridicule que les femmes même osent agiter des questions qu'on devroit traiter avec beaucoup de mistere & de secret. Ce seroit assez pour nous d'avoir de la docilité & de la soumission. Laissons cette doctrine toute entiere à nos supérieurs, & suivons avec respect ceux qui ont le soin de nous conduire. Ce n'est pas que nos Docteurs ne soient les premiers à ruiner cette déférence, & qu'ils ne contribuent à donner des curiosités qui menent insensiblement à l'erreur. Il n'y a rien de si bien établi chez les Nations, qu'ils ne soumettent à l'extravagance du raisonnement. On brûle un homme assez malheureux pour ne pas croire un Dieu ; & cependant on demande publiquement dans les Ecoles *s'il y en a un.* Par-là vous ébranlez les esprits foibles, vous jettez le soupçon dans les défians : par-là vous armez les furieux, & leur permettez de chercher des raisons pernicieuses, dont ils com-

battent leurs propres sentimens & les véritables impressions de la nature.

Hobbes, le plus grand génie d'Angleterre (1) depuis Bacon, ne sauroit souffrir qu'Aristote ait tant de crédit dans la Théologie : il se prend à ses subtilités de la division de l'Eglise.

C'est peut-être par ces sortes de raisonnemens que les Théologiens ne sont pas quelquefois les plus dociles ; d'où est venu le proverbe, que *le Médecin & le Théologal croyent rarement aux remedes & à la religion.* Je n'en dirai pas davantage. Je souhaiterois seulement que nos Docteurs traitassent les matieres de religion avec plus de retenue, & que ceux qui doivent y être assujettis eussent moins de curiosité.

Comme la *Philosophie* laisse plus de liberté à l'esprit, je l'ai cultivée un peu plus. Dans ce temps, où l'entendement s'ouvre aux connoissances, j'eus un desir curieux de comprendre la nature des choses, & la présomption me persuada bien-tôt que je l'avois connue : la moindre preuve me sembloit une certitude ; une vraisemblance m'étoit une vérité, & je ne vous saurois dire avec quel mépris je regardois ceux que je croyois ignorer ce que je pensois

(1) Voyez dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle, l'Article de HOBBES (Thomas.) M. de Saint-Evremond le voyoit souvent.

bien ſavoir. A la fin, quand l'âge & l'expérience, qui malheureuſement ne vient qu'avec lui, m'eurent fait faire de ſérieuſes réflexions, je commençai à me défaire d'une ſcience toujours conteſtée, & ſur laquelle les plus grands hommes avoient eu de différens ſentimens. Je ſavois par le conſentement univerſel des Nations, que Platon, Ariſtote, Zenon, Epicure avoient été les lumieres de leurs ſiécles. Cependant on ne voyoit rien de ſi contraire que leurs opinions. Trois mille ans après, je les trouvois également diſputées; des partiſans de tous les côtés, de certitude & de ſûreté nulle part. Au milieu de ces méditations, qui me déſabuſoient inſenſiblement, j'eus la curioſité de voir Gaſſendi, le plus éclairé des Philoſophes & le moins préſomptueux. Après de longs entretiens, où il me fit voir tout ce que peut inſpirer la raiſon, il ſe plaignit » que la nature eût » donné tant d'étendue à la curioſité & des » bornes ſi étroites à la connoiſſance; qu'il » ne le diſoit point pour mortifier la pré- » ſomption des autres, ou par une fauſſe » humilité de ſoi-même, qui ſent tout-à- » fait l'hypocriſie; que peut-être il n'igno- » roit pas ce que l'on pouvoit penſer ſur » beaucoup de choſes, mais de bien con- » noître les moindres, qu'il n'oſoit s'en » aſſurer. « Alors une ſcience qui m'étoit

déja ſuſpecte, me parut trop vaine pour m'y aſſujettir plus long-temps ; je rompis tout commerce avec elle, & commençai d'admirer comme il étoit poſſible à un homme ſage de paſſer ſa vie à des recherches inutiles.

Les *Mathématiques*, à la vérité, ont beaucoup plus de certitude : mais quand je ſonge aux profondes méditations qu'elles exigent, comme elles vous tirent de l'action & des plaiſirs, pour vous occuper tout entier, ſes démonſtrations me ſemblent bien cheres, & il faut être fort amoureux d'une vérité, pour la chercher à ce prix-là. Vous me direz que nous avons peu de commodités dans la vie, peu d'embelliſſemens dont nous ne leur ſoyons obligés. Je vous l'avouerai ingénûment ; il n'y a point de louanges que je ne donne aux grands Mathématiciens, pourvû que je ne le ſois pas. J'admire leurs inventions & les ouvrages qu'ils produiſent : mais je penſe que c'eſt aſſez aux perſonnes de bon ſens de les ſavoir bien employer ; car, à parler ſagement, nous avons plus d'interêt à jouir du monde, qu'à le connoître.

Je ne trouve point de ſciences qui touchent plus particulierement les honnêtes gens que *la Morale*, *la Politique* & la connoiſſance des *Belles Lettres*.

La premiere, regarde la raiſon. La ſeconde,

conde, la ſocieté. La troiſiéme, la converſation. L'une, vous apprend à gouverner vos paſſions. Par l'autre, vous vous inſtruiſez des affaires de l'Etat, & reglez votre conduite dans la fortune. La derniere, polit l'eſprit, inſpire la délicateſſe & l'agrément.

Les gens de qualité chez les anciens, avoient un ſoin particulier de s'inſtruire de toutes ces choſes. Chacun ſait que la Grece a donné au monde les plus grands Philoſophes & les plus grands Légiſlateurs, & on ne ſauroit nier que les autres Nations n'ayent tiré d'elle toute la politeſſe qu'elles ont eûe.

Rome a eu des commencemens rudes & ſauvages; & cette vertu farouche, qui ne pardonnoit pas à ſes enfans, fut avantageuſe à la République pour ſe former. Comme les eſprits ſe rendirent plus raiſonnables, ils trouverent moyen d'accommoder les mouvemens de la nature avec l'amour de la patrie. A la fin, ils joignirent les graces & l'ornement à la juſtice & à la raiſon. On a donc vû dans les derniers temps qu'il n'y avoit perſonne de conſidération qui ne fût attaché à quelque Secte de Philoſophie, non pas à deſſein de comprendre les principes & la nature des choſes, mais pour ſe fortifier l'eſprit par l'étude de la ſageſſe.

Touchant la Politique, il n'eſt pas croyable combien les Romains s'inſtruiſoient de bonne heure de tous les intérêts de l'Etat, comme ils s'appliquoient à la connoiſſance de la Police & des Loix, juſqu'à ſe rendre capables des affaires de la Paix & de la Guerre, ſans expérience.

Les moins curieux ſavent de quelle ſorte ils étoient touchés des Belles Lettres. Il eſt certain qu'on voyoit peu de Grands à Rome qui n'euſſent chez eux quelques Grecs ſpirituels, pour s'entretenir des choſes qui regardent l'agrément. Parmi cent exemples que je pourrois apporter, je me contenterai de celui de Céſar, & ce ſera aſſez faire pour mon opinion, que de l'appuyer de ſon autorité.

De toutes les Sectes qui étoient alors en réputation, il choiſit celle d'Epicure, comme la plus douce & la plus conforme à ſon naturel & à ſes plaiſirs : car il y avoit de deux ſortes d'Epicuriens. Les uns, philoſophant à l'ombre & *cachant leur vie*, ſelon le précepte (1). Les autres, qui ne pouvant approuver l'auſtériré des Philoſo-

(1) CACHE TA VIE. Λάθε βιώσας. Plutarque a fait un Traité contre cette maxime, qu'il n'a peut-être pas bien comprise. *C'étoit*, dit Amiot à la tête de ce Traité, *un précepte fort commun, & fort eſtimé entre les Epicuriens, mis en avant par Nesclès le frere d'Epicurus, ainſi que dit Suidas, par lequel il conſeilloit à qui vouloit être heureux, de ne s'ent remettre d'affaire quelconque publique.*

phés, ſe laiſſoient aller à des opinions plus naturelles. De ces derniers ont été la plûpart des honnêtes gens de ce temps-là, qui ſavoient ſéparer la perſonne du Magiſtrat & donner leurs ſoins à la République, en telle ſorte qu'il leur en reſtoit & pour leurs amis & pour eux-mêmes. Il ſeroit inutile de vous expliquer la connoiſſance qu'avoit Céſar des affaires de l'Etat, non plus que la politeſſe & la netteté de ſon eſprit : je vous dirai ſeulement qu'il pouvoit diſputer de l'éloquence avec Ciceron; & s'il n'en affecta pas la réputation, perſonne ne ſauroit nier qu'il n'écrivît & ne parlât beaucoup plus en homme de qualité que cet Orateur.

RÉFLEXIONS SUR LES DIVERS GÉNIES DU PEUPLE ROMAIN,

Dans les différens temps de la République.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Origine fabuleuse des Romains, & de leur Génie sous les premiers Rois.

IL est de l'origine des Peuples, comme des Généalogies des particuliers. On ne peut souffrir des commencemens bas & obscurs. Ceux-ci, vont à la chimere : ceux-là, donnent dans les fables. Les hommes sont naturellement défectueux & naturellement vains. Parmi eux les Fondateurs des Etats, les Législateurs, les Conquerans, peu satisfaits de la condition humaine, dont ils connoissoient les foiblesses & les défauts, ont cherché bien souvent hors d'elle les causes de leur mérite ; & de-là vient que les anciens ont voulu tenir

ordinairement à quelque Dieu, dont ils se disoient descendus, ou dont ils reconnoissoient une protection particuliere. Quelques-uns ont fait semblant d'en être persuadés pour persuader les autres, & se sont servis ingénieusement d'une tromperie avantageuse, qui donnoit de la vénération pour leur personne & de la soumission pour leur puissance.

Il y en a eu qui s'en sont flattés sérieusement. Le mépris qu'ils faisoient des hommes, & l'opinion présomptueuse qu'ils avoient de leurs grandes qualités, leur a fait chercher chimeriquement une origine différente de la nôtre : mais il est arrivé plus souvent que les peuples, pour se faire honneur, & par un esprit de gratitude envers ceux qui les avoient bien servis, ont donné cours à cette sorte de fables.

Les Romains n'ont pas été exempts de cette vanité. Ils ne se sont pas contentés de vouloir appartenir à Venus par Enée, conducteur des Troyens en Italie ; ils ont rafraîchi leur alliance avec les Dieux, par la fabuleuse naissance de Romulus, qu'ils ont crû fils du Dieu Mars, & qu'ils ont fait Dieu lui-même après sa mort. Son successeur Numa n'eut rien de divin en sa race ; mais la sainteté de sa vie lui donna une communication particuliere avec la Déesse Egerie, & ce commerce ne lui fut pas d'un

petit ſecours pour établir ſes cérémonies. Enfin les Deſtins n'eurent autre ſoin que de fonder Rome, ſi on les en croit. Juſques-là, qu'une providence induſtrieuſe voulut ajuſter les divers génies de ſes Rois aux différens beſoins de ſon peuple.

Je hai les admirations fondées ſur des contes, ou établies par l'erreur des faux jugemens. Il y a tant de choſes vrayes à admirer chez les Romains, que c'eſt leur faire tort que de les vouloir favoriſer par des fables. Leur ôter toute vaine recommandation, c'eſt les ſervir. Dans ce deſſein, il m'a pris envie de les conſidérer par eux-mêmes, ſans aucun aſſujettiſſement à de folles opinions laiſſées & reçûes. Le travail ſeroit ennuyeux, ſi j'entrois exactement dans toutes les particularités; mais je ne m'amuſerai pas beaucoup au détail des actions. Je me contenterai de ſuivre le génie de quelques temps mémorables, & l'eſprit différent dont on a vû Rome diverſement animée.

Les Rois ont eu ſi peu de part à la grandeur du Peuple Romain, qu'ils ne m'obligent pas à des conſidérations fort particulieres. C'eſt avec raiſon que les Hiſtoriens ont nommé leurs regnes *l'enfance de Rome*; car elle n'a eu ſous eux qu'un très-foible mouvement. Pour connoître le peu d'action qu'ils ont eu, il ſuffira de ſavoir que

ſept Rois, au bout de deux cens tant d'années, n'ont pas laiſſé un Etat beaucoup plus grand que celui de Parme ou de Mantoue. Une ſeule Bataille gagnée aujourd'hui en des lieux ſerrés, donneroit plus d'étendue.

Pour ces talens divers & ſinguliers qu'on attribue à chacun par une myſtérieuſe providence, il n'eſt arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Rarement on a vû le ſucceſſeur avoir les qualités de celui qui l'avoit précedé. L'un ambitieux & agiſſant, a mis tout le mérite dans la Guerre. L'autre qui aimoit naturellement le repos, s'eſt crû le plus grand politique du monde de ſe conſerver dans la Paix. Celui-là faiſoit de la juſtice ſa principale vertu. Celui-ci n'a eu de zéle que pour ce qui regarde la Religion. Ainſi chacun a ſuivi ſon naturel & s'eſt plû dans l'exercice de ſon talent; & il eſt ridicule de faire une eſpece de miracle d'une choſe ſi ordinaire. Mais je dirai plus. Tant s'en faut qu'elle ait été avantageuſe au Peuple Romain, qu'on lui doit imputer, à mon avis, le peu d'accroiſſement qu'a eu Rome ſous les Rois; car il n'y a rien qui empêche tant le progrès que cette différence de génie, qui fait quitter bien ſouvent le véritable intérêt qu'on n'entend point, par un nouvel eſprit qui veut introduire ce qu'on

connoît mieux, & ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces institutions nouvelles auroient toutes leur utilité, il arrive de la diversité des applications, que diverses choses sont bien commencées, sans pouvoir être heureusement achevées.

La disposition étoit toute entiere à la Guerre sous Romulus. On ne fit autre chose sous Numa, que d'établir des Pontifes & des Prêtres. Tullus Hostilius eut de la peine à tirer les hommes d'un amusement si doux, pour les tourner à la discipline militaire. Cette discipline n'étoit pas encore établie, qu'on vit Ancus se porter aux commodités & aux embellissemens de la Ville. Le premier Tarquin, pour donner plus de dignité au Senat & plus de majesté à l'Empire, inventa les ornemens & donna les marques de distinction. Le soin principal de Servius fut de connoître exactement le bien des Romains, & de les diviser par Tribus, selon leurs facultés, pour contribuer avec justice & proportion aux nécessités publiques. » Tarquin » le Superbe, dit Florus, rendit un grand » service à son pays, quand il donna lieu, » par sa tyrannie, à l'établissement de la » République (1). C'est le discours d'un

(1) *Posterus, Superbi illius superbissima dominatio venabile, imo vel plurimum profuit. Sic enim effectum est ut agitatus*

Romain,

Romain, qui pour être né sous des Empereurs, ne laissa pas de préferer la liberté à l'Empire. Mon sentiment est qu'on peut bien admirer la République, sans admirer la maniere dont elle fut établie.

Pour revenir à ces Rois, il est certain que chacun a eu son talent particulier; mais pas un d'eux n'eut une capacité assez étendue. Il falloit à Rome de ces grands Rois qui savent embrasser toutes choses par une suffisance universelle. Elle n'auroit pas eu besoin d'emprunter de différens Princes les diverses institutions qu'un même auroit pû faire aisément durant sa vie.

Le regne de Tarquin est connu de tout le monde, aussi-bien que l'établissement de la liberté. L'orgueil, la cruauté, l'avarice étoient ses qualités principales. Il manquoit d'habileté à conduire sa tyrannie. Pour définir sa conduite en peu de mots, il ne savoit ni gouverner selon les loix, ni regner contre.

Dans un état si violent pour le Peuple & si mal sûr pour le Prince, on n'attendoit qu'une occasion pour se mettre en liberté, quand la mort de la misérable Lucrece la fit naître. Cette Prude farouche à elle-même, ne put se pardonner le crime d'un autre: elle se tua de ses propres mains,

insurrit populus cupiditate libertatis incendebatur. FLORUS, Epitome rerum Romanarum. *Lib. I. cap. 8.*

après avoir été violée par Sextus (1), & remit en mourant la vengeance de son honneur à Brutus & à Collatin. Ce fut-là que se rompit la contrainte des humeurs assemblées depuis si long-temps, & jusqu'alors retenues.

Il n'est pas croyable quelle fut la conspiration des esprits à venger Lucrece. Le peuple, à qui tout servoit de raison, fut plus animé contre Sextus de la mort que Lucrece se donna, que s'il l'eût tuée véritablement lui-même; & comme il arrive dans la plûpart des choses funestes, la pitié se mélant à l'indignation, chacun augmentoit l'horreur du crime, par la compassion qu'on avoit de cette grande vertu si malheureuse.

Vous voyez dans Tite-Live jusqu'aux moindres particularités de l'emportement & de la conduite des Romains (2) : mélange bizarre de fureur & de sagesse ordinaire dans les grandes révolutions, où la violence produit les mêmes effets que la vertu héroïque, quand la discipline l'accompagne. Il est certain que Brutus se servit admirablement des dispositions du peuple (3) : mais de le bien définir, c'est une chose assez difficile.

(1) Fils aîné de Tarquin le Superbe. Voyez l'Article de LUCRECE, dans le DICTIONNAIRE de M. Bayle.

(2) TITE-LIVE, Livre premier, Chap. 59.

(3) Voyez dans le DICTIONNAIRE de Monsieur Bayle l'Article BRUTUS, (*Lucius Junius.*)

La grandeur d'une République admirée de tout le monde, en a fait admirer le Fondateur, sans examiner beaucoup ses actions. Tout ce qui paroît extraordinaire paroît grand, si le succès est heureux: comme tout ce qui est grand paroit fou, quand l'évenement est contraire. Il faudroit avoir été de son siécle & même l'avoir pratiqué, pour savoir s'il fit mourir ses enfans par le mouvement d'une vertu héroïque, ou par la dureté d'une humeur farouche & dénaturée.

Je croirois, pour moi, qu'il y a eu beaucoup de dessein en sa conduite. La profonde dissimulation dont il usa sous le regne de Tarquin, me le persuade, aussi-bien que son adresse à faire chasser Collatinus du Consulat. Il peut bien être que les sentimens de la liberté lui firent oublier ceux de la nature. Il peut être aussi que sa propre sûreté prévalût sur toutes choses; & que dans ce dur & triste choix de se perdre ou de perdre les siens, un intérêt si pressant l'emporta sur le salut de sa famille. Qui sait si l'ambition ne s'y trouva pas mêlée? Collatinus se ruina pour favoriser ses neveux. Celui-ci se rendit maître du public par la punition rigoureuse de ses enfans. Ce qu'on peut dire de fort assuré, c'est qu'il avoit quelque chose de farouche: c'étoit le génie du temps. Un naturel aussi

sauvage que libre produisit alors & a produit fort long-temps depuis des vertus mal entendues.

CHAPITRE II.

Du Génie des premiers Romains dans les commencemens de la République.

DAns les premiers temps de la République, on étoit furieux de liberté & de bien public. L'amour du pays ne laissoit rien aux mouvemens de la nature. Le zéle du Citoyen déroboit l'homme à lui-même. Tantôt par une justice farouche, le pere faisoit mourir son propre fils, pour avoir fait une belle action qu'il n'avoit pas commandée; tantôt on se dévouoit soi-même, par une superstition aussi cruelle que ridicule; comme si le but de la Societé étoit de nous obliger à mourir, bien qu'elle ait été instituée pour nous faire vivre avec moins de danger & plus à notre aise. La vaillance avoit je ne sai quoi de féroce, & l'opiniâtreté des combats tenoit lieu de science dans la Guerre. Les conquêtes n'avoient encore rien de noble: ce n'étoit point un esprit de supériorité qui cherchât à s'élever ambitieusement au-

dessus des autres. A proprement parler, les Romains étoient des voisins fâcheux & violens, qui vouloient chasser les justes possesseurs de leurs maisons, & labourer, la force à la main, les champs des autres.

Souvent le Consul victorieux n'étoit pas de meilleure condition que le peuple qu'il avoit vaincu. Le refus du butin a coûté la vie. Le partage des dépouilles a causé le bannissement. On a refusé d'aller à la guerre sous certains chefs : on n'a pas voulu vaincre sous d'autres. La sédition se prenoit aisément pour un effet de la liberté, qui croyoit être blessée par toute sorte d'obéissance, même aux Magistrats qu'on avoit faits & aux Capitaines qu'on avoit choisis.

Le génie de ce peuple étoit rustique comme farouche. Les Dictateurs se tiroient quelquefois de la Charrue, qu'ils reprenoient quand l'expédition étoit achevée ; moins par le choix d'une condition tranquille & innocente, que pour être accoutumés à une sorte de vie si inculte. Pour cette frugalité tant vantée, ce n'étoit point un retranchement des choses superflues, ou une abstinence volontaire des agréables, mais un usage grossier de ce qu'on avoit entre les mains. On ne desiroit point les richesses qu'on ne connoissoit pas : on se contentoit de peu pour ne rien imaginer

de plus : on se passoit des plaisirs dont on n'avoit pas l'idée. Cependant, à moins que d'y faire bien réflexion, on prendroit ces vieux Romains pour les premieres gens de l'Univers ; car leur postérité a consacré jusqu'aux moindres de leurs actions, soit qu'on respecte naturellement ceux qui commencent les grands ouvrages, soit que les neveux, glorieux en tout, ayent voulu que leurs ancêtres eussent les vertus, quand ils n'avoient pas les grandeurs.

Je sai bien qu'on peut alléguer certaines actions d'une vertu si belle & si pure, qu'elles serviront d'exemples dans tous les siécles : mais ces actions étoient faites par des particuliers qui ne se ressentoient en rien du génie de ce temps-là, ou c'étoient des actions singulieres, qui échappant aux hommes par hazard, n'avoient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avouer pourtant que des mœurs si rudes & si grossieres convenoient à la République qui se formoit. Un âpreté de naturel qui ne se rendoit jamais aux difficultés, établissoit Rome plus fortement que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumiere & de raison. Mais cette qualité considerée en elle-même, étoit, à vrai dire, une qualité bien sauvage, qui ne mérite de respect que par la

recommandation de l'antiquité, & pour avoir donné un commencement à la plus grande puiſſance de l'Univers.

CHAPITRE III.

Des premieres Guerres des Romains.

LEs premieres Guerres des Romains ont été très-importantes à leur égard; mais peu mémorables, ſi vous en exceptez quelques actions extraordinaires des particuliers. Il eſt certain que l'intérêt de la République ne pouvoit pas être plus grand, puiſqu'il y alloit de retomber ſous la domination des Tarquins; puiſque Rome ne ſe ſauva du reſſentiment de Coriolanus que par les larmes de ſa mere; & que la défenſe du Capitole fut la derniere reſſource des Romains, lorſqu'après la défaite de leur Armée, leur Ville même fut priſe par les Gaulois. Mais conſidérant ces expéditions en elles-mêmes, on trouvera que c'étoient plûtôt des tumultes que de véritables Guerres; & à dire vrai, ſi les Lacédémoniens avoient vû l'eſpece d'art militaire que pratiquoient les Romains en ces temps-là, je ne doute point qu'ils n'euſſent pris pour des Barbares des gens qui

ôtoient la bride aux chevaux, pour donner plus d'impétuosité à la cavalerie, des gens qui se reposoient de la sûreté de leurs gardes sur des oyes & sur des chiens, dont ils puniſſoient la pareſſe, ou récompenſoient la vigilance. Cette façon groſſiere de faire la Guerre a duré aſſez longtemps. Les Romains ont fait même pluſieurs conquêtes conſidérables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves & peu entendus, qui avoient affaire à des ennemis moins courageux & plus ignorans : mais parce que les chefs s'appelloient des *Conſuls*, que les troupes ſe nommoient des *Légions*, & les Soldats des *Romains*, on a plus donné à la vanité des noms qu'à la vérité des choſes ; & ſans conſiderer la différence des temps & des perſonnes, on a voulu que ce fuſſent de mêmes Armées ſous Camille, ſous Manlius, ſous Cincinnatus, ſous Papyrius Curſor, ſous Curius Dentatus, que ſous Scipion, ſous Marius, ſous Sylla, ſous Pompée & ſous Céſar.

Ce qu'il y a de véritable dans les premiers temps, c'eſt un grand courage, une grande auſtérité de mœurs, un grand amour pour la patrie, une valeur égale dans les derniers, beaucoup de ſcience en ce qui regarde la Guerre & en toutes choſes, mais beaucoup de corruption.

Il eſt arrivé de-là que les gens de bien, à qui le vice & le luxe étoient odieux, ne ſe ſont pas contentés d'admirer la probité de leurs ancêtres, s'ils n'étendoient leur admiration ſur tout, ſans diſtinguer en quoi ils avoient du mérite & en quoi ils n'en avoient pas. Ceux qui ont eu à ſe plaindre de leur ſiécle, ont donné mille louanges à l'antiquité, dont ils n'avoient rien à ſouffrir; & ceux dont le chagrin trouve à redire à tout ce qu'on voit, ont fait valoir par fantaiſie, ce qu'on ne voyoit plus. Les plus honnêtes gens n'ont pas manqué de diſcernement; & ſachant que tous les ſiécles ont leurs défauts & leurs avantages, ils jugeoient ſainement en leur ame du temps de leurs peres & du leur propre : mais ils étoient obligés d'admirer avec le peuple & de crier quelquefois à propos, quelquefois ſans raiſon : *Majores noſtri ! Majores noſtri !* comme ils entendoient crier aux autres. Dans une admiration ſi générale, les Hiſtoriens ont pris auſſi-tôt le même eſprit de reſpect pour les anciens; & faiſant un Héros de chaque Conſul, ils n'ont laiſſé manquer aucune vertu à quiconque avoit bien ſervi la République.

J'avoue qu'il y avoit beaucoup de mérite à la ſervir : mais c'eſt une choſe différente de celle dont nous parlons; & on peut dire véritablement que les bons Ci-

toyens étoient chez les vieux Romains, & les bons Capitaines chez les derniers.

CHAPITRE IV.

Contre l'opinion de Tite-Live, sur la Guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre, contre les Romains (1).

J'Admire jusqu'où peut aller l'opinion qu'a Tite-Live de ces vieux Romains, & ne comprens pas comment un homme de si bon esprit, a voulu chercher une idée hors de son sujet, pour raisonner si faux sur la Guerre imaginaire où il engage Alexandre. Il fait descendre en Italie ce Conquérant avec aussi peu de forces qu'il en avoit, n'étant encore qu'un petit Roi de Macédoine. Il devoit se souvenir qu'un simple Général des Carthaginois a passé les Alpes avec une Armée de quatre-vingt mille combattans.

Ce n'est pas assez ; il donne autant de capacité pour la Guerre à Papyrius Cursor & à tous les Consuls de ce temps-là, qu'en eut Alexandre ; bien qu'à dire vrai, ils n'en

(1) Ce n'est qu'une supposition de Tite-Live, qui examine ce qui seroit vraisemblablement arrivé si Alexandre avoit fait la Guerre aux Romains. Voyez le IX. Livre de la *I. Décade*.

euſſent qu'une connoiſſance très-imparfaite. Car alors il n'y avoit parmi les Romains aucun bon uſage de la cavalerie. Ils ſavoient ſi peu s'en aider, qu'on la faiſoit mettre pied à terre au fort du combat, & on lui ramenoit les chevaux pour ſuivre les Ennemis quand ils étoient en déroute. Il eſt certain que les Romains faiſoient conſiſter leurs forces dans l'infanterie, & comptoient pour peu de choſe le combat qu'on pouvoit rendre à cheval. Les Légions ſurtout avoient en grand mépris la cavalerie des Ennemis, juſqu'à la Guerre de Pyrrhus, où les Theſſaliens leur donnerent lieu de changer de ſentiment. Mais celle d'Annibal leur donna depuis de grandes frayeurs; & ces invincibles Légions en furent quelque temps ſi épouvantées, qu'elles n'oſoient deſcendre dans la moindre plaine.

Pour revenir au temps de Papyrius, on ne ſavoit, pour ainſi dire, ce que c'étoit que de cavalerie: on ne ſavoit encore ni ſe poſter, ni camper dans aucun ordre; car ils avouent eux-mêmes qu'ils apprirent à former leur camp ſur celui de Pyrrhus, & qu'auparavant ils avoient toujours campé en confuſion. On n'ignoroit pas moins les machines & les ouvrages néceſſaires pour un grand Siége: ce qui venoit, ou du peu d'invention de ce peuple nulle-

ment industrieux, ou de ce que n'y ayant presque jamais de vieilles Armées, on ne donnoit pas le loisir aux hommes de mener les choses à leur perfection.

Rarement une Armée passoit des mains d'un Consul dans celles d'un autre. Plus rarement encore, celui qui commandoit les Légions, en conservoit le commandement, son terme expiré : ce qui étoit admirable pour la conservation de la République, mais fort opposé à l'établissement d'une bonne Armée. Pour faire voir quelle étoit la jalousie de la liberté, c'est qu'après la défaite de Trasimene, où l'on fut obligé de créer un Dictateur, Fabius, à peine avoit arrêté l'impétuosité d'Annibal, par la sagesse de sa conduite, qu'on lui substitua des Consuls. Il y avoit tout à redouter de la fureur d'Annibal, rien à craindre de la modération de Fabius ; & cependant l'appréhension d'un mal éloigné l'emporta sur la nécessité présente.

Il est vrai que les deux Consuls se gouvernoient prudemment dans cette Guerre. Ils ruinoient insensiblement Annibal, comme ils rétablissoient la République, quand par la même raison on mit en leur place Terentius Varro, un présomptueux, un ignorant, qui donna la bataille de Cannes, & la perdit, qui réduisit les Romains à une telle extrêmité, que leur vertu, quelque

extraordinaire qu'elle fût alors, les sauva moins que la nonchalance d'Annibal.

Il y avoit encore un autre inconvénient qui empêchoit de donner toujours aux Armées les chefs les plus capables de les commander. Les deux Consuls ne pouvant être Patriciens, & les Patriciens ne pouvant souffrir qu'ils fussent tous deux d'une race Plebeïenne, il arrivoit d'ordinaire que le premier nommé étoit un homme agréable au peuple, qui devoit son élection à la faveur; & celui qu'on eût voulu choisir pour son mérite, se trouvoit exclus bien souvent, ou par l'opposition du peuple, s'il étoit Patricien, ou par l'intrigue & les artifices des Senateurs, lorsqu'il n'étoit pas de leur naissance. C'étoit tout le contraire dans l'Armée des Macédoniens, où les chefs & les soldats subsistoient ensemble depuis un temps incroyable. C'étoit le vieux corps de Philippe, renouvellé de temps en temps & augmenté, selon les besoins, par Alexandre. Ici, la valeur de la cavalerie égaloit la fermeté de la Phalange, à qui même on peut donner l'avantage sur la Légion, puisque dans la Guerre de Pyrrhus, les Légions n'osoient se trouver opposées à quelques misérables Phalanges de Macédoniens ramassés. Ici, l'on entendoit également la Guerre de Siége & la Guerre de campagne. Jamais Armée n'a eu affaire

à tant d'Ennemis, & n'a vû tant de climats différens. Que si la diversité des Pays où l'on fait la Guerre, & celle des Nations qu'on assujettit, peuvent former notre expérience, comment les Romains entreroient-ils en comparaison avec les Macédoniens, eux qui n'étoient jamais sortis d'Italie, qui n'avoient vû d'autres Ennemis que de petits peuples voisins de leur République ? La discipline étoit grande véritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la République fut devenue plus puissante, ils n'ont pas laissé d'être battus autant de fois qu'ils ont fait la Guerre contre des Capitaines expérimentés. Pyrrhus les défit par l'avantage de sa suffisance : ce qui faisoit dire à Fabricius, que *les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que le Consul avoit été vaincu par le Roi des Epirotes.*

Dans la premiere Guerre de Carthage, Regulus défit en Affrique les Carthaginois en tant de combats, qu'on les regardoit déja comme tributaires des Romains. On n'en étoit plus que sur les conditions, qu'on leur rendoit insupportables, lorsqu'un Lacédémonien, nommé Xantipe, arriva dans un corps d'auxiliaires. Ce Grec, homme de valeur & d'expérience, s'informa de l'ordre qu'avoient tenu les Carthaginois &

de la conduite des Romains. S'en étant instruit pleinement, il les trouva les uns & les autres fort ignorans dans la Guerre; & à force d'en discourir parmi les soldats, le bruit vint jusqu'au Senat de Carthage, du peu de cas que ce Lacédémonien faisoit de leurs Ennemis. Les Magistrats eurent enfin la curiosité de l'entendre, & Xantipe, après leur avoir fait voir les fautes passées, leur promit le gain du combat, s'ils le vouloient mettre à la tête de leurs troupes.

Dans un misérable état où l'on désespere de toutes choses, on prend confiance en autrui plus aisément qu'en soi-même. Ainsi les jalousies fatales au mérite des étrangers, vinrent à ceder à la nécessité; & les plus puissans, pressés de l'appréhension de leur ruine, s'abandonnerent à la capacité de Xantipe sans envie. Je ferois une histoire, au lieu d'alléguer un exemple, si je m'étendois davantage : il suffit de dire que Xantipe s'étant rendu maître des affaires, changea tout dans l'Armée des Carthaginois, & sut si bien se prévaloir de l'ignorance des Romains, qu'il remporta sur eux une des plus entieres victoires qui se soit jamais gagnée. Les Carthaginois hors de péril, furent honteux de devoir leur salut à un Etranger; & revenant à la perfidie de leur naturel, ils crurent pouvoir étouffer leur

honte, en se défaisant de celui qui les avoit défait des Romains. On ne sait pas bien s'ils le firent périr, ou s'il fut assez heureux pour leur échapper (1); mais il est certain que n'étant plus à la tête de leurs troupes, les Romains reprirent aisément la supériorité qu'ils avoient eue.

Si l'on veut aller jusqu'à la seconde Guerre Punique, on trouvera que les grands avantages qu'eut Annibal sur les Romains, venoient de la capacité de l'un, & du peu de suffisance des autres : & en effet, lorsqu'il vouloit donner de la confiance à ses soldats, il ne leur disoit jamais que les ennemis manquoient de courage ou de fermeté ; car ils éprouvoient le contraire assez souvent : mais il les assuroit qu'ils avoient affaire à des gens peu entendus dans la Guerre.

Il est de cette science comme des arts & de la politesse ; elle passe d'une Nation à une autre, & régne en divers temps en

(1) Appien dit que les Carthaginois renvoyerent Xantipe dans leurs Galeres avec de beaux présens : mais qu'ils donnerent ordre aux Capitaines des Galeres de le faire jetter dans la mer avec tous les autres Lacédémoniens. Voici les propres termes d'Appien : je me contenterai de les rapporter suivant la version latine. *Xantippo*, dit-il, *sua felicitas perniciem attulit ; Carthaginienses enim, ne Lacedæmoniorum videretur tanta victoria, finxerunt se velle Xantippum, egregiè donatum, honoris causa cum triremibus in patriam remittere : quarum præfecit mandarunt ut eum cum cæteris Lacedæmoniis in alium mergerent : sic ille pœnas dedit pro nevata opera strenua.* ROM. HISTOR. de bellis Punicis.

différens

différens lieux. Chacun sait qu'elle a été chez les Grecs à un haut point. Philippe l'emporta sur eux ; & toutes choses arrivérent à leur perfection sous Alexandre, lorsqu'Alexandre seul se corrompit. Elle demeura encore chez ses successeurs. Annibal la porta chez les Carthaginois ; &, quelque vanité qu'ayent eu les Romains, ils l'ont apprise de lui par l'expérience de leur défaite, par des réflexions sur leurs fautes, & par l'observation de la conduite de leur Ennemi.

On en demeurera d'accord aisément, si on considere que les Romains n'ont pas commencé de résister à Annibal, quand ils ont été plus braves ; car les plus courageux avoient péri dans les batailles. On avoit armé les esclaves ; on avoit composé des Armées de nouveaux soldats. La vérité est, qu'on lui a fait de la peine seulement quand les Consuls sont devenus plus habiles, & que les Romains en général ont mieux su faire la guerre.

CHAPITRE V.

Le Génie des Romains dans le temps que Pyrrhus leur fit la guerre.

MON dessein n'est pas de m'étendre sur les Guerres des Romains ; je m'éloignerois du sujet que je me suis proposé : mais il me semble, que pour connoître le génie des temps, il faut considérer les peuples dans les diverses affaires qu'ils ont eues ; &, comme celles de la Guerre sont sans doute les plus remarquables, c'est là que les hommes doivent être particuliérement observés, puisque la disposition des esprits, & que les bonnes & les mauvaises qualités y paroissent davantage.

Dans les commencemens de la République, le Peuple Romain, comme j'ai dit ailleurs, avoit quelque chose de farouche ; cette humeur farouche se tourna depuis en austérité. Il se fit ensuite une vertu sévere, éloignée de la politesse & de l'agrément, mais opposée à la moindre apparence de corruption. C'étoient là les mœurs des Romains, quand Pyrrhus passa en Italie au secours des Tarentins. La science de la

Guerre étoit alors médiocre ; celle des autres choſes inconnue : pour les Arts, ou il n'y en avoit point, ou ils étoient fort groſſiers. On manquoit d'invention, & on ne ſavoit ce que c'étoit que d'induſtrie ; mais il y avoit un bon ordre & une diſcipline éxactement obſervée, une grandeur de courage admirable ; plus de probité avec les ennemis, qu'on n'en a d'ordinaire avec les citoyens. La juſtice, l'intégrité, l'innocence, étoient des vertus communes. On connoiſſoit déja les richeſſes, & on en puniſſoit l'uſage chez les particuliers. Le déſintéreſſement alloit quaſi à l'excès, chacun ſe faiſant un devoir de négliger ſes affaires pour prendre ſoin du public, dont le zéle alors tenoit lieu de toutes choſes.

Après avoir parlé de ces vertus, il faut venir aux actions qui les font connoître. Un Prince eſt eſtimé homme de bien, qui, oppoſant la force à la force, n'employe que des moyens ouverts & permis pour ſe défaire d'un ennemi redoutable. Mais, comme ſi nous étions obligés à la conſervation de ceux qui nous veulent perdre, de les garantir des embûches qui leur ſont dreſſées par d'autres, & de les ſauver d'une trahiſon domeſtique, c'eſt l'effet d'une généroſité dont on ne voit point d'exemple. En voici un du temps dont j'ai à parler. Les Romains défaits par

Pyrrhus, & dans un état douteux s'ils rétabliroient leurs affaires, ou s'ils seroient contraints de succomber, eurent entre les mains la perte de ce Prince, & en usérent comme je vais dire.

Un Médecin en qui Pyrrhus avoit confiance, vint offrir à Fabricius de l'empoisonner, pourvû qu'on lui donnât une récompense proportionnée à un service si important. Fabricius effrayé de l'horreur du crime, en informe incontinent le Sénat, qui, détestant une action si noire, aussi-bien que le Consul, fit donner avis à Pyrrhus de prendre garde soigneusement à sa personne; ajoutant que le Peuple Romain vouloit vaincre par ses propres armes, & non pas se défaire d'un ennemi par la trahison des siens.

Pyrrhus, ou sensible à cette obligation, ou étonné de cette grandeur de courage, redoubla l'envie qu'il avoit de faire la paix; &, pour y porter les Romains plus aisément, il leur renvoya deux cens prisonniers sans rançon : il fit offrir des présens aux hommes considérables; il en fit offrir aux Dames; & n'oublia rien, sous prétexte de gratitude, pour faire glisser parmi eux la corruption. Les Romains qui n'avoient sauvé Pyrrhus que par un sentiment de vertu, ne voulurent recevoir aucune chose qui eût le moindre air de re-

connoiſſance : ils lui renvoyerent donc un pareil nombre de priſonniers. Les préſens furent refuſés de l'un & de l'autre ſexe ; & on lui fit dire pour toute réponſe, qu'on n'entendroit jamais à la paix, qu'il ne fût ſorti d'Italie.

Parmi une infinité de choſes vertueuſes qui ſe pratiquérent alors, on admire entre autres le grand déſintéreſſement de Fabricius & de Curius, qui alloit à une pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injuſtice à leur refuſer une grande approbation. Il faut conſidérer pourtant que c'étoit une qualité générale de ce temps-là, plûtôt qu'une vertu ſinguliere de ces deux hommes. Et en effet, puiſqu'on puniſſoit les richeſſes avec infamie, & que la pauvreté étoit récompenſée avec honneur, il me paroît qu'il y avoit de l'habileté à ſavoir bien être pauvre : par-là, on s'élevoit aux premieres charges de la République, où, exerçant une grande autorité, on avoit plus beſoin de modération que de patience. Je ne ſaurois plaindre une pauvreté honorée de tout le monde ; elle ne manque jamais que des choſes dont notre intérêt ou notre plaiſir eſt de manquer. A dire vrai, ces ſortes de privations ſont délicieuſes ; c'eſt donner une jouiſſance exquiſe à ſon eſprit de ce que l'on dérobe à ſes ſens.

Mais, que fait-on ſi Fabricius ne ſuivoit

pas ſon humeur ? Il y a des gens qui trouvent de l'embarras dans la multitude & dans la diverſité des choſes ſuperflues, qui goûteroient en repos, avec douceur, les commodes, & même les néceſſaires. Cependant les faux connoiſſeurs admirent une apparence de modération, quand la juſteſſe du diſcernement feroit voir le peu d'étendue d'un eſprit borné, ou le peu d'action de quelque ame pareſſeuſe. A ces gens-là, ſe paſſer de peu, c'eſt ſe retrancher moins de plaiſirs que de peines. Je dirai plus ; quand il n'eſt pas honteux d'être pauvre, il nous manque moins de choſes pour vivre doucement dans la pauvreté, que pour vivre magnifiquement dans les richeſſes. Penſez-vous que la condition d'un Religieux ſoit malheureuſe, lorſqu'il eſt conſidéré dans ſon Ordre, & qu'il a de la réputation dans le monde ? Il fait vœu d'une pauvreté qui le délivre de mille ſoins, & ne lui laiſſe rien à deſirer qui convienne à ſa profeſſion & à ſa vie. Les gens magnifiques, pour la plûpart, ſont les véritables pauvres ; ils cherchent de l'argent de tous côtés avec inquiétude & avec chagrin, pour entretenir les plaiſirs des autres : &, tandis qu'ils expoſent leur abondance, dont les étrangers jouiſſent plus qu'eux, ils ſentent en ſecret leur néceſſité avec leurs femmes & leurs enfans,

& par l'importunité des créanciers qui les tyrannisent, & par le méchant état de leurs affaires qu'ils voyent ruinées.

Revenons à nos Romains, dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire qui voudra la pauvreté de Fabricius; je loue sa prudence, & le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une saliere d'argent, pour se donner le crédit de chasser du Sénat un homme (1) qui avoit été deux fois Consul, qui avoit triomphé, qui avoit été Dictateur; parce qu'on en trouva chez lui quelques marcs d'avantage (2). Outre que c'étoient les mœurs de ce temps-là, le vrai intérêt étoit de n'en avoir point d'autre que celui de la République.

Les hommes ont établi la société par un esprit d'intérêt particulier, cherchant à se faire une vie plus douce & plus sûre en compagnie, que celle qu'ils menoient en tremblant dans les solitudes. Tant qu'ils y trouvent non-seulement la commodité, mais la gloire & la puissance, sauroient-ils mieux faire que de se donner tout-à-fait au public, dont ils tirent tant d'avantage?

Les Décies qui se dévouérent pour le bien d'une société dont ils alloient n'être plus, me semblent de vrais fanatiques; mais ces gens-ci me paroissent fort sensés dans la passion qu'ils ont eu pour une Répu-

(1) P. Cornelius Rufinus. | (2) Quinze marcs d'argent.

blique reconnoiſſante, qui avoit autant de ſoin d'eux, pour le moins, qu'ils en avoient d'elle.

Je me repréſente Rome en ce temps-là, comme une vrai Communauté où chacun ſe déſaproprie, pour trouver un autre bien dans celui de l'Ordre : mais cet eſprit-là ne ſubſiſte guére que dans les petits états. On mépriſe dans les Grands toute apparence de pauvreté; & c'eſt beaucoup quand on n'y approuve pas le mauvais uſage des richeſſes. Si Fabricius avoit vécu dans la grandeur de la République, ou il auroit changé de mœurs, ou il auroit été inutile à ſa patrie : &, ſi les gens de bien des derniers temps avoient été de celui de Fabricius, ou ils euſſent rendu leur probité plus rigide, ou ils auroient été chaſſés du Sénat comme des citoyens corrompus.

Après avoir parlé des Romains, il eſt raiſonnable de parler de Pyrrhus, qui entre ici naturellement en tant de choſes. Ç'a été le plus grand Capitaine de ſon temps, au jugement même d'Annibal, qui le mettoit immédiatement après Alexandre, & devant lui, comme il me paroît, par modeſtie. Il avoit joint la délicateſſe des négociations à la ſcience de la Guerre; mais, avec cela, il ne put jamais ſe faire un établiſſement ſolide. S'il ſavoit gagner des combats, il perdoit le fruit de la

la Guerre : s'il attiroit des peuples à son alliance, il ne savoit pas les y maintenir. Ses deux beaux talens employés hors de saison, ruinoient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avoit éprouvé ses forces heureusement, il songeoit aussi-tôt à négocier; &, comme s'il eût été d'intelligence avec ses ennemis, il arrêtoit ses progrès lui-même. Avoit-il pû gagner l'affection d'un Peuple, sa premiere pensée étoit de l'assujettir : il arrivoit de-là qu'il perdoit ses amis, sans gagner ses ennemis; car les vaincus prenoient l'esprit de vainqueurs, & refusoient la paix qu'on leur offroit; & ceux-là retiroient non-seulement leur assistance, mais cherchoient à se défaire d'un allié qui se faisoit sentir un vrai maître.

Un procédé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de Pyrrhus, en partie aux différens intérêts de ses Ministres. Il y avoit auprès de lui deux personnes, entre les autres, dont il prenoit ordinairement les avis, Cynéas & Milon. Cynéas éloquent, spirituel, habile, délicat dans les négociations, insinuoit les pensées du repos toutes les fois qu'il s'agissoit de la Guerre; &, quand l'humeur ambitieuse de Pyrrhus l'avoit emporté sur ses raisons, il attendoit patiemment les difficultés, ou ménageant les premiers dégoûts de son maître, il lui tournoit bien-

tôt l'esprit à la paix, afin de rentrer dans son talent, & de se remettre les affaires entre les mains.

Milon étoit un homme d'expérience dans la Guerre, qui ramenoit tout à la force : il n'oublioit rien pour empêcher les traités, ou pour les rompre ; conseilloit de vaincre les difficultés ; &, si on ne pouvoit conquérir des nations ennemies, d'assujettir en tous cas les alliés.

Autant qu'on en peut juger, voilà la maniere dont se gouvernoit Pyrrhus, tant par autrui que par lui-même. On pourroit dire en sa faveur, qu'il a eu affaire à des Nations puissantes, qui se trouvoient plus de ressource que lui : on pourroit dire qu'il gagnoit les combats par sa vertu ; mais qu'un foible & petit État comme le sien, ne lui donnoit pas les moyens de pousser à bout une longue guerre. Quoi qu'il en soit, à le regarder par les qualités de sa personne & par ses actions, ç'a été un Prince admirable, qui ne céde à pas un de l'antiquité. A considérer en gros le succès des desseins & la fin des affaires, il paroîtra souvent mal-habile, & perdra beaucoup de sa réputation. En effet, il occupa la Macédoine, & en fut chassé : il eut d'heureux commencemens en Italie, d'où il lui fallut sortir : il se vit maître de la Sicile, où il ne put demeurer.

CHAPITRE VI.

De la premiere Guerre de Carthage.

LA guerre de Pyrrhus ouvrit l'esprit aux Romains, & leur inspira des sentimens qui ne les avoient pas touchés encore. A la vérité, ils y entrerent grossiers & présomptueux, avec beaucoup de témérité & d'ignorance; mais ils eurent une grande vertu à la soutenir : &, comme ils virent toutes choses nouvelles avec un ennemi qui avoit tant d'expérience, ils devinrent sans doute plus industrieux & plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouverent l'invention de se garantir des Éléphans qui avoient mis le désordre dans les Légions au premier combat : ils apprirent à éviter les plaines, & chercherent des lieux avantageux contre une cavalerie qu'ils avoient mépriſée mal-à-propos. Ils apprirent ensuite à former leur camp sur celui de Pyrrhus, après avoir admiré l'ordre & la distinction des troupes qui campoient chez eux en confusion. Pour les choses qui sont purement de l'esprit, quoique la harangue du vieil Appius eût fait chasser de Rome Cynéas, l'éloquence de

Cynéas n'avoit pas laiſſé de plaire, & ſa dextérité avoit été agréable.

Les préſens offerts, bien que refuſés, donnerent cependant une ſecrette vénération pour ceux qui les pouvoient faire; & Curius ſi fort honoré pour ſa vertu déſintéreſſée, le fut encore davantage, quand il leur fit voir dans ſon triomphe de l'or, de l'argent, des tableaux & des ſtatues: on connut alors qu'il y avoit des choſes plus excellentes ailleurs qu'en Italie.

Ainſi, des idées nouvelles firent, pour ainſi parler, de nouveaux eſprits; & le Peuple Romain touché d'une magnificence inconnue, perdit ces vieux ſentimens où l'habitude de la pauvreté n'avoit pas moins de part que la vertu.

La curioſité éveilla donc les citoyens: les cœurs même commencerent à ſentir avec émotion ce que les yeux avoient commencé de voir avec plaiſir; &, quand ces mouvemens ſe furent mieux expliqués, on fit paroître de véritables deſirs pour les choſes étrangeres. Quelques particuliers conſerverent encore l'ancienne continence, comme il eſt arrivé depuis, & dans le temps de la République la plus corrompue; mais enfin, il ſe forma une envie générale de paſſer la mer, pour s'établir en des lieux où Pyrrhus avoit ſû trouver tant de richeſſes. Voilà proprement d'où

eſt venue la premiere Guerre de Carthage; le ſecours donné aux Tarentins en fut le prétexte, la conquête de la Sicile le véritable ſujet.

Après avoir dit par quels mouvemens les Romains ſe porterent à cette Guerre, il faut faire voir en peu de mots quel étoit alors leur génie. Leurs qualités principales furent, à mon avis, le courage & la fermeté : entreprendre les choſes les plus difficiles; ne s'étonner d'aucun péril; ne ſe rebuter d'aucune perte. En tout le reſte, les Carthaginois avoient ſur eux une ſupériorité extraordinaire, ſoit pour l'induſtrie, ſoit pour l'expérience de la mer, ſoit pour les richeſſes que leur donnoit le trafic de tout le monde; quand les Romains naturellement aſſez pauvres, venoient de s'épuiſer dans la Guerre de Pyrrhus.

A dire vrai, la vertu de ceux-ci leur tenoit lieu de toutes choſes : un bon ſuccès les animoit à la pourſuite d'un plus grand, & un événement fâcheux ne faiſoit que les irriter davantage. Il en arrivoit tout autrement dans les affaires des Carthaginois, qui devenoient nonchalans dans la bonne fortune, & s'abattoient aiſément dans la mauvaiſe. Outre le différent naturel de ces deux Peuples, la diverſe conſtitution des Républiques y contribuoit beaucoup. Carthage étant établie ſur le commerce, &

Rome fondée sur les armes, la premiere employoit des étrangers pour ses Guerres, & les citoyens pour son trafic; l'autre se faisoit des citoyens de tout le monde, & de ses citoyens des soldats. Les Romains ne respiroient que la Guerre, même ceux qui n'y alloient pas, pour y avoir été autrefois, ou pour y devoir aller un jour.

A Carthage on demandoit toujours la paix, au moindre mal dont on étoit menacé, tant pour se défaire des étrangers, que pour retourner au commerce. On y peut ajouter encore cette différence, que les Carthaginois n'ont rien fait de grand, que par la vertu des particuliers; au lieu que le Peuple Romain a souvent rétabli par sa fermeté ce qu'avoit perdu l'imprudence ou la lâcheté de ses Généraux. Toutes ces choses considérées, il ne faut pas s'étonner que les Romains soient demeurés victorieux; car ils avoient les qualités principales qui rendent un peuple maître de l'autre.

Comme l'idée des richesses avoit donné aux Romains l'envie de conquérir la Sicile, la conquête de la Sicile leur donna envie de jouir des richesses qu'ils s'étoient données. La Paix des Carthaginois après une si rude Guerre, inspira l'esprit du repos; & le repos fit naître le goût des voluptés. Ce fut là que les Romains introdui-

firent les premieres Piéces de Théatre, & là qu'on vit chez eux les premieres magnificences : on commença d'avoir de la curiosité pour les spectacles, & du soin pour les plaisirs.

Les procès, quoiqu'ennemis de la joie, ne laisserent pas de s'augmenter ; chacun ayant recours à la justice publique, à mesure que celle des particuliers se corrompoit.

L'intempérance amena de nouvelles maladies ; & les Médecins furent établis pour guérir des maux dont la continence avoit garanti les Romains auparavant.

L'avarice fit faire de petites Guerres, la foiblesse fit appréhender les grandes. Que si la nécessité obligea d'en entreprendre quelqu'une, on la commença avec chagrin, & on la finit avec joie.

On demandoit aux Carthaginois de l'argent qu'ils ne devoient point, quand ils étoient occupés avec leurs rebelles ; & on eut toutes les précautions du monde pour ne rompre pas avec eux, quand leurs affaires furent un peu raccommodées.

Ainsi, c'étoit tantôt des injures, tantôt des considérations, toujours de la mauvaise volonté ou de la crainte ; & certes on peut dire que les Romains ne surent ni vivre en amis ni en ennemis, car ils offensoient les Carthaginois, & les laissoient rétablir ;

donnant assez de sujet pour une nouvelle Guerre, où ils appréhendoient de tomber sur toutes choses.

Une conduite si incertaine se changea en une vraie nonchalance; & ils laisserent périr les Sagontins avec tant de honte, que leurs Ambassadeurs en furent indignement traités chez les Espagnols & chez les Gaulois, après la ruine de ce misérable Peuple. Le mépris des Nations dont ils furent piqués, les tira de cet assoupissement; & la descente d'Annibal en Italie, réveilla leur ancienne vigueur. Ils firent la guerre quelque temps avec beaucoup d'incapacité, & un grand courage; quelque temps avec plus de suffisance, & moins de résolution: enfin, la Bataille de Cannes perdue, leur fit retrouver leur vertu, & en excita, pour mieux dire, une nouvelle qui les éleva encore au-dessus d'eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

De la seconde Guerre Punique.

POur voir la République dans toute l'étendue de sa vertu, il faut la considérer dans la seconde Guerre de Carthage. Elle a eu auparavant plus d'austérité; elle

a eu depuis plus de grandeur ; jamais un mérite si véritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée, elle a dû son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque citoyen : peut-être que sans Brutus il n'y auroit pas eu même de République. Si Manlius n'eût pas défendu le Capitole, si Camille ne fût venu le secourir, les Romains, à peine libres, tomboient sous la servitude des Gaulois.

Mais ici, le Peuple Romain a soutenu le Peuple Romain ; ici, le génie universel de la Nation a conservé la Nation ; ici, le bon ordre, la fermeté, la conspiration générale au bien public, ont sauvé Rome quand elle se perdoit par les fautes & les imprudences de ses Généraux.

Après la Bataille de Cannes, où tout autre État eût succombé à sa mauvaise fortune, il n'y eut pas un mouvement de foiblesse parmi le Peuple, pas une pensée qui n'allât au bien de la République. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuisèrent volontairement. Les Romains apportoient avec plaisir ce qu'ils avoient de plus précieux, & gardoient à regret ce qu'ils étoient obligés de se laisser pour le simple usage. L'honneur étoit à retenir le moins, la honte à garder le plus dans leurs maisons. Lorsqu'il s'agissoit de créer les Magistrats, la jeunesse, or-

dinairement prévenue d'elle-même, consultoit avec docilité la sagesse des plus vieux, pour donner des suffrages plus sainement.

Les vieux soldats venant à manquer, on donnoit la liberté aux esclaves pour en faire de nouveaux; & ces esclaves devenus Romains, s'animoient du même esprit de leurs maîtres pour défendre une même liberté. Mais voici une grandeur de courage qui passe toutes les autres qualités, quelque belles qu'elles puissent être. Il arrive quelquefois dans un danger éminent, qu'on voit prendre de bonnes résolutions aux moins sages : il arrive que les plus intéressés contribuent largement pour le bien public, quand par un autre intérêt ils craignent de se perdre eux-mêmes avec le public. Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait songé au dehors comme au dedans, en des extrémités si pressantes; & je ne trouve rien de si admirable dans les Romains, que de leur voir envoyer des troupes en Sicile & en Espagne, avec le même soin qu'ils en envoyoient contre Annibal.

Accablés de tant de pertes, épuisés d'hommes & d'argent, ils partagerent leurs dernieres ressources entre la défense de Rome & le maintien de leurs conquêtes. Un peuple si magnanime aimoit autant

périr que déchoir, & tenoit pour une choſe indifférente de n'être plus, quand il ne ſeroit pas le maître des autres.

Quoiqu'il ſoit toujours avantageux de ſe conſerver, je compte néanmoins entre les principaux avantages des Romains d'avoir dû leur ſalut à leur fermeté & à la grandeur de leur courage. Ce leur fut encore un bonheur d'avoir changé de génie depuis la Guerre de Pyrrhus, d'avoir quitté ce déſintéreſſement ſi extraordinaire & cette pauvreté ſi ambitieuſe dont j'ai parlé; autrement on n'eût pas trouvé dans Rome les moyens de la ſoûtenir.

Il falloit que les Citoyens euſſent du bien comme du zéle pour aider la République. Si elle n'avoit pû ſecourir ſes Alliés, elle en eût été abandonnée. Le diſcours du Conſul qui penſoit donner de la compaſſion aux Députés de Capoue, n'excita que leur infidélité. Le Sénat, beaucoup plus ſage, prit une conduite toute différente: il envoya des hommes & des vivres aux Alliés qui en eurent beſoin; & de tout le ſecours que vinrent offrir ceux de Naples, on n'accepta que des bleds pour de l'argent.

Mais avec tant de fermeté & de bon ſens, il n'y avoit plus de République Romaine, ſi Carthage eût fait, pour la ruiner, la moindre des choſes que fit Rome pour ſon ſalut.

Tandis qu'on remercioit un Consul qui avoit fui (1), de n'avoir pas désespéré de la République, on accusoit à Carthage Annibal victorieux. Hannon ne lui pouvoit pardonner les avantages d'une Guerre qu'il avoit déconseillée. Plus jaloux de l'honneur de ses sentimens, que du bien de l'Etat; plus ennemi du Général des Carthaginois, que des Romains, il n'oublioit rien pour empêcher les succès qu'on pouvoit avoir, ou pour ruiner ceux qu'on avoit eû. On eût pris Hannon pour un Allié du Peuple Romain, qui regardoit Annibal comme l'Ennemi commun. Quand celui-ci envoyoit demander des hommes & de l'argent pour le maintien de l'Armée, *que demanderoit-il*, disoit Hannon, *s'il avoit perdu la Bataille? Non, non, Messieurs, ou c'est un imposteur qui nous amuse par de fausses nouvelles, ou un voleur public qui s'approprie les dépouilles des Romains & les avantages de la Guerre.* Ces oppositions troubloient du moins les secours, quand elles ne pouvoient en empêcher la résolution. On exécutoit lentement ce qui avoit été résolu avec peine. Le secours enfin préparé demeuroit longtemps à partir. S'il étoit en chemin, on envoyoit ordre de l'arrêter en Espagne,

(1) Terentius Varro, qui donna la Bataille de Cannes malgré son Collégue L. Æmil. Paulus, & la perdit.

au lieu de le faire passer en Italie. Il n'arrivoit donc quasi jamais ; & lorsqu'il venoit joindre Annibal, ce qui étoit un miracle, Annibal ne le recevoit que foible, ruiné & hors de saison.

Ce Général étoit presque toujours sans vivres & sans argent, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la Guerre. Nulles ressources au premier mauvais succès, & beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvoit pas de quoi entretenir diverses Nations, qui suivoient plûtôt sa personne, qu'elles ne dépendoient de sa République.

Pour contenir tant de peuples différens, il ajoûtoit à sa naturelle sévérité une cruauté concertée qui le faisoit redouter des uns, tandis que sa vertu le faisoit révérer des autres. A la vérité, il ne se faisoit pas grande violence ; mais étant naturellement un peu cruel, il se trouvoit dans une condition où il lui étoit nécessaire de l'être. Cependant ses intérêts regloient quelquefois sa cruauté, & lui donnoient même de la clémence ; car il savoit être doux & clément pour le bien de ses affaires, & le dessein l'emportoit toujours sur le naturel.

Il faisoit la Guerre aux Romains avec toute sorte de rigueur, & traitoit leurs Alliés avec beaucoup de douceur & de courtoisie, cherchant à ruiner ceux-là

tout-à-fait, & à détacher ceux-ci de leur alliance. Procedé bien différent de celui de Pyrrhus, qui gardoit toutes ſes civilités pour les Romains, & les mauvais traitemens pour ſes Alliés.

Quand je ſonge qu'Annibal eſt parti d'Eſpagne, où il n'avoit rien de fort aſſuré; qu'il a traverſé les Gaules, qu'on devoit compter pour ennemies; qu'il a paſſé les Alpes pour faire la Guerre aux Romains, qui venoient de chaſſer les Carthaginois de la Sicile. Quand je ſonge qu'il n'avoit en Italie ni place, ni magaſins, ni ſecours aſſuré, ni la moindre eſpérance de retraite, je me trouve étonné de ſa hardieſſe, de ſon deſſein. Mais lorſque je conſidere ſa valeur & ſa conduite, je n'admire plus qu'Annibal, & le tiens encore au-deſſus de l'entrepriſe.

Les François admirent particulierement la Guerre des Gaules, & par la réputation de Céſar, & parce que s'étant faite en leur Pays, elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant, à en juger ſainement, elle n'approche en rien de ce qu'a fait Annibal en Italie. Si Céſar avoit trouvé parmi les Gaulois l'union & la fermeté que trouva celui-ci parmi les Romains, il n'eût fait ſur eux que de médiocres conquêtes; car il faut avouer qu'Annibal rencontra d'étranges difficultés, ſans compter celles

qu'il portoit lui-même. Le seul avantage sur lequel il pouvoit raisonnablement se fonder, étoit la bonté de ses troupes & sa propre suffisance.

Il est certain que les Romains avoient pris une grande supériorité sur les Carthaginois dans la Guerre de Sicile : mais la Paix leur ayant fait licentier leur Armée, ils perdoient insensiblement leur vigueur, tandis que leurs Ennemis occupés en Espagne & en Affrique, mettoient en usage leur valeur, & acquéroient de l'expérience.

Ce fut donc avec un vieux corps qu'Annibal vint attaquer l'Italie, & avec une vieille réputation, plus qu'avec de vieilles troupes, que les Romains se virent obligés de la défendre. Pour les Généraux des Romains, c'étoient des hommes de grand courage, qui eussent crû faire tort à la gloire de leur République, s'ils n'avoient donné la Bataille aussi-tôt que les Ennemis se présentoient.

Annibal se fit une étude particuliere d'en connoître le génie, & n'observoit rien tant que l'humeur & la conduite de chaque Consul qui lui étoit opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougeuse de Sempronius, qu'il sut l'attirer au combat & gagner sur lui la bataille de Trébie. La défaite de Trasimene est dûe à un artifice quasi tout pareil.

Connoissant l'esprit superbe de Flami-

nius, il brûloit à ſes yeux les Villages de ſes Alliés, & incitoit ſi à propos ſa témerité naturelle, que le Conſul prit non-ſeulement la réſolution de combattre mal-à-propos, mais il s'engagea en cerrains détroits, où il perdit malheureuſement ſon Armée avec la vie. Comme Fabius eut une maniere d'agir toute contraire, la conduite d'Annibal fut auſſi toute différente.

Après la journée de Traſimene, le Peuple Romain créa un Dictateur & un Général de la cavalerie. Le Dictateur étoit Quintus Fabius, homme ſage & un peu lent, qui mettoit la ſeule eſpérance du ſalut dans les précautions d'où peut naître la ſûreté. En l'état où étoient les choſes, il croyoit qu'il n'y avoit point de différence entre combattre & perdre un combat; de ſorte qu'il ne ſongeoit qu'à raſſurer l'Armée; & perdant l'eſpérance de pouvoir vaincre, il croyoit agir aſſez ſagement & aſſez faire, que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le Général de la cavalerie, violent, précipité, vain en diſcours, auſſi audacieux par ſon ignorance que par ſon courage. Celui-ci mettoit l'intérêt de l'Etat dans la réputation des affaires; & penſoit que la République ne pourroit ſubſiſter, ſi elle n'effaçoit la honte des défaites paſſées par quelque choſe de glorieux. Il vouloit de la hauteur, où il falloit de

de la sagesse ; de la gloire , où il étoit question du salut.

Annibal ne fut pas long-temps sans connoître ces différentes humeurs, par le rapport qu'on lui en fit & par ses propres observations ; car il présenta la bataille plusieurs jours de suite à Fabius , qui , bien loin de l'accepter , ne laissoit pas sortir un seul homme de son camp. Minutius , au contraire , prenoit pour autant d'affronts les bravades artificieuses des Ennemis , & faisoit passer le Dictateur pour un homme foible , ou insensible à la honte des Romains.

Annibal averti de ces discours , tâchoit d'augmenter l'opinion de crainte & de foiblesse qu'on attribuoit à Fabius. Il brûloit devant lui le plus beau pays d'Italie pour l'attirer au combat ; ce qu'il ne put faire , ou du moins pour le décrier , en quoi il ne manqua pas de réussir. Il fit soupçonner même qu'il y avoit de l'intelligence entr'eux , conservant ses terres seules avec grand soin dans la désolation générale de la campagne.

Ce n'est encore qu'une partie de ses artifices. Pendant qu'il travailloit à ruiner la réputation de Fabius , qui lui faisoit de la peine , il n'oublia rien pour en donner à Minutius , auquel il souhaitoit le commandement , ou du moins une grande auto-

torité dans l'Armée. Tantôt il faiſoit ſemblant de l'appréhender, quand il témoignoit toute ſorte de mépris pour l'autre. Quelquefois après s'être engagé en quelque leger combat avec lui, il ſe retiroit le premier, & lui laiſſoit prendre une petite ſupériorité qui augmentoit ſon crédit parmi les Romains, & le préparoit à ſe perdre par une téméraire confiance. Enfin il ſut employer tant d'artifices à décrier le Dictateur & à faire eſtimer le Général de la cavalerie, que le commandement fut partagé & les troupes ſéparées; ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Vous diriez que Rome agiſſoit par l'eſprit de ſon Ennemi; car dans la vérité, ce decret ſi extraordinaire étoit un pur effet de ſes machines & de ſes deſſeins.

Alors la vanité de Minutius n'eut plus de bornes: il mépriſoit avec une égale imprudence Fabius & Annibal, ne parlant rien moins que de chaſſer lui ſeul tous les Etrangers d'Italie. Il voulut donc avoir ſon camp ſéparé, dont Annibal ne ſe fut pas ſi-tôt apperçû, qu'il en approcha le ſien; & ſans m'amuſer à décrire le détail de toutes les actions, Minutius ſe laiſſa engager dans un combat où il fut défait.

C'eſt ainſi que ſe comportoit Annibal durant la Dictature de Fabius, & il ſe comporta quaſi de la même ſorte avec les Con-

ſuls qui donnerent la Bataille de Cannes. Il eſt vrai qu'il n'eut pas beſoin d'une conduite ſi délicate. La ſageſſe de Paulus l'incommoda moins que n'avoit fait celle de Fabius ; & l'ignorance préſomptueuſe de Terentius, le précipitoit aſſez de lui-même à ſa ruine.

On s'étonnera peut-être que je me ſois ſi fort étendu ſur une affaire qui aboutit à la ſimple défaite de Minutius, & que je ne parle qu'en paſſant de cette grande & fameuſe Bataille de Cannes : mais je cherche moins à décrire les combats, qu'à faire connoître les génies. Et comme les habiles gens ont plus de plaiſir à conſiderer Céſar dans la Guerre de Petreius & d'Afranius, que dans les plus éclatantes de ſes actions, j'ai cru qu'on devoit obſerver plus curieuſement Annibal dans une affaire toute de conduite, que dans ce grand & heureux ſuccès que l'imprudence de Terentius lui fit avoir ſans beaucoup de peine.

Il faut avouer pourtant que jamais Bataille ne fut gagnée ſi pleinement ; & ce jourlà, pour ainſi dire, étoit le dernier des Romains, ſi Annibal n'eût mieux aimé jouir des commodités de la victoire, que d'en pourſuivre les avantages.

Celui qui avoit fait faire tant de fautes aux autres, ſe reſſent ici de la foibleſſe de la condition humaine, & ne peut s'empêcher

de faillir lui-même. Il s'étoit montré invincible aux plus grandes difficultés; mais il ne peut réſiſter à la douceur de ſa bonne fortune, & ſe laiſſe aller au repos, quand un peu d'action le mettoit en état de ſe repoſer toute ſa vie.

Si vous en cherchez la raiſon, c'eſt que tout eſt borné dans les hommes. La patience, le courage, la fermeté s'épuiſent en nous.

Annibal ne peut plus ſouffrir, parce qu'il a trop ſouffert, & ſa vertu conſumée ſe trouve ſans reſſource au milieu de la victoire. Le ſouvenir des difficultés paſſées, lui fait enviſager des difficultés nouvelles. Son eſprit, qui devoit être plein de confiance & quaſi de certitude, ſe tourne à la crainte de l'avenir : il conſidere, quand il faut oſer; il conſulte, quand il faut agir; il ſe dit des raiſons pour les Romains, quand il faut mettre en exécution les ſiennes.

Comme les fautes des grands hommes ont toujours des ſujets apparens, Annibal ne laiſſoit pas de ſe repréſenter des choſes fort ſpécieuſes. » Que ſon Armée invinci» ble à la campagne, n'étoit nullement » propre pour les Siéges, ayant peu de » bonne Infanterie, point d'argent, point » de ſubſiſtance reglée. Que par ces mê» mes défauts, il avoit attaqué Spolete inu» tilement après le ſuccès de Traſimene,

» tout victorieux qu'il étoit. Qu'un peu » avant la Bataille de Cannes, il avoit été » contraint de lever le Siége d'une petite » Ville, sans nom & sans force. Qu'assié- » ger Rome, munie de toutes choses, » c'étoit vouloir perdre la réputation qu'on » venoit d'acquérir & faire périr une Ar- » mée, qui seule le faisoit considerer. » Qu'il falloit donc laisser les Romains, » enfermés dans leurs murailles, tomber » insensiblement d'eux-mêmes; & cepen- » dant aller s'établir proche de la mer, où » l'on recevroit les secours de Carthage » commodément, & où il seroit aisé d'éta- » blir la plus considérable Puissance de » l'Italie. « Voilà les raisons qu'accom-modoit Annibal à la disposition où il se trouvoit, & qu'il n'eût pas goûtées dans ses premieres ardeurs.

Envain Maharbal lui promettoit à sou-per dans le Capitole. Ses réflexions qui n'avoient que l'air de sagesse & une fausse raison, lui firent rejetter, comme téme-raire, une confiance si bien fondée. Il avoit suivi les conseils violens, pour commen-cer la Guerre avec les Romains; & il est retenu par une fausse circonspection, quand il trouve l'heure de tout finir.

Il est certain que les esprits trop fins, comme étoit celui d'Annibal, se font des difficultés dans les entrepriſes, & s'arrêtent

eux-mêmes par des obſtacles qui viennent plus de leur imagination que de la choſe.

Il y a un point de la décadence des Etats, où leur ruine ſeroit inévitable, ſi on connoiſſoit la facilité qu'il y a de les détruire : mais pour n'avoir pas la vûe aſſez nette, ou le courage aſſez grand, on ſe contente du moins, quand on peut le plus, tournant en prudence, ou la petiteſſe de ſon eſprit, ou le peu de grandeur de ſon ame.

Dans ces conjonctures, on ne ſe ſauve point par ſoi-même. Une vieille réputation vous ſoutient dans l'imagination de vos Ennemis, quand les véritables forces vous abandonnent. Ainſi Annibal ſe met devant les yeux une puiſſance qui n'eſt plus. Il ſe fait un fantôme de ſoldats morts & de légions diſſipées, comme s'il avoit encore à combattre & à défaire ce qu'il a défait.

Et certes, la confuſion n'eût pas été moindre à Rome après la Bataille de Cannes, qu'elle l'avoit été autrefois après la journée d'Allie (1). Mais au lieu d'approcher d'une Ville où il eût porté l'épouvante, il s'en éloigna, comme s'il eût voulu la raſſurer & donner loiſir aux Ma-

(1) Riviere à trois ou quatre lieuës de Rome, près de laquelle les Romains furent défaits par les Gaulois. Ceux-ci ſe rendirent maîtres de la Ville ; mais ils ne purent prendre le Capitole, où une partie de la jeuneſſe s'étoit retirée. Voyez TITE-LIVE, au V. Livre de la I. *Décade*.

giſtrats de pourvoir tranquillement à toutes choſes. Il prit le parti d'attaquer des Alliés qui tomboient avec Rome, & qui ſe ſoutinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne ſe fût ſoutenue.

C'eſt-là la premiere & la grande faute d'Annibal, qui fut auſſi la premiere reſſource des Romains. La conſternation paſſée, ceux-ci augmenterent de courage, en diminuant de forces ; & les Carthaginois diminuerent de vigueur, en augmentant de puiſſance.

Que ſi l'on veut chercher les cauſes de tous leurs malheurs, on en trouvera deux eſſentielles ; la nonchalance de Carthage, qui laiſſoit anéantir les bons ſuccès, faute de ſecours, & l'envie précipitée qu'eut Annibal de mettre fin aux travaux, avant que d'avoir fini la Guerre.

Après avoir goûté le repos, il ne fut pas long-temps ſans vouloir goûter les délices ; & il en fut charmé d'autant plus aiſément, qu'elles lui avoient toujours été inconnues. Un homme qui ſait mêler les plaiſirs & les affaires, n'en eſt jamais poſſedé : il les quitte, il les reprend, quand bon lui ſemble ; & dans l'habitude qu'il en a formée, il trouve plûtôt un délaſſement d'eſprit, qu'un charme dangereux qui puiſſe corrompre. Il n'en eſt pas ainſi de ces gens auſtéres qui par un changement d'eſprit,

viennent à goûter les voluptés. Ils sont enchantés aussi-tôt de leurs douceurs, & n'ont plus que de l'aversion pour l'austérité de leur vie passée. La nature en eux lassée d'incommodités & de peines, s'abandonne aux premiers plaisirs qu'elle rencontre. Alors ce qui avoit paru vertueux, se présente avec un air rude & difficile; & l'ame, qui croit s'être détrompée d'une vieille erreur, complaît en elle-même de son nouveau goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva à Annibal & à son Armée, qui ne manquoit pas de l'imiter dans le relâchement, puisqu'elle l'avoit bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que bains, que festins, qu'inclinations & attachemens. Il n'y eut plus de discipline, ni par celui qui devoit donner les ordres, ni dans ceux qui devoient les exécuter. Quand il fallut se mettre en campagne, la gloire & l'intérêt réveillerent Annibal qui reprit sa premiere vigueur & se retrouva lui-même; mais il ne retrouva plus la même Armée. Il n'y avoit que de la molesse & de la nonchalance. S'il falloit souffrir la moindre nécessité, on regrettoit l'abondance de Capoue: on songeoit aux maîtresses, lorsqu'il falloit aller aux Ennemis: on languissoit des tendresses de l'amour, quand il falloit de l'action & de la fierté pour les combats. Anni-

bal

bal n'oublioit rien qui pût exciter les courages, tantôt par le souvenir d'une valeur qu'on avoit perdue, tantôt par la honte des reproches où l'on étoit insensible.

Cependant les Généraux des Romains devenoient plus habiles tous les jours; les légions prenoient l'ascendant sur des troupes corrompues, & il ne venoit de Carthage aucun secours qui pût ranimer une Armée si languissante. Mais plus Annibal trouvoit de vigueur parmi les Ennemis, moins il recevoit de services des siens, plus il prenoit sur lui-même; & il n'est pas croyable avec quelle vertu il se maintint en Italie, d'où les Romains ne l'ont fait sortir qu'en obligeant les Carthaginois à l'en retirer. Ceux-ci défaits & chassés d'Espagne, battus & ruinés en Afrique, eurent recours à leur Annibal pour leur derniere ressource. Il obéit aux ordres de son pays avec la même soumission qu'auroit pu faire le moindre Citoyen; & il n'y fut pas si-tôt arrivé, qu'il en trouva les affaires désespérées.

Scipion qui avoit vû les calamités de sa République sous des Chefs malheureux, en commandoit alors les Armées dans les prospérités qu'il avoit fait naître. Pour Annibal, il n'avoit que le souvenir de sa bonne fortune, dont il avoit mal usé; mais il ne manquoit en rien pour soutenir la mauvaise. Le premier, confiant de son na-

turel, & par le bonheur préſent de ſes affaires, étoit à la tête d'une Armée qui ne doutoit pas de la victoire. Le ſecond, augmentoit une défiance naturelle par le méchant état où il voyoit ſa Patrie & par la mauvaiſe opinion qu'il avoit de ſes ſoldats.

Ces différentes ſituations d'eſprit firent offrir la Paix, & la rejetter ; après quoi l'on ne ſongea plus qu'à la Bataille. Le jour qu'elle fut donnée, Annibal ſe ſurpaſſa lui-même, ſoit à prendre ſes avantages, ſoit à diſpoſer ſon Armée, ſoit à donner les ordres dans le combat : mais enfin le génie de Rome l'emporta ſur celui de Carthage, & la défaite des Carthaginois laiſſa pour jamais l'Empire aux Romains.

Quant au Général, il fut admiré de Scipion, qui au milieu de ſa gloire, ſembloit porter envie à la capacité du vaincu ; & le vaincu, dont l'humeur étoit aſſez éloignée des vaines oſtentations, crut toujours avoir quelque ſupériorité dans la ſcience de la Guerre ; car diſcourant un jour des grands Capitaines avec Scipion, il mit Alexandre le premier, Pyrrhus le ſecond, & lui-même le troiſiéme ; à quoi répondit froidement Scipion : *Si vous m'aviez vaincu*, dit-il, *en quel rang vous ſeriez-vous mis ? Le premier de tous*, reprit Annibal.

Il eſt certain qu'il avoit une merveil-

leuſe capacité dans la Guerre; & ces Conquérans illuſtres, qui ont laiſſé un ſi grand nom à la poſtérité, n'approchoient pas de ſon induſtrie, & pour aſſembler & pour maintenir des Armées.

Alexandre paſſa en Aſie avec des Macédoniens qui obéiſſoient à leur Roi. S'il avoit peu d'argent & peu de vivres, les Batailles qu'il gagnoit, le mettoit dans l'abondance de toutes choſes. Une Ville priſe ou rendue, lui livroit les tréſors de Darius, qui devenoit néceſſiteux en ſon propre pays, à meſure qu'Alexandre en poſſédoit les richeſſes. Scipion, dont je viens de parler, fit la Guerre en Eſpagne & en Afrique avec des légions que la République avoit levées & qu'elle faiſoit ſubſiſter. Céſar eut les mêmes commodités pour la conquête des Gaules, & il ſe ſervit des forces & de l'argent de la République même, pour l'aſſujettir.

Pour notre Annibal, il avoit joint à un petit corps de Carthaginois pluſieurs Nations, qu'il ſut lier toutes par lui-même, & dont il put ſe faire obéir dans une éternelle néceſſité. Ce qui eſt encore plus extraordinaire, les combats ne le mettoient guére plus à ſon aiſe: il ſe trouvoit preſque auſſi embarraſſé après le gain d'une Bataille qu'auparavant. Mais s'il a eu des talens que les autres n'avoient pas, auſſi

a-t'il fait une faute, où apparemment ils ne seroient pas tombés.

Alexandre étoit si éloigné de laisser les choses imparfaites, qu'il alloit toujours au-delà, lorsqu'elles étoient consommées. Il ne se contenta pas d'assujettir ce grand Empire de Darius, jusqu'à la moindre Province. Son ambition le porta aux Indes, quand il pouvoit accommoder la gloire & le repos, ce qui est rare, & jouir paisiblement de ses conquêtes. Scipion ne songea pas à se reposer, qu'il n'eût réduit Carthage & établi en Afrique les affaires des Romains. Et une des grandes louanges qu'on donne à César, c'est qu'il ne pensoit jamais avoir rien fait, tant qu'il lui restoit quelque chose à faire.

Nil actum credens, dùm quid superesset agendum (1).

Quand je songe à la faute d'Annibal, il me vient aussi-tôt dans l'esprit qu'on ne considere pas assez l'importance d'une bonne résolution dans les grandes choses. Aller à Rome après la Bataille de Cannes, fait la destruction de cette Ville & la grandeur de Carthage. N'y pas aller, produit avec le temps la ruine des Carthaginois & l'Empire des Romains.

J'ai vû prendre une résolution qui causoit la perte d'un grand Etat, si elle eût été

(1) LUCAN. *Pharsal.* Lib. II. vers 657.

suivie. J'en vis prendre une contraire le même jour, par un heureux changement, qui fut son salut ; mais elle donna moins de réputation à l'auteur d'un si bon conseil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens chevaux, ou la prise d'une Ville peu importante (1). Ces derniers évenemens frappent les yeux ou l'imagination de tout le monde. Le bon sens n'est admiré quasi de personne, pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens savent faire. Revenons à notre Annibal.

Si le métier de la Guerre, tout éclatant qu'il est, méritoit seul de la considération, je ne vois personne chez les Anciens qu'on pût raisonnablement lui préferer : mais celui qui le sait le mieux, n'est pas nécessairement le plus grand homme. La beauté de l'esprit, la grandeur de l'ame, la magnanimité, le désintéressement, la justice,

(1) Un jour que je lisois cet endroit avec M. de Saint Evremond, je le priai de m'apprendre quelles étoient les deux résolutions dont il parle ; & voici l'éclaircissement qu'il voulut bien me donner. „ La Cour, *me* „ *dit-il*, étant à Pontoise „ (en 1652) & le Cardi„ nal Mazarin considerant „ que M. le Prince n'en „ étoit pas éloigné, que „ Fuensaldagne s'avançoit „ avec vingt-cinq mille „ hommes & le Duc de „ Lorraine avec douze „ mille, résolut de faire „ retirer le Roi en Bour„ gogne, ne le croyant pas „ en sûreté à Paris. M. de „ Turenne ne se trouva pas „ alors au Conseil ; mais „ ayant appris cette réso„ lution, il s'y rendit in„ cessamment, & dit aux „ Ministres que si le Roi „ quittoit Paris, il n'y „ rentreroit jamais, & qu'il „ falloit y vaincre ou pé„ rir. Cela obligea le Con„ seil de changer d'avis.

une capacité qui s'étend à tout, font la meilleure partie du mérite de ces grands hommes.

Savoir simplement tuer des gens, être plus entendu que les autres à désoler la Société & à détruire la nature, c'est exceller dans une science bien funeste. Il faut que l'application de cette science soit juste, ou du moins honnête, qu'elle se tourne au bien même de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible, toujours à l'intérêt de son pays, ou à la nécessité du sien propre. Quand elle devient l'emploi du caprice, qu'elle sert au déreglement & à la fureur; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde, alors il lui faut ôter cette gloire qu'elle s'attribue & la rendre aussi honteuse qu'elle est injuste. Or il est certain qu'Annibal avoit peu de vertus & beaucoup de vices; l'infidelité, l'avarice, une cruauté souvent nécessaire, toujours naturelle.

D'ailleurs on juge d'ordinaire par le succès, quoi que disent les plus sages. Ayons toute la bonne conduite qu'on peut avoir. Si l'évenement n'est pas heureux, la mauvaise fortune tient lieu de faute, & ne se justifie qu'auprès de fort peu de gens. Ainsi qu'Annibal ait mieux fait la Guerre que les Romains; que ceux-ci soient demeurés victorieux par le bon ordre de leur Répu-

blique, & qu'il ait péri par le mauvais gouvernement de la sienne, c'est la considération d'un petit nombre de personnes. Qu'il ait été défait par Scipion, & que la ruine de Carthage soit arrivée ensuite de sa défaite, ç'a été une chose pleinement connue, d'où s'est formé le sentiment universel de tous les peuples.

CHAPITRE VIII.

Du Génie des Romains, vers la fin de la seconde Guerre de Carthage.

SUR la fin d'une si grande & si longue Guerre, il se forma un certain esprit particulier, inconnu jusqu'alors dans la République. Ce n'est pas qu'il n'y eût eu souvent des séditions. Le Sénat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppression du peuple, & le peuple à beaucoup de violences contre le Sénat : mais on avoit agi dans ces occasions par un sentiment public, regardant l'autorité des uns, comme une tyrannie qui ruinoit la liberté ; & la liberté des autres, comme un déreglement qui confondoit toutes choses.

Ici, les hommes commencerent à se regarder moins en commun, qu'en parti-

culier. Les liens de la Société, qu'on avoit trouvés si doux, semblerent alors des chaînes fâcheuses; & chacun dégoûté des loix, voulut rentrer dans le premier droit de disposer de soi-même, de se laisser aller à son choix, & de suivre dans ce choix, par les lumiéres de son propre esprit, les mouvemens de sa volonté.

Comme le dégoût de la sujetion avoit fait rejetter les Rois, & avoit porté les peuples à l'établissement de la liberté, le dégoût de cette même liberté qu'on avoit trouvé fâcheuse à soûtenir, disposoit les esprits à des attachemens particuliers qu'on se voulut faire.

L'amour de la patrie, le zéle du bien public s'étoient épuisés au fort de la guerre contre Annibal, où l'affection & la vertu des Citoyens avoient été au-delà de ce que la République en pouvoit attendre. On avoit donné son bien & son sang pour le public, qui n'étoit pas en état de faire trouver aucune douceur aux particuliers. La dureté même du Sénat avoit augmenté celle des loix en quelques occasions; & la rigueur qu'on avoit tenue aux prisonniers de la Bataille de Cannes, avoit touché tout le monde : mais on avoit souffert patiemment dans un temps où l'on croyoit endurer tout par un intérêt commun. Si-tôt qu'on eût moins à craindre, on crut que la

néceſſité de ſouffrir étoit finie ; & chacun ayant perdu la docilité & la patience avant la fin de ſes maux, on ſupportoit avec peine ce qu'on s'imaginoit endurer ſans beſoin, par la ſeule volonté des Magiſtrats.

C'eſt ainſi que ſe formerent les premiers dégoûts, d'où il arriva que les hommes revenus de la République à eux-mêmes, cherchoient de nouveaux engagemens dans la Société, & regardoient parmi eux à choiſir des ſujets qui méritaſſent leurs affections.

Dans cette diſpoſition des eſprits, Scipion ſe préſenta aux Romains avec toutes les qualités qui peuvent acquérir l'eſtime & la faveur des hommes. Il étoit de grande naiſſance, & l'on voyoit également en lui la bonté & la beauté d'un excellent naturel. Il avoit une grandeur de courage admirable, l'humeur douce & bienfaiſante, l'eſprit véhément en public pour inſpirer ſa hardieſſe & ſa confiance, poli & agréable dans les converſations particulieres, pour le plaiſir le plus délicat des amitiés, l'ame haute, mais reglée, plus ſenſible à la gloire qu'ambitieuſe du pouvoir, cherchant moins à ſe diſtinguer par la conſidération de l'autorité, ou par l'éclat de la fortune, que par la difficulté des entrepriſes & par le mérite des actions. Ajoûtez à tant de choſes, que des ſuccès heureux répondoient toujours à des deſſeins élevés ; &

pour ne laisser rien à desirer, il avoit persuadé les peuples qu'il n'entreprenoit rien sans le conseil, & n'agissoit jamais sans l'assistance des Dieux.

Il n'est pas étrange qu'un homme comme celui que je dépeins, ait pû s'attirer des inclinations qu'on vouloit donner, & ait détaché les esprits d'une République, pour qui on avoit déja quelque dégoût. Ainsi les volontés d'une personne si vertueuse furent préferées à des loix qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant à Scipion, il exerçoit toute sorte d'humanité & de courtoisie; & quittant l'ancienne sévérité de la discipline, il commandoit avec douceur à des Troupes qui obéissoient avec affection.

* [Je sai bien qu'on attribue à sa facilité quelques séditions qui arriverent dans son camp: mais, si je l'ose dire, c'étoit un malheur quasi nécessaire en ce temps-là. Ce fut un nouvel esprit dans la République, qui fit préjudice au Gouvernement: sans ce nouvel esprit néanmoins, toute la République étoit perdue, & Scipion seul se trouvoit capable de l'inspirer. Ce n'étoit pas assez de maintenir l'ordre parmi les ci-

* Ce passage & celui qu'on trouvera un peu plus bas, renfermés entre deux crochets, sont tirés du Manuscrit de M. de Saint Evremond, qui étoit demeuré entre les mains de M. Waller. J'en ai parlé dans une Note sur la VIE *de M. de Saint Evremond*, vers la fin.

toyens, selon le génie de leurs anciens Légiſlateurs, il falloit celui d'un Héros avec des vertus moins ſévéres, pour animer contre Annibal des Soldats tout abattus, & leur donner la confiance de pouvoir vaincre. Les affaires de Rome étoient tellement déſeſperées, qu'il falloit des qualités héroïques, & l'opinion des choſes divines pour les ſauver. Il eſt ſûr] que jamais Général des Romains n'avoit eu tant de capacité ni ſi bien agi : jamais les Légions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire : jamais la République n'avoit été ſi bien ſervie, mais par un autre eſprit que celui de la République.

Fabius & Caton (1) s'apperçurent de ce changement, & n'oublierent rien pour y apporter du reméde. A la vérité, ils y mêlerent le chagrin de leurs paſſions ; & l'envie qu'ils portoient à ce grand homme, eut autant de part en leurs oppoſitions, que la jalouſie de la liberté.

Ce qui eſt extraordinaire, c'eſt que le corrupteur demeuroit homme de bien parmi ceux qu'il corrompoit, & agiſſoit plus noblement que les perſonnes qui s'oppoſoient à la corruption. En effet, il rapportoit tout à la République, dont il détachoit les autres, & n'avoit de crimes que celui de la ſervir avec les mêmes qualités dont il eût pû la ruiner.

(1) Le Cenſeur.

J'avoue bien que dans les maximes d'un Gouvernement si jaloux, on pouvoit prendre avec raison quelque allarme. Une ame si élevée, est crûe incapable de modération. Un desir de gloire si passionné, se distingue mal aisément de l'ambition qui fait aspirer à la puissance. Une confiance si peu commune, n'est pas éloignée des entreprises extraordinaires. En un mot, les vertus des Héros sont suspectes dans les Citoyens. J'ose dire même que cette opinion de commerce avec les Dieux, si utile aux Législateurs pour la fondation des Etats, sembloit d'une périlleuse conséquence dans un particulier pour une République établie.

Scipion fut donc malheureux de donner des apparences contraires à ses intentions; ce qui servit de prétexte à la malice de ses envieux, comme de fondement à la précaution des personnes allarmées.

Voilà aussi-tôt un homme de bien suspect, & peu après un innocent accusé. Il pouvoit répondre, il pouvoit se justifier; mais il y a une innocence héroïque, aussi-bien qu'une valeur, si on peut parler de la sorte. La sienne négligea les formes où sont assujettis les innocens ordinaires; & au lieu de répondre à ses accusateurs, il fit rendre graces aux Dieux de ses victoires, quand on lui demandoit compte de ses

actions. Tout le peuple le suivit au Capitole, à la honte de ceux qui le poursuivoient; & pour mieux justifier la sincérité de ses intentions & la netteté de sa vertu, il donna ses ressentimens au public, aimant mieux vivre loin de Rome par l'ingratitude de quelques Citoyens, que de se rendre le maître par l'injustice d'une usurpation. Tant de belles qualités ont obligé Tite-Live à faire son Héros d'un si grand homme, & à lui donner une préference délicate sur le reste des Romains.

S'il y en a eu qui ayent gagné plus de combats, & pris un plus grand nombre de villes, ils n'ont pas défait Annibal, ni réduit Carthage: s'ils ont sû commander aux autres comme lui, ils n'ont pas sû se commander à eux-mêmes, & se posséder également dans l'agitation des affaires, & dans le repos d'une vie privée. Je laisse à disputer s'il a été le plus grand: mais si j'ose dire ce que Tite-Live n'a fait qu'insinuer, à tout prendre, ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la vertu des vieux Romains, mais cultivée & polie; il a eu la science & la capacité des derniers, sans aucun mêlange de corruption.

Il faut avouer pourtant que ses actions ont été plus avantageuses à la République, que ses vertus: le Peuple Romain les goûta trop, & se détacha des obligations du de-

voir, pour suivre les engagemens de la volonté.

L'humanité de Scipion ne laissa pas de produire de méchans effets avec le temps, apprenant aux Généraux à se faire aimer. Comme les choses dégénerent toujours, un commandement agréable fut suivi d'une indigne complaisance ; &, quand les vertus manquoient, pour gagner l'estime & l'amitié, on employoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voilà les suites fâcheuses de cet esprit particulier, noble & glorieux dans ses commencemens; mais qui fit depuis les ambitieux & les avares, les corrupteurs & les corrompus.

[Je dirai encore, que n'eût été le charme des vertus de Scipion, l'esprit d'égalité, fier & indocile, comme il étoit chez les vieux Romains, eût subsisté plus longtemps ; un citoyen se fût moins appliqué à un autre, & cette application n'eût pas produit un assujettissement insensible, qui méne à la ruine de la liberté : mais, sans le charme de ces mêmes vertus, les Romains ne seroient jamais sortis de l'abattement où les avoit jettés la crainte d'Annibal ; & les mêmes qui sont devenus depuis les maîtres du monde, auroient été peut-être assujettis aux Carthaginois.]

Ces premiers dégoûts de la République eurent au moins cela d'honnête, qu'on ne

se détacha de l'amour des loix, que pour s'affectionner aux personnes vertueuses. Les Romains vinrent à regarder leurs loix comme les sentimens de vieux Législateurs, qui ne devoient pas régler leur siécle ; & les sentimens de Scipion furent regardés comme des loix vivantes & animées.

Pour Scipion, il tourna au service du public toute cette considération qu'on avoit pour sa personne : mais, voulant adoucir l'austérité du devoir par le charme de la gloire, il y fut peut-être un peu plus sensible qu'il ne devoit ; à Rome particuliérement, où les citoyens avoient paru criminels quand ils s'étoient attirés une estime trop favorable.

Ce nouveau génie qui succédoit au bien public, anima les Romains assez longtemps aux grandes choses, & les esprits s'y portoient avec je ne sai quoi de vif & d'industrieux qu'ils n'avoient pas eu auparavant ; car l'amour de la Patrie nous fait bien abandonner nos fortunes & nos vies mêmes pour son salut : mais l'ambition & le desir de la gloire, excitent beaucoup plus notre industrie, que cette premiere passion toujours belle & noble, mais rarement fine & ingénieuse.

C'est à ce génie qu'on a dû la défaite d'Annibal & la ruine de Carthage, l'abais-

ſement d'Antiochus, la conquête ou l'aſſujettiſſement de tous les Grecs ; d'où l'on peut dire avec raiſon, qu'il fut avantageux à la République pour ſa grandeur, mais préjudiciable pour ſa liberté.

Enfin, on s'en dégoûta comme on avoit fait de l'amour de la République. Cette eſtime, cette inclination ſi noble pour les hommes de vertu, ſembla ridicule à des gens qui ne voulurent rien conſidérer qu'eux-mêmes. L'honneur commença de paſſer pour une chimere ; la gloire pour une vanité toute pure : & chacun ſe rendit baſſement intéreſſé, penſant devenir judicieuſement ſolide.

Or, le génie d'intérêt qui prit la place de celui de l'honneur, agit diverſement chez les Romains, ſelon la diverſité des eſprits. Ceux qui eurent quelque choſe de grand, voulurent acquérir du pouvoir ; les ames baſſes ſe contenterent d'amaſſer du bien par toutes ſortes de voies.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la corruption entiere, il y eut un paſſage de l'honneur à l'intérêt, ou l'un & l'autre ſubſiſterent dans la République, mais avec des égards différens. Il y avoit de l'honnêteté en certaines choſes, & de l'infamie en d'autres.

Les eſprits ſe corrompoient dans Rome aux affaires qui regardoient les citoyens. L'intégrité

L'intégrité devenoit plus rare tous les jours : on ne connoissoit presque plus de justice : l'envie de s'enrichir étoit la maîtresse passion ; & les personnes considérables mettoient leur industrie à s'approprier ce qui ne leur appartenoit pas. Mais on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les étrangers ; & les plus corrompus au-dedans se montroient jaloux de la gloire du nom Romain au dehors.

Rien n'étoit plus injuste que les jugemens des Sénateurs ; rien de si sale que leur avarice : cependant le Sénat s'attachoit, avec scrupule, à la conservation de la dignité ; & jamais on n'apporta plus de soin pour empêcher que la majesté du Peuple Romain ne fût violée.

Ce Sénat d'ailleurs si intéressé & si corrompu avec ses citoyens, opinoit avec la même hauteur qu'auroit pû avoir Scipion où il s'agissoit des ennemis. Dans le temps d'une grande corruption, il ne put souffrir le Traité honteux de Mancinus avec les Numantins (1) ; & ce misérable Consul

(1) Le Consul C. Hostilius Mancinus, après avoir été défait plusieurs fois par les Numantins, se laissa renfermer dans son Camp avec une Armée de trente mille hommes, qu'il ne put sauver qu'en faisant un Traité avec les Ennemis, qui n'avoient que quatre mille hommes, par lequel on convint qu'il y auroit désormais une alliance perpétuelle entre les Romains & les Numantins, & que ceux-ci jouiroient des mêmes droits & privileges que les Romains. Le Sénat déclara ce Traité honteux à la République, & ordonna que

fut obligé de s'aller remettre entre leurs mains, avec toute sorte d'ignominie. Graccus qui avoit eu part à la paix, étant Questeur dans l'Armée de Mancinus, tâcha de la soutenir inutilement; son crédit ne servit de rien; son éloquence y fut vainement employée.

Comme il est arrivé par Graccus une des plus importantes affaires de la République, & peut-être la source de toutes celles qui l'ont agitée depuis, il ne sera pas hors de propos de vous le faire connoître.

C'étoit un homme fort considérable par sa naissance, par les avantages du corps & par les qualités de l'esprit; d'un génie opposé à celui du grand Scipion, dont Cornelia sa mere étoit sortie; plus ambitieux du pouvoir, qu'animé du desir de la gloire, si ce n'étoit de celle de l'éloquence, nécessaire à Rome pour se donner du crédit. Il avoit l'ame grande & haute; plus propre toutefois à embrasser des choses nouvelles & à rappeller les vieilles, qu'à suivre solidement les établies. Son intégrité ne pouvoit souffrir aucun intérêt d'argent pour lui-même: il est vrai qu'il ne procu-

Mancinus seroit renvoyé pieds & poings liés aux Numantins, pour en faire ce qu'ils jugeroient à propos; mais ils ne voulurent point le recevoir. Voyez le SUPPLEMENT du LV. & LVI. Livre de Tite-Live, par Freinshemius.

roit guére celui des autres, ſans y méler la conſidération de quelque deſſein. Avec cela, l'amour du bien lui étoit aſſez naturelle, la haine du mal encore davantage : il avoit de la compaſſion pour les opprimés, plus d'animoſité contre les oppreſſeurs ; enſorte que la paſſion prévalant ſur la vertu, il haïſſoit inſenſiblement les perſonnes plus que les crimes.

Pluſieurs grandes qualités le faiſoient admirer chez les Romains ; il n'en avoit pas une dans la juſteſſe où elle devoit être. Ses engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit penſé : ſa fermeté ſe tournoit en quelque choſe d'opiniâtre ; & des vertus qui pouvoient être utiles à la République, devenoient autant de talens avantageux pour les factions.

Je ne vois ni délicateſſe, ni modération dans les jugemens qu'on en a laiſſés. Ceux qui ont tenu le parti du Sénat, l'ont fait paſſer pour un furieux ; les partiſans du Peuple, pour un véritable protecteur de la liberté. Il me paroît qu'il alloit au bien, & qu'il haïſſoit naturellement toute ſorte d'injuſtice ; mais l'oppoſition mettoit en déſordre ſes bons mouvemens. Une affaire conteſtée l'aigriſſant contre ceux qui lui réſiſtoient, il pourſuivoit par un eſprit de faction ce qu'il avoit commencé par un ſentiment de vertu. Voilà, ce me ſemble,

quel étoit le génie de Graccus, qui fut émouvoir le Peuple contre le Sénat. Il faut voir en quelle disposition étoit le Peuple.

Après avoir rendu de grands services à l'Etat, le Peuple se trouvoit exposé à l'oppression des riches, & particuliérement à celle des Sénateurs, qui, par autorité, ou par d'autres méchantes voies, tiroient la commune de ses petites possessions. Des injures continuelles avoient donc aliéné les esprits de la multitude; mais, sans avoir encore de méchantes intentions, elle souffroit avec douleur la tyrannie; &, plus misérable que tumultueuse, attendoit plus qu'elle ne cherchoit à sortir d'une condition infortunée.

J'ai crû devoir faire la peinture du Sénat, de Graccus & du Peuple, avant que d'entrer en cette violente agitation que ressentit la République.

On concevra donc le Sénat injuste, corrompu, mais couvrant les infamies au-dedans, par quelque dignité aux affaires de dehors. On aura l'idée de Graccus, comme d'une personne qui avoit de grands talens, mais plus propre à ruiner absolument une République corrompue, qu'à la rétablir dans sa pureté par une sage réformation. Pour le Peuple, il n'étoit pas mal affectionné, mais il ne savoit comment

vivre dans sa misere, ni où s'occuper après la perte de ses terres.

AVERTISSEMENT.

Monsieur de Saint-Evremond, comme on l'a remarqué dans sa VIE, *ayant résolu de passer en Hollande en 1665. laissa ses papiers en garde à son bon ami M. Waller ; mais à son retour (1670.) il trouva que la plûpart s'étoient perdus durant la grande Peste de Londres, & entr'autres les sept* CHAPITRES *suivans, avec l'affaire de Graccus contre le Sénat, qui manque à celui-ci. On n'a jamais pû les recouvrer, & M. de Saint-Evremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire : il ne nous en reste que les Sommaires. Les voici.*

CHAPITRE IX.

Le génie du Peuple Romain, quand Jugurta s'empara du Royaume de Numidie. Sale intérêt pour le dehors, comme il étoit déja pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de Scaurus.

CHAPITRE X.

Guerre conduite par Métellus ; son caractére. Celui de Jugurta. Orgueil de la Nobleſſe.

CHAPITRE XI.

Caractére de Marius ; ſon arrogance. Génie du Peuple, & l'eſprit de faction contre le Sénat. Le Peuple ſupérieur au Sénat ; ſa licence.

CHAPITRE XII.

Caractére de Sylla, qui reléve le Sénat & opprime le Peuple. Quelque choſe de Pompée & de Sertorius.

CHAPITRE XIII.

Etat de Rome, & le génie des Romains dans la conſpiration de Catilina ; ſon caractére. Le caractére de Clodius, & le banniſſement de Cicéron, avec ſon caractére.

CHAPITRE XIV.

Etat de Rome dans le partage du Gouvernement entre Pompée, Céſar & Craſſus.

CHAPITRE XV.

Les motifs de la Guerre civile entre Pompée & Céſar; leur caractére. Ce que le Sénat étoit à Pompée, & le Peuple à Céſar. Les ſentimens du premier touchant la République, & l'établiſſement de ſon pouvoir au-delà de la liberté. L'eſprit de Céſar allant par dégrés au deſſein de la domination.

CHAPITRE XVI.

D'Auguſte, de ſon Gouvernement & de ſon génie.

JE ne parlerai point des commencemens de la vie d'Auguſte, ils ont été trop funeſtes : je prétens le conſidérer depuis qu'il fut parvenu à l'Empire ; &, à mon avis, jamais Gouvernement n'a mé-

rité de plus particulieres obſervations que le ſien.

Après la tyrannie du Triumvirat, & la déſolation qu'avoit apporté la Guerre civile, il voulut enfin gouverner par la raiſon un Peuple aſſujetti par la force; &, dégoûté d'une violence où l'avoit peut-être jetté la néceſſité de ſes affaires, il ſut établir une heureuſe ſujétion, plus éloignée de la ſervitude que de l'ancienne liberté.

Auguſte n'étoit pas de ceux qui trouvent la beauté du commandement dans la rigueur de l'obéiſſance; qui n'ont de plaiſir du ſervice qu'on leur rend, que par la néceſſité qu'ils en impoſent.

Ce rafinement de domination a été à un point de délicateſſe ſous quelques Empereurs, qu'il n'étoit pas permis aux ſujets de vouloir ce qu'on vouloit d'eux. Une diſgrace que l'on recevoit ſans peine, un banniſſement où l'on s'accommodoit avec facilité, une ſoumiſſion aiſée, en quoi que ce fût, faiſoit le dégoût du Prince. Pour obéir à ſon gré, il falloit obéir malgré ſoi: mais il falloit auſſi être bien juſte dans la répugnance; car celle qui oſoit ſe produire avec éclat, excitoit le dépit & la colére: enſorte que les miſérables Romains ne ſavoient où trouver un milieu trop délicat entre deux choſes périlleuſes.

Auguſte a jugé tout autrement. Il a crû

que

que pour bien disposer des hommes, il falloit gagner les esprits, avant que d'exiger les devoirs ; & il fut si heureux à les persuader de l'utilité de ses ordres, qu'ils songeoient moins à l'obligation qu'ils avoient de les suivre, qu'à l'avantage que l'on y trouvoit

Un des plus grands soins qu'il eut toujours, fut de bien faire goûter aux Romains le bonheur du Gouvernement, & de leur rendre, autant qu'il put, la domination insensible. Il rejetta jusqu'aux noms qui pouvoient déplaire, & sur toutes choses, la qualité de DICTATEUR, détestée dans Sylla, & odieuse en César même (1). La plûpart des gens qui s'élevent, prennent de nouveaux titres, pour autoriser un nouveau pouvoir. Il voulut cacher une puissance nouvelle sous des noms connus & des dignités ordinaires. Il se fit appeller EMPEREUR de temps en temps, pour conserver son autorité sur les Légions : il se fit créer *Tribun*, pour disposer du Peuple ; *Prince du Sénat*, pour le gouverner : mais quand il réunit en sa personne tant de pouvoirs différens, il se chargea aussi de divers soins, & il devint l'homme des Armées, du Peuple & du Sénat, quand il s'en rendit le maî-

(1) *Non Regno tamen, neque dictatura, sed Principis nomine constituta Rempublicam Mari Oceano, aut amnibus longinquis septum imperium.* C. CORNELIUS TACITUS *Annalium* Lib. I. cap. 9.

tre ; encore n'usa-t'il de son pouvoir que pour ôter la confusion qui s'étoit glissée en toutes choses. Il remit le Peuple dans ses droits, & ne retrancha que les brigues aux Elections des Magistrats. Il rendit au Sénat son ancienne splendeur, après en avoir banni la corruption ; car il se contenta d'une puissance temperée, qui ne lui laissoit pas la liberté de faire le mal : mais il la voulut absolue, quand il s'agit d'imposer aux autres la nécessité de bien faire.

Ainsi, le Peuple ne fut moins libre que pour être moins séditieux ; le Sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste. La liberté ne perdit que les maux qu'elle peut causer ; rien du bonheur qu'elle peut produire.

Après avoir établi un si bon ordre, il se trouva agité de différentes pensées, & consulta long-temps en lui-même, s'il devoit garder l'Empire, ou rendre au Peuple sa premiere liberté. Les exemples de Sylla & de César, quoique différens, faisoient une impression égale en faveur de ce dernier sentiment. Il considéroit que Sylla, qui avoit quitté volontairement la Dictature, avoit eu une mort paisible au milieu de ses Ennemis ; & que César, pour l'avoir gardée, avoit été assassiné par ses meilleurs amis qui en faisoient gloire.

Je sai que ces matiéres-ci ne souffrent

guére les vers; mais on peut alléguer ceux de CORNEILLE, sur les Romains, puisqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes.

Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,
Le grand César mon pere en a joui de même;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a gardé.
Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon Citoyen dans le sein de sa Ville:
L'autre, tout débonnaire, au milieu du Sénat,
A vû trancher ses jours par un assassinat. (1)

Combattu d'une incertitude si fâcheuse, il découvrit l'agitation de son ame à ses deux amis principaux, Agrippa & Mécénas. Agrippa, qui lui avoit acquis l'Empire par sa valeur, lui conseilla, par modération, de le quitter; si ce n'est peut-être qu'il ait eu des fins plus cachées, & que pour se trouver plus grand homme de guerre que n'étoit Auguste, il ait attendu les principaux Emplois de la République, quand elle seroit rétablie.

Pour Mécénas, qui n'avoit eu aucune part aux victoires, il lui conseilla de retenir ce qu'elles lui avoient donné. Ce ne fut pas sans faire entrer dans ses raisons la considération du public, qui ne pouvoit plus,

(1) CINNA Act. II. Sc. I.

disoit-il, se passer d'Auguste. Mais quoique cela pût être en quelque sorte, il suivit en effet son inclination pour la personne du Prince & ses propres intérêts.

Mécénas étoit homme de bien; de ces gens de bien néanmoins doux, tendres, plus sensibles aux agrémens de la vie, que touchés de ces fortes vertus qu'on estimoit dans la République. Il étoit spirituel, mais voluptueux, voyant toutes choses avec beaucoup de lumiére, & en jugeant sainement, mais plus capable de les conseiller, que de les faire. Ainsi, se trouvant foible, paresseux & purement homme de cabinet, il espéroit de sa délicatesse avec un Empereur délicat, ce qu'il ne pouvoit attendre du Peuple Romain, où il eût fallu se pousser par ses propres moyens, & agir fortement par lui-même.

Pour revenir des personnes à la chose; l'Empire fut retenu par son conseil; & la résolution de le garder étant prise, Auguste ne laissa pas d'offrir au Sénat de s'en démettre. Quelques-uns en furent touchés comme d'une grande modération; plusieurs reconnurent la simple honnêteté de l'offre: mais tous s'accorderent véritablement en ce point de refuser l'ancienne liberté. Vous eussiez dit que c'étoit une contestation de civilités, qui aboutirent à une satisfaction commune; car Auguste gou-

verna l'Empire par le Sénat, & le Sénat ne se gouverna que par Auguste.

Un Gouvernement si temperé plut à tout le monde; & le Prince ne suivit pas moins en cela son intérêt, que son humeur moderée : car enfin on passe mal-aisément de la liberté à la servitude, & il pouvoit se tenir heureux de commander en quelque façon que ce fût à un peuple libre.

De plus, le funeste exemple de César l'avoit peut-être obligé de prendre des voyes différentes pour éviter une même fin. Le grand Jule, né, pour ainsi dire, dans une faction opposée au Sénat, eut toujours une envie secrette de l'opprimer; & l'ayant trouvé contraire à ses desseins dans la guerre civile, il en prit une aversion nouvelle pour le corps, quoiqu'il eût beaucoup de douceur & de clémence pour les Sénateurs en particulier. Depuis son retour à Rome, comme il se vit assuré du Peuple & des Légions, il compta le Sénat pour peu de chose, & le traita même insolemment en quelques occasions; tant il est difficile aux plus retenus de ne se pas oublier dans une grande fortune. Or il est certain que ce mépris orgueilleux irrita beaucoup de gens, & fit naître, ou du moins avancer la conspiration qui le perdit.

Auguste, un des plus avisés Princes du

monde, ne manqua pas de profiter d'une observation si nécessaire; & à peine se fut-il acquis l'Empire par les Légions, qu'il songea à le gouverner par le Sénat. Il connoissoit la violence des gens de guerre & le tumulte des peuples; les uns & les autres lui paroissant plus propres à être employés dans une occasion présente, qu'aisés à conduire, quand elle est passée.

Il voulut donc fonder le Gouvernement sur le Sénat, comme sur le corps le mieux ordonné & le plus capable de sagesse & de justice: mais en même temps, il s'assura le Peuple & les Légions par des bienfaits. Ainsi tout le monde fut content, comme j'ai dit; & Auguste trouva dans sa modération la sûreté de sa personne & de sa puissance; en quoi certes il eut un bonheur extraordinaire, n'y ayant rien de si heureux dans la vie, que de pouvoir suivre honnêtement son inclination & son intérêt.

Je ne veux pas excuser ses commencemens: mais je ne doute point que dans la violence du Triumvirat, il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est certain qu'il haïssoit naturellement l'humeur cruelle de Marius, de Sylla & de leurs semblables. Il haïssoit ces ames fiéres, qui n'ont qu'un plaisir imparfait d'être les maîtres, s'ils ne font sentir leur pouvoir; qui mettent la

grandeur à être craints, & le bonheur de leur condition à faire, quand il leur plaît, des misérables.

Il avoit éprouvé qu'un honnête homme se fait le premier malheureux, quand il en fait d'autres ; & il ne fut jamais si content, que lorsqu'il se vit en état de faire le bien selon son inclination, après avoir fait le mal contre son gré. Il alloit toujours au bien des affaires : mais il vouloit que les affaires allassent au bien des hommes, & considéroit dans les entreprises beaucoup moins la gloire, que l'utilité. Durant son Gouvernement, aucune Guerre ne fut négligée, qui pût être utile ; & on laissa pour les Héros celles qui sont purement glorieuses.

C'est ce qui le fit accommoder avec les Parthes, & renoncer au projet que faisoit Césat, quand il fut assassiné : c'est ce qui fit rejetter la proposition de certaine Guerre en Allemagne, où il ne voyoit pas un véritable intérêt : c'est ce qui lui fit donner des bornes à l'Empire, quelque interprétation qu'ait donné Tacite à un si sage dessein (1). Enfin, il se laissa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il estima la réputation

(1) *Addideratque*, dit Tacite, parlant d'un Mémoire qu'Auguste avoit laissé écrit de sa propre main, *consilium coërcendi intra terminos imperii, incertum metu an per invidiam.* ANNALIUM Lib. I. cap. XI.

ſolide, qui rend la vie des hommes plus douce & plus ſûre.

Il eſt bien vrai qu'Auguſte n'avoit qu'un talent médiocre pour la Guerre; & pour louer ſa ſageſſe & ſa capacité, il ne faut pas louer ſa vertu en toutes choſes.

Hirtius & Panſa conduiſirent la premiere Guerre contre Antoine (1), dont Auguſte ſeul profita. Il acquit peu de gloire dans celle de Brutus, qui fut conduite & achevée par Antoine. La perte d'Antoine fut un effet de ſa paſſion pour Cléopatre, & de la valeur d'Agrippa. Auguſte eut peu de part aux combats & gagna l'Empire. Ce n'eſt pas qu'il ne ſe ſoit trouvé en pluſieurs occaſions, & qu'il n'ait été bleſſé même en quelques-unes, mais avec plus de ſuccès pour les affaires, que de gloire pour ſa perſonne. Auſſi la dixiéme Légion, un peu inſolente par la haute eſtime qu'avoit eu pour elle le grand Céſar, ne pouvoit goûter le neveu, toutes les fois qu'elle ſe ſouvenoit de l'oncle, d'où il arriva qu'elle fut caſſée avec tout ſon mérite, pour l'avoir mépriſé une fois en ſa préſence.

Cela n'empêche pas qu'il ne ſe ſoit ſervi de la Guerre admirablement pour ſon in-

(1) Marc-Antoine, qui aſſiégeoit Brutus, l'un des aſſaſſins de J. Céſar dans Modène. Antoine fut défait devant cette Ville; mais les deux Conſuls Hirtius & Panſa y périrent. Tout cela contribua beaucoup à l'élevation d'Auguſte, qu'on appelloit alors *Octavius Cæſar*.

térêt & pour celui de l'Empire. Jamais Prince n'a ſu donner un meilleur ordre, ni ſe tranſporter plus volontiers par tout où les affaires l'appelloient, en Egypte, en Eſpagne, dans les Gaules, en Allemagne, dans l'Orient. Mais enfin, on voyoit que la Guerre ne s'accommodoit pas à ſon véritable génie ; & quoiqu'il triomphât avec l'applaudiſſement de tout le monde, on ne laiſſoit pas de connoître que ſes Lieutenans avoient vaincu. Il eut paſſé pour un grand Capitaine du temps de ces Empereurs, qui, par leur peu de vertu, ou par une fauſſe grandeur, n'oſoient prendre, ou tenoient au-deſſous d'eux le commandement des Armées. Etant venu dans un ſiécle où l'on ne ſe rendoit recommandable que par ſes propres exploits, & ſuccédant particuliérement à Céſar, qui ſe devoit tout, il lui fut déſavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

Il n'en étoit pas ainſi dans le Gouvernement, où le Senat ne faiſoit rien de bon ni de ſage, qu'Auguſte ne l'eût inſpiré. Le bien de l'Etat étoit toujours ſa premiere penſée ; & il n'entendoit pas par *le bien de l'Etat*, un nom vain & chimérique, mais le véritable intérêt de ceux qui le compoſoient. Le ſien le premier ; (car il n'eſt pas juſte de quitter les douceurs de la vie privée, pour s'abandonner au ſoin

du public, si on n'y trouve ses avantages,) & celui des autres, qu'il ne crut jamais être séparé du sien.

Les personnes du plus grand service avoient la premiere considération ; & le mérite avançoit sous lui ceux qu'il eût ruiné sous ses successeurs, où le crime étoit moins dangereux que la vertu. Agrippa n'avoit pas tant de part en sa confidence que Mécénas ; mais ses grandes qualités le rendirent bien plus considérable ; & l'étant devenu à un point dans Rome, qu'Auguste se trouvoit obligé de s'en défaire, ou de l'acquérir tout-à-fait, il aima mieux lui donner sa fille, quelque peu de naissance qu'il eût, que d'écouter les inspirations de la jalousie. Quant à Mécénas, comme il étoit plus agréable & plus homme de cabinet, aussi fut-il plus avant que lui dans ses plaisirs & dans ses secrets.

Auguste fit du bien à ses courtisans, & ne fut pas fâché que ces Romains, autrefois si libres, vouluſſent profiter de ses bonnes graces. Ainsi l'on s'étudia à lui plaire, & le soin de la Cour devint un véritable intérêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus considérable. Le mérite qui se rapportoit à l'Etat, étoit préferé à celui qu'on s'acqueroit par l'attachement à sa personne: ce qu'il établissoit lui-même par ses discours, ne parlant jamais de ce qui lui étoit

dû, mais toujours de ce qu'il devoit à la République.

Cependant il n'y a point de vie si uniforme, où des actions particuliéres ne démentent quelquefois le gros de l'habitude & de la conduite. Il défendit un jour un de ses amis, accusé d'un crime horrible (1); & apparemment il le sauva par sa seule considération. Ce ne fut pas sans choquer tous les gens de bien; mais il eut tant de modération à garder les formes, & à souffrir la liberté de ceux qui lui répondoient un peu hautement, qu'il en regagna les esprits; & les mêmes qui s'étoient scandalisés, revenus de leur indignation, excuserent ce qu'il y a d'injuste à proteger un méchant homme, par l'honnêteté qui se trouve à ne pas abandonner un ami.

Les Gens de Lettres eurent part à sa familiarité; Tite-Live entr'autres, Virgile & Horace, par où l'on peut voir la bonté de son jugement, aussi-bien pour les ouvrages, que pour les affaires. Il aimoit le goût exquis de son siécle, dont la délicatesse a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les singularités qui venoient d'un esprit faux, & dont les méchans connoisseurs font le mérite extraor-

(1) Nonius Asprenas, accusé d'avoir empoisonné 130 personnes avec un seul plat. Voyez PLINE, Hist. N. *Lib. XXXV. cap.* 12. & SUETONE, *in* Augusto, *cap.* 56.

dinaire. Comme il vivoit parmi des gens délicats, il prenoit plaisir de voir ses choix approuvés ; & son opinion étoit qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le bon sens des autres par sa raison, que de faire recevoir ses caprices par autorité.

Outre l'honneur de son jugement, dont il fut jaloux, il croyoit encore qu'un bienfait désapprouvé n'étoit grace que pour un seul, & injure pour plusieurs ; que la disgrace d'un honnête homme, au contraire, étoit ressentie de tous les honnêtes gens, par la pitié qu'elle fait aux uns, & l'allarme qu'elle donne aux autres.

Il avoit un discernement admirable à connoître l'humeur & l'ambition des personnes les plus élevées, sans concevoir néanmoins des soupçons funestes à leur vertu.

La liberté des sentimens ne lui déplut point sur les choses générales, estimant que les hommes y ont leurs droits ; que c'est un crime de rechercher curieusement les secrets du Prince, & une infidélité de ne pas bien user de sa confidence : mais que les affaires devenues publiques, appartenoient, malgré qu'on en eût, au jugement du public ; qu'il falloit se le représenter avant que d'agir, & ne pas prétendre de le pouvoir empêcher, quand les actions étoient faites.

Ce fut peut-être sur la connoissance de son humeur, que Tite-Live osa écrire si hardiment la Guerre de César & de Pompée, sans qu'il en ait été moins bien avec lui. Cremutius Cordus lui recita son histoire, & il ne se scandalisa point d'y voir nommer Brutus & Cassius, *les derniers des Romains*. Louange funeste à Cremutius, sous Tibere, *dont on lui fit*, dit Tacite, *un crime inoüi jusqu'alors*, & qui lui coûta la vie (1). Mécénas lui avoit donné un conseil particulier encore, mais d'un usage plus difficile; c'étoit » de ne se piquer jamais » de ce qu'on diroit contre lui.

» Si ce qu'on dit de nous est vrai, ajoû» toit Mécénas, c'est plûtôt à nous de » nous corriger, qu'aux autres de se con» traindre : si ce qu'on dit est faux, aussi» tôt que nous nous en piquerons, nous » le ferons croire véritable. Le mépris de » tels discours les décrédite, & en ôte le » plaisir à ceux qui les font. Si vous êtes » plus sensible que vous ne devez, il dé» pend du plus misérable ennemi, du plus » chétif envieux, de troubler le repos de

(1) *Titus-Livius eloquentia ac fidei praclarus in primis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit, ut* Pompeiaoum *cum Augustus appellaret, neque id amicitia eorum effecit. . . . . Cremutius Cordus postulatur, novo ac tunc primum audito crimine, quod editis Annalibus, laudatisque M. Bruto, C. Cassium* Romanorum ultimum *dixisset.* TACITUS, Annal. Lib. IV. cap. 34. *Objectum & Historico* (Cremutio Cordo) *quod Brutum Cassiumque* ultimos Romanorum *dixisset.* SUETONIUS, *in* Tiberio, *cap.* 61.

» votre vie; & tout votre pouvoir ne sau-
» roit vous défendre de votre chagrin.

Auguste alla plus loin en certaines choses, & demeura fort au-dessous en quelques autres. Je vois des injures oubliées; je le vois si hardi dans sa clémence, qu'il ose pardonner une conspiration non-seulement véritable, mais toute prête à s'exécuter (1).

Cependant, quelque vertueux que soient les hommes, ils ne donnent jamais tant à la vertu, qu'ils ne laissent beaucoup à leur humeur. Il n'est pas croyable combien il fut délicat sur son domestique. Rien n'étoit si dangereux que de parler des amours de Julie, si ce n'étoit d'avoir quelque intérêt avec elle. Ovide en fut chassé sans retour; & ce qui me paroît extraordinaire, le mari même eut à se ressentir de cette méchante humeur. Que la conduite de Julie ne plût pas à Auguste, c'étoit une chose naturelle; mais que le pauvre Agrippa ait eu à souffrir le chagrin de son beau-pere & les débauches de sa femme en même temps, c'est une affaire bisarre, & le dernier malheur de la condition d'un mari.

Il faut avouer que la famille de l'Empereur lui donna trop d'embarras. Dans un applaudissement général de tout l'Empire, il ne pouvoit résister à de petits chagrins

(1) La Conspiration de Cinna.

que lui donnoit sa maison; & il s'y portoit plus en simple personne privée, qu'en grand homme; car il ne savoit ni finir le mal par un bon ordre, (ce qui véritablement n'est pas aisé) ni du moins se mettre l'esprit en repos. Après s'être trop affligé d'un côté, il se laissa aller trop nonchalamment à la douceur qu'il trouvoit de l'autre: &, si Julie le chagrina tant qu'elle vécut, Livie sut le posséder si bien dans le déclin de son âge, que l'adoption de Tibere fut plûtôt un effet de sa conduite, que le véritable choix de l'Empereur.

Auguste connoissoit mieux que personne les vices de Tibere, & les desseins de Livie, mais il n'avoit pas la force d'agir selon le jugement qu'il en faisoit. Tandis qu'il voyoit tout d'une vûe saine, qui ne le portoit à rien, sa femme laissoit là son entendement avec des lumieres inutiles, & se rendoit maîtresse de sa volonté. C'est ce qui a trompé Tacite, à mon avis, dans ce rafinement malicieux qu'il donne à Auguste. (1) Il savoit que le naturel de Tibere ne lui étoit pas inconnu; &, pour ne pas croire qu'un grand Empereur pût aller dans une chose si importante contre son

(1) *Ne Tiberium quidem caritate, aut Reipublicæ cura successorem adscitum: sed quia jam adrogantiam, sævitiamque ejus introspexerit, comparatione deterrima sibi gloriam quæsivisse.* ANNAL. Lib. 1. cap. 10. Vide etiam SUETONIUM in *Tiberio*, cap. 21.

propre sentiment, il a mis du dessein & du mystere où il n'y a eu, si je ne me trompe, que de la facilité.

Après ces particularités du domestique, revenons au général. Il rendit le monde heureux, & il fut heureux dans le monde. Il n'eut rien à souhaiter du public, ni le public de lui : &, considérant les maux qu'il a faits pour parvenir à l'Empire, & le bien qu'il fit depuis qu'il fut Empereur, je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raison, qu'*il ne devoit jamais naître, ou ne jamais mourir* (1).

Il mourut enfin, regretté de tous les hommes; moins grand, sans comparaison, que César, mais d'un esprit plus réglé : ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'armée de César, & plus doux de vivre sous le gouvernement d'Auguste.

Pour les Romains, ils n'avoient rien de si élevé que dans le temps de la Républi-

(1) *Igitur mortuum* (Augustum) *seu necatum, multis novisque honoribus Senatus consuluit decorandum. Nam præter id quod antea* PATREM PATRIÆ *dixerat; templa tam Romæ, quam per urbes celeberrimæ ei consecravit, cunctis vulgo jactantibus,* UTINAM AUT NON NASCERETUR, AUT NON MORERETUR. *Alterum pessimi incepti, exitus præclari alterum.* DE VITA ET MORIBUS Imperatorum Romanorum. Excerpta ex Libris Sexti Aurelii Victoris, à Cæsare Augusto usque ad Theodosium Imperatorem, *cap.* 1. §. 22. 29. On a dit la même chose de l'Empereur Sévere. Voyez *Aurelius Victor*, DE CÆSARIBUS, *cap.* XX. in *Septimio Severo* : & *Ælii Spartiani* SEVERUS.

que

que, ni pour la grandeur du génie, ni pour la force de l'ame, mais pour quelque chose de plus sociable. Après tous les maux qu'on avoit soufferts, on fut bien aise de trouver de la douceur en quelque maniere que ce fût. Il n'y avoit plus assez de vertu pour soutenir la liberté : on eût eu honte d'une entiere sujétion ; &, à la réserve de ces ames fieres que rien ne put contenter, chacun se fit honneur de l'apparence de la République, & ne fut pas fâché en effet d'une douce & agréable domination.

CHAPITRE XVII.

De Tibere, & de son génie.

COmme il y a peu de révolutions où l'on en demeure à des termes si modérés, un état heureux & honnête se changea bien-tôt en une misérable & indigne condition. La vertu romaine s'étoit adoucie après la mort de Brutus & de Cassius, qui en soutenoient la fierté. Depuis la perte d'Antoine, ce fut un agrément quasi général pour la conduite d'Auguste, & une complaisance égale pour sa personne. A l'avénement de Tibere, cette complaisance

ſe tourna en baſſeſſe & en adulation. On peut dire que ce Prince, naturellement irréſolu, n'auroit pris qu'une autorité bien médiocre; mais les Romains plus diſpoſés à ſervir, que Tibere à commander, lui porterent eux-mêmes leur ſervitude, quand à peine il oſoit eſpérer leur ſujétion. Voilà quel fut alors le génie du Peuple Romain.

Il faut maintenant parler de celui de Tibere, & faire voir l'eſprit qu'il porta au gouvernement de l'Empire : ſon deſſein le plus caché, mais le mieux ſuivi, fut de changer toutes les maximes d'Auguſte. Celui-ci devenu Empereur, donnoit au bien général toutes ſes penſées. D'une politique ſi juſte & ſi prudente, Tibere fit une ſcience de cabinet, où étoit renfermé un faux & myſtérieux intérêt du Prince, ſéparé de l'intérêt de l'Etat, & preſque toujours oppoſé au bien public.

Le bon ſens, la capacité, le ſecret, furent changés en fineſſe, en artifice, en diſſimulation : on ne connoiſſoit plus les bonnes & les mauvaiſes actions par elles-mêmes : tout étoit pris ſelon les délicates intentions de l'Empereur, ou ſe jugeoit par le rafinement de quelque ſpéculation malicieuſe.

Le crédit qu'eut Germanicus d'appaiſer les Légions, fut d'un ſervice fort avantageux, & fort peu de temps agréable. Quand

le danger fut passé, on fit réfléxion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir, puisqu'il avoit sû les y remettre. En vain il fut fidéle à Tibere ; sa modération à refuser l'Empire, ne le fit pas trouver innocent : on le jugea coupable de ce qui lui avoit été offert ; & tant d'artifices furent employés à sa perte, qu'on se défit à la fin d'un homme qui vouloit bien obéir, mais qui méritoit de commander. Il périt, ce Germanicus, si cher aux Romains, dans une armée où il eut moins à craindre les ennemis de l'Empire, qu'un Empereur, qu'il avoit si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste politique : le même esprit régnoit généralement en toutes choses. Les emplois éloignés étoient des exils mystérieux; les Charges, les Gouvernemens ne se donnoient qu'à des gens qui devoient être perdus, ou à des gens qui devoient perdre les autres. Enfin, le bien du service n'entroit plus en aucune considération ; car, dans la vérité, les Armées avoient plûtôt des proscrits que des Généraux ; & les Provinces, des bannis que des Gouverneurs. A Rome, où les loix avoient toujours été si religieusement gardées & avec tant de formes, tout se faisoit alors par la jalousie de ce mystérieux Cabinet.

Quand un homme d'un mérite considé-

rable, témoignoit de la passion pour la gloire de l'Empire, Tibere soupçonnoit aussi-tôt que c'étoit avec dessein d'y parvenir. S'il restoit à quelqu'autre un souvenir innocent de la liberté, il passoit pour un esprit dangereux qui vouloit rétablir la République. Louer Brutus & Cassius, étoit un crime qui coûtoit la vie : regretter Auguste, une offense secrette qu'on pardonnoit d'autant moins qu'on n'osoit s'en plaindre; car Tibere le louoit toujours en public, & lui faisoit décerner des honneurs divins qu'il étoit le premier à lui rendre. Mais les mouvemens humains n'étoient pas permis ; & une tendresse témoignée pour la mémoire de cet Empereur, se prenoit pour une accusation détournée contre le Gouvernement, ou pour une mauvaise volonté contre la personne du Prince.

Jusqu'ici vous avez vû des crimes inspirés par la jalousie d'une fausse politique, présentement c'est la cruauté ouverte & la tyrannie déclarée. On ne se contente pas de quitter les bonnes maximes, on abolit les meilleures loix, & on en fait une infinité de nouvelles qui regardent en apparence le salut de l'Empereur, mais, dans la vérité, la perte des gens de bien qui restoient à Rome. Tout est crime de lezemajesté. On punissoit autrefois une véritable conspiration, on punit ici une parole

innocente malicieusement expliquée. Les plaintes qu'on a laissées aux malheureux pour le soulagement de leurs miseres, les larmes, ces expressions naturelles de nos douleurs, les soupirs qui nous échappent malgré nous, les simples regards devenoient funestes. La naïveté du discours exprimoit de méchans desseins; la discrétion du silence cachoit de méchantes intentions. On observoit la joie comme une espérance conçûe de la mort du Prince : la tristesse étoit remarquée comme un chagrin de sa prospérité ou un ennui de sa vie. Au milieu de ces dangers, si le péril de l'oppression vous donnoit quelque mouvement de crainte, on prenoit votre appréhension pour le témoignage d'une conscience effrayée, qui se trahissant elle-même, découvroit ce que vous alliez faire ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du courage ou de la fermeté, on vous craignoit comme un audacieux capable de tout entreprendre. Parler, se taire, se réjouir, s'affliger, avoir de la peur ou de l'assurance, tout étoit crime, & attiroit bien souvent les derniers supplices.

Ainsi, les soupçons d'autrui vous rendoient coupables. Ce n'étoit pas assez d'essuyer la corruption des accusateurs, les faux rapports des espions, les suppositions de quelque délateur infame, vous aviez à

redouter l'imagination de l'Empereur ; &, quand vous pensiez être à couvert par l'innocence, non-seulement de vos actions, mais de vos pensées, vous périssiez par la malice de ses conjectures. Pour ne pousser pas la chose plus avant, il y avoit beaucoup de mérite à être homme de bien, car il y avoit beaucoup de danger à l'être. La vertu qui osoit paroître, étoit infailliblement perdue ; & celle qu'on pouvoit deviner, n'étoit jamais assurée. Comme on n'est pas exempt d'embarras dans le mal qu'on fait endurer aux autres, Tibere ne fut pas toujours tranquille dans l'exercice de ses cruautés. Séjan qui s'avança dans ses bonnes graces par des voies aussi injustes que les siennes, ce grand favori, las d'honneurs & de biens qui le laissoient toujours dans la dépendance, voulut s'affranchir de toute sujétion, & n'oublia rien pour se mettre insensiblement à la place de son maître. Instruit des maximes de l'Empereur, & devenu savant en son art, il lui enleve ses enfans par le poison ; & il étoit sur le point de se défaire de lui, quand ce Prince revenu de son aveuglement, comme par miracle, garantit ses jours malheureux, & fait périr ce grand confident qui le vouloit perdre. Sa condition n'en fut pas plus heureuse qu'auparavant : il vécut odieux à tout le monde, & importun à

lui-même ; ennemi de la vie d'autrui & de la sienne. Enfin, il mourut à la grande joie des Romains, n'ayant pû échapper à l'impatience d'un successeur qui le fit étouffer dans une maladie dont il alloit revenir.

J'ai fait quelquefois réfléxion sur la différence qu'il y a eu de la République à l'Empire ; & il me paroît qu'il n'eût pas été moins doux de vivre sous les Empereurs que sous les Consuls, si les maximes d'Auguste eussent été suivies. Rome ne fut pas si heureuse. La politique de Tibere fut embrassée de la plûpart de ses successeurs, qui mirent l'honneur de leur régne, non pas à mieux gouverner l'Empire, mais à se l'assujettir davantage.

Dans ce sentiment, Auguste fut moins estimé pour avoir sû rendre les Romains heureux, que Tibere pour les avoir fait impunément misérables. Il parut à ces Empereurs qu'il y avoit de l'insuffisance ou de la foiblesse à garder les loix ; & tantôt l'art de les éluder, faisoit le secret de la politique, tantôt la violence de les rompre paroissoit une véritable hauteur & une digne autorité. Les forces de l'Empire ne regardoient plus les étrangers : la puissance de l'Empereur se faisoit sentir aux naturels ; & les Romains opprimés tinrent lieu de Nations assujetties. Enfin, les Caligules, les Nérons, les Domitiens, pousserent la

domination au-delà de toutes bornes ; & ; quoique les droits des Empereurs fussent au-dessus de ceux des Rois, ils se porterent à des violences où n'auroit pas voulu aller Tarquin même.

Les Romains, de leur côté, devinrent également funestes aux Empereurs ; car, passant de la servitude à la fureur, ils en massacrerent quelques-uns, & s'attribuerent un pouvoir injuste & violent d'en ôter & d'en établir à leur fantaisie. Ainsi, les liens du Gouvernement furent rompus ; & les devoirs de la société venant à manquer, on ne travailloit plus qu'à la ruine de ceux qui obéissoient, ou à la perte de ceux qui devoient commander. Une si étrange confusion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des Empereurs, & à la brutale violence des gens de guerre : mais, si on veut remonter jusqu'à la premiere cause, on trouvera que ce méchant naturel étoit autorisé par l'exemple de Tibere, & le Gouvernement établi sur les maximes qu'il avoit laissées.

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toujours à la justesse des régles, les plus déréglés ne suivent pas éternellement le désordre de leurs inclinations & de leurs humeurs. On ajoute, pour le moins, une politique à son tempérament. Ceux même qui font toutes choses sans y penser, y reviennent

viennent par réflexion quand elles sont faites, & appliquent une conduite d'intérêt aux purs mouvemens de la nature. Mais, que les Empereurs ayent agi par naturel, par politique, ou par tous les deux ensemble, je maintiens que Tibere a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon, & introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire.

Auguste qui avoit des lumieres pures & délicates, connut admirablement le génie de son temps, & n'eut pas de peine à changer un assujettissement volontaire aux chefs de parti, en véritable sujétion. Tibere plein de ruses & de finesses, mais d'un faux discernement, se méprit à connoître la disposition des esprits. Il crut avoir affaire à ces vieux Romains amoureux de la liberté, & incapables de souffrir aucune domination : cependant l'inclination générale alloit à servir ; les moins soumis étoient disposés à l'obéissance. Ce mécompte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos ; car il est à remarquer qu'un Prince si soupçonneux n'eut jamais à craindre que Séjan qui lui faisoit craindre tous les autres. Avec ces fausses mesures, la cruauté augmentoit tous les jours ; &, comme celui qui offense est le premier à haïr, les Romains lui devinrent odieux par le mal qu'il leur

faiſoit. Enfin, il agit ouvertement, & les traita comme ſes ennemis, parce qu'il leur avoit donné ſujet de l'être.

L'eſprit de docilité qui régnoit alors, faiſoit endurer paiſiblement la tyrannie. On ſouffrit la brutalité de Caligula avec une ſoumiſſion pareille; car ſa mort eſt un fait particulier, où le Sénat, le Peuple ni les Légions n'eurent aucune part. On ſouffrit la ſtupidité dangereuſe de Claudius, & l'inſolence de Meſſaline. On ſouffrit la fureur de Néron, juſqu'à ce que la patience étant épuiſée, il ſe fit une révolution dans les eſprits.

Auſſi-tôt on conſpira contre ſa perſonne. Des conſpirations particulieres, on vint à la révolte des Légions; de la révolte des Légions, à la déclaration du Sénat. Peut-être que le Sénat eût pû rétablir la liberté; mais, déja accoutumé aux Empereurs, il ſe contenta de diſpoſer de l'Empire. Les Cohortes Prétoriennes en voulurent diſpoſer elles-mêmes, & les Légions des Provinces ne purent leur céder cet avantage. La diviſion ſe méla parmi celles-ci; les unes nommant un Empereur, les autres un autre. Ce ne furent que maſſacres, que Guerres civiles; & jamais les eſprits ne ſe trouverent dans leur véritable ſituation, ſi vous en exceptez le régne de quelques Princes qui ſu-

rent réunir des intérêts que la fausse habileté de Tibere avoit divisés pour le malheur commun des Empereurs & de l'Empire.

SIR POLITICK WOULD-BE;

COMÉDIE

A la maniere des Anglois.

ACTEURS.

SIR POLITICK WOULD-BE, *Chevalier Anglois, Politique ridicule.*

M. DE RICHE-SOURCE, *Homme-d'affaires, François, Chimérique en projets.*

LA FEMME DE SIR POLITICK, *grave & sottement capable.*

MADAME DE RICHE-SOURCE, *Coquette & Bourgeoise.*

LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, *Gascon brillant, avec un faux air de la Cour de France.*

UN VOYAGEUR ALLEMAND, *exact & régulier, qui voit jusqu'aux dernieres Epitaphes des Villes où il passe.*

MYLORD TANCREDE, *homme d'esprit, qui connoît le ridicule de tous les autres.*

UNE ENTREMETTEUSE *faisant la* DOGESSE, *& ses* DEMOISELLES *faisant les* FEMMES DE SENATEURS.

DOMINICO, *Vénitien mystérieux, faisant l'Espion.*

LE SIGNOR ANTONIO, *Diseur de Concetti, ami de* TANCREDE.

QUATRE SENATEURS.
- AGOSTINO, *faux Caton, & ridiculement grave.*
- AZARO, *beau Discoureur.*
- AMELINO, *du même esprit.*
- PAMFILINO, *homme de bon sens.*

UN VALET *du Signor* ANTONIO.

UN VALET *de Sir* POLITICK.

UN HUISSIER.

La Scéne est à Venise.

SIR POLITICK WOULD-BE,

COMÉDIE (1).

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK WOULD-BE.

M. DE RICHE-SOURCE.

MONSIEUR, le bruit de votre réputation en général, & les graces que ma maiſon a reçûes de vous en particulier, m'obligent à vous aſſurer du reſpect que j'ai pour

(1) Le Duc de Buckingham & M. d'Aubigny ont eu beaucoup de part à la compoſition de cette Piéce. Voyez la VIE de M. de Saint-Evremond, ſur l'année 1662.

votre perſonnne, & de la reconnoiſſance que j'ai de vos faveurs.

SIR POLITICK.

Permettez que je ſache votre nom.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je ſuis ce François, dont la femme a reçû chez vous tant de courtoiſie.

SIR POLITICK.

Beaucoup d'honneur à votre bien humble ſerviteur, de lui avoir rendu quelque ſervice. Le pouvoir eſt petit, mais la bonne volonté eſt grande.

M. DE RICHE-SOURCE.

Nous connoiſſons, par notre propre expérience, la bonne volonté & le crédit: trop heureux d'avoir rencontré l'une & l'autre dans notre mauvaiſe fortune.

SIR POLITICK.

J'ai bien crû qu'à votre âge, & en famille, vous ne voyagiez pas ſans cauſe. Poſſible quelque ſtratagême de Cour vous a obligé d'en ſortir.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'ai toujours eu aſſez de prudence pour me garantir de ces ſtratagêmes de Cour; mais on ſe trouve enveloppé dans des malheurs publics que la prudence ne peut éviter.

SIR POLITICK.

La France eſt la grande mer où s'élevent les tempêtes.

M. DE RICHE-SOURCE.

Chaque pays a ſes tempêtes. La vertu a des envieux par tout; & la vôtre, aſſurément, n'en a pas été exempte.

SIR POLITICK.

J'ai vû quelques orages en ma vie; mais j'ai sû m'accommoder aux vents, & me ſervir aſſez bien des voiles. Graces à la politique, je penſe être arrivé au port préſentement.

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous devez compte au Public de vos talens; & à Dieu ne plaiſe que vous appellaſſiez être au port, de vous tenir en repos.

SIR POLITICK.

Ma vie n'eſt pas tout-à-fait oiſive; nous avons de quoi nous donner toujours un peu d'occupation.

M. DE RICHE-SOURCE.

Votre capacité vous attire tous ceux qui ont beſoin de conſeil; &, quoique vous n'ayiez pas de poſte ici, je m'aſſure que vous ne laiſſez pas d'avoir grande part aux affaires de la République.

SIR POLITICK.

On m'a toujours dit que j'avois quelque talent pour les affaires. Les années, du moins, ont dû me donner de l'expérience: mais la République eſt bonne & ſage, elle n'a pas beſoin d'autre conſeil que du ſien.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'eſt en quoi paroît ſa ſageſſe, de conſulter une perſonne auſſi éclairée & auſſi capable que vous.

SIR POLITICK.

J'avoue qu'on ſe trompe dans la bonne opinion qu'on a de moi. A la vérité, beaucoup de Sénateurs viennent ici chercher des lumieres que je n'ai pas.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je crois qu'ils rendront juſtice, à la fin, à votre mérite ; & le Sénat vous mettant dans ſon corps, fera par intérêt ce qu'il fait quelquefois à des étrangers par honneur.

SIR POLITICK.

Vous n'êtes pas le premier qui m'en a voulu flatter. Si la République nous en juge dignes, nous tâcherons de répondre le mieux qu'il ſera poſſible à ſon choix. Mais vous, Monſieur, vous avez quitté le pays orageux, pour chercher celui où régne le calme.

M. DE RICHE-SOURCE.

Ah ! Monſieur, je ne hais rien tant que le repos, & tiens à grand malheur pour moi d'avoir quitté la France ; c'eſt le pays des affaires & de la fortune. Néanmoins on ne s'abandonne pas : il faut agir ſelon l'état où l'on ſe trouve, & voir ce qu'il y a à faire en ce pays-ci.

SIR POLITICK.

Monsieur, si le peu de talent que Dieu m'a donné vous peut être utile à quelque chose, comme je vous l'offre avec franchise, vous pouvez en disposer sans cérémonie.

M. DE RICHE-SOURCE.

On est trop heureux de rencontrer à Venise un secours si nécessaire; &, en quelque lieu que ce soit, l'honneur de votre connoissance peut être compté entre les meilleures fortunes. Mais, Monsieur ...

SIR POLITICK.

Permettez-vous qu'on en use avec liberté? Je vais dire un mot à un Sénateur qui m'avoit chargé de quelque projet politique.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est à moi de vous demander pardon d'en avoir usé incivilement. Je saurai prendre mon temps, si vous le trouvez bon, pour jouir quelquefois d'une conversation si profitable.

SIR POLITICK.

Vous en serez toujours le maître, & pouvez commander à toute heure à un serviteur particulier. Si toutefois vos affaires vous permettoient de demeurer ici un moment, je reviendrois vous trouver.

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous pouvez demeurer tant qu'il vous plaira; j'attendrai avec plaisir votre retour.

SCENE II.

M. DE RICHE-SOURCE, Madame DE RICHE-SOURCE.

M. DE RICHE-SOURCE.

AH ! Ma femme, que je viens d'entendre un habile homme !

Madame DE RICHE-SOURCE.

Ne vous l'avois-je pas bien dit ? C'eſt le premier homme que j'aye vû de ma vie.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je ne m'entête pas facilement : mais je ne m'y connois point, ou Sir Politick eſt une perſonne bien capable.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Capable ! au-delà de tout ce que vous pouvez penſer ; & le meilleur ami qu'on vît jamais : ſi nous en avions eu un en France, fait comme lui, nous ne ſerions pas à Veniſe.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il faut regarder les choſes comme elles ſont. Sir Politick étoit à Veniſe quand nous étions à Paris ; préſentement nous ſommes tous deux en même lieu, & j'entrevois des choſes qui pourroient bien nous conſoler de la diſgrace où nous ſommes.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Vous ne sauriez vous imaginer le secours que vous en pouvez tirer ; & ne craignez point de lui communiquer vos lumières, (en cas qu'il vous communique les siennes ; cela s'entend :) il est homme d'honneur, & aussi sûr qu'il est habile. C'est un trésor que d'avoir Sir Politick pour ami.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'est bien mon dessein de faire une bonne liaison avec lui : mais me conseilleriez-vous de lui découvrir notre grande affaire ?

Madame DE RICHE-SOURCE.

Quoi ? La Circulation ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Oui, la Circulation, qui est, comme vous savez, le plus beau projet du monde.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Vous ne sauriez mieux faire : aussi-bien est-il impossible de le conduire seul.

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous avez raison, & je le ferai. Je veux néanmoins avoir encore une conversation avec lui auparavant ; non pas que je m'en défie, de la sorte que vous m'en parlez : mais un si bon Politique pourroit prendre quelque méchante impression de moi, si je lui communiquois d'abord une si grande pensée.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Ce n'est pas à nous autres femmes d'en

trer en de telles affaires : vous en uſerez comme il vous plaira.

M. DE RICHE-SOURCE.

Le voici déja de retour. Allez-vous-en : je me trompe, ou nous allons entamer bien des choſes.

SCENE III.

M. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK, DOMINICO *qui les écoute.*

M. DE RICHE-SOURCE.

MOnſieur, nous nous ſommes aſſez obſervés. Il eſt de la prudence d'un homme ſage de ne ſe fier pas légérement aux inconnus : mais puiſque les hommes ne ſont pas les affaires ſeuls, & qu'il eſt impoſſible de rien exécuter de beau, ſans entrer en confiance, je vous ſupplie, Monſieur, de ne me refuſer pas la vôtre, & vous ne vous repentirez jamais de me l'avoir donnée.

SIR POLITICK.

Vous êtes tombé dans ma penſée : mais il n'étoit pas, ce me ſemble, de la dignité de ma politique de m'ouvrir le premier.

M. DE RICHE-SOURCE.

La France eſt aſſez conſidérable dans l'Europe, pour ne pas négliger un homme qui en connoît parfaitement les intérêts.

SIR POLITICK.

Madame votre femme m'en a averti plus d'une fois ; je ne ſuis pas à apprendre votre mérite & vos qualités : mais puiſque vous êtes étranger ici, trouvez bon que je vous faſſe part de quelques obſervations que j'ai faites. Chaque Pays a ſes uſages ; c'eſt pourquoi je vous recommande ces choſes. Premierement, le pas grave & la contenance compoſée : cela ſent ſon perſonnage. Pour vos diſcours, ne dites jamais rien que vous croyiez, & ne croyez jamais rien de ce qu'on vous dira ; que toutes vos actions ſoient reglées par les loix, dont je porte un *Compendium* ſur moi. De Religion, vous vous accommoderez à celle du Pays en apparence, & pourrez en effet en avoir une autre, ſi vous n'aimez mieux n'en avoir pas du tout ; ce que je laiſſe purement à votre choix (1).

M. DE RICHE-SOURCE.

Il faudroit que je fuſſe mal-habile-homme, ſi aſſiſté comme je ſuis de vos conſeils, je ne pouvois me conduire. Mais je

(1) Cela eſt imité de la COMEDIE de *Ben-Johnſon*, intitulée : VOLPONE, OR THE FOX ; c'eſt-à-dire, LE RENARD. Act. IV. Sc. 1.

vous ſupplie, Monſieur, de me donner quelques lumiéres de la conſtitution de cet Etat.

SIR POLITICK.

Vous pouvez juger de la bonté de ſes loix par ſa durée. Vous ſavez néanmoins que rien n'eſt parfait en ce monde, & je penſe que le Gouvernement pourroit être encore plus accompli. Je vous dirai en dernier ſecret, que les Légiſlateurs ont manqué lourdement à l'intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un ſeul DOGE.

DOMINICO *qui vient ſur le Théatre, les écoûte à ces mots de* République *& de* Doge, *& dit à part.*

Qu'entens-je de Secret, de République, de Doge! Il y a quelque myſtére ici deſſous. Ecoutons.

SIR POLITICK.

Le Doge eſt une eſpéce de Conſul. Les Romains en avoient deux : moi, j'en voudrois quatre. En voici la raiſon. Un Doge a toujours ſoixante & dix ans, & quelquefois plus : ce qui lui reſte de vie, n'eſt qu'infirmité ; tantôt il garde le lit, tantôt la chambre. S'il y en avoit quatre, quand un ſeroit couché, trois ſeroient debout : ſi deux malades, deux en ſanté, ſi trois, il en reſteroit toujours un pour vaquer aux affaires, & ſe trouver à tous les conſeils.

DOMINICO

DOMINICO *tout bas.*

Voici des gens mal-intentionnés, qui cherchent à profiter des défauts du Gouvernement.

SIR POLITICK.

Autre raison tirée de la Politique. C'est une maxime fondamentale d'Etat, que toutes les parties du Gouvernement doivent avoir de la convenance. Or, à Venise, unité de Doge est absurde, comme chose qui sent son air monarchique.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je n'ai jamais rien entendu de si juste. La derniere raison est d'un vrai homme d'Etat. La premiere est de ces choses que l'on croit naturelles, & que tout le monde pense, aussi-tôt qu'elles sont trouvées.

SIR POLITICK.

Naturelles tant qu'il vous plaira : mais il y a douze cens ans que dure la République, sans que personne s'en soit jamais avisé. J'avoue bien qu'il y a des projets plus profonds, & vous en allez entendre un qui est bien d'une autre spéculation. Il regarde les affaires étrangeres. Vous devez savoir que la République a de grands intérêts à la Porte, & qu'il lui est nécessaire d'être bien informée de cette Cour-là : mais si notre Ambassadeur en donne la moindre connoissance, il y va de sa tête pour le moins. J'ai trouvé le moyen de lui

faire tenir des nouvelles en deux jours, & de recevoir des siennes en aussi peu de temps, sans aucun danger.

M. DE RICHE-SOURCE.

Comment, Monsieur, il faut être Magicien pour cela ?

SIR POLITICK.

Si vous appellez magie ce qui n'est pas dans le cours ordinaire des choses, je l'avoue, il n'y a pourtant rien de surnaturel. Ecoutez seulement. J'ai des relais de Pigeons chez mes correspondans....

M. DE RICHE-SOURCE.

De Pigeons !

SIR POLITICK.

Cela vous surprend ? Oui, de Pigeons. Je vois bien que vous n'êtes pas profond dans les affaires du Levant. Ecoutez. J'ai à Venise des Pigeons de l'Istrie, à qui j'attache une lettre pour l'Ambassadeur : mon correspondant de l'Istrie la prend, & l'attache au Pigeon de Dalmatie : celui de Dalmatie l'attache au Pigeon de la Bosnie : un autre Vénitien dépêche ce dernier, qui porte ma lettre à l'Ambassadeur. Voilà des nouvelles de Venise à Constantinople en deux jours : cela est-il extraordinaire & utile ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Rien au monde ne le sauroit être plus.

SIR POLITICK.

Je pourrois vous dire beaucoup d'autres choſes de cette nature ; mais j'ai quitté les projets politiques, pour travailler en Spéculation militaire ; & je vous dirai, comme à mon ami, que j'ai trouvé de beaux ſecrets pour la Guerre. Beaucoup de gens en ont pour les ſiéges ; ce qui fait que je m'y applique moins : j'en ai pluſieurs pour les batailles, qu'un Empereur ne ſçauroit trop acheter.

DOMINICO *bas.*

Je ne doute point qu'il n'ait vendu ce dernier au *GRAND SEIGNEUR*, & il ſera peut-être employé contre la République.

SIR POLITICK.

Dites-moi, Monſieur, n'avez-vous pas cru que pour devenir grand homme de Guerre, il falloit être aux Armées ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai crû juſqu'ici, & je vous avoue que je le crois encore.

SIR POLITICK.

Erreur populaire. Il n'y a rien de ſi oppoſé au grand Capitaine, que de ſe trouver aux occaſions ; & je vais vous le faire toucher au doigt & à l'œil.

M. DE RICHE-SOURCE.

Cependant, c'eſt contre une opinion générale, & reçûe de toute éternité.

SIR POLITICK.

Il faut avoir de la révérence pour nos peres ; mais ils étoient hommes comme nous. Si en toutes choſes on s'en étoit tenu à ce qu'ils ont trouvé, on feroit la Guerre encore avec des fléches, & il n'y auroit aujourd'hui non plus d'Antipodes, qu'il y en avoit de leur temps. Monſieur, dépouillez-vous de toute prévention pour eux & pour moi.

M. DE RICHE-SOURCE.

Puiſque vous le trouvez bon, je vais examiner la choſe avec une pleine liberté d'eſprit.

SIR POLITICK.

Vous me ferez plaiſir. Ça, ne m'avoûrez-vous pas qu'à l'approche d'une Armée ennemie, il n'y a point d'homme qui ne ſoit retenu par la peur, ou emporté par le courage ?

M. DE RICHE-SOURCE.

C'eſt très-bien raiſonné.

SIR POLITICK.

Si votre Général eſt ſujet à la crainte ; il laiſſera perdre l'occaſion de défaire les Ennemis.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il eſt vrai.

SIR POLITICK.

S'il ne craint rien, il combat mal-à-propos, & ſe fait défaire lui-même.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il n'y a rien à repliquer là-dessus.

SIR POLITICK.

Dans le cabinet, on conduit une Guerre de sang froid, on fait la supputation de deux Armées, on considére quelques autres circonstances.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais il me semble qu'on prendroit des mesures bien plus justes, en voyant les troupes.

SIR POLITICK.

Point du tout. A un homme d'esprit; voyez-les, ne les voyez pas, c'est la même chose; c'est toujours une Armée, des gens de pied & des gens de cheval, des canons, des mousquets, des piques, des pistolets. La spéculation militaire fait tout.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'avoue qu'elle y fait beaucoup.

SIR POLITICK.

Or, ma supputation faite, j'envoye ordre à un Lieutenant de donner bataille; je défais les Ennemis, & voilà un pays que j'ai conquis. Si je me trouve foible, je donne ordre de demeurer dans les retranchemens; l'Armée ennemie se dissipe, & voilà un Pays que j'ai sauvé.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je commence à voir clair présentement, & vous ne me laissez pas le moindre doute dans l'esprit.

SIR POLITICK.

Philippe II. Prince militaire au dernier point, connut de bonne heure ces maximes, & s'en eſt toujours fort bien ſervi.

M. DE RICHE-SOURCE.

Philippe II ! Vous m'étonnez. Il a toujours paſſé pour un grand Politique, & jamais pour un Guerrier.

SIR POLITICK.

Autre erreur populaire. Il a toujours eu dans la tête d'être plus grand Capitaine que ſon pere ; & voyant l'erreur où Charles-Quint étoit tombé de ſe trouver aux occaſions, il prit le parti de faire la guerre du cabinet. Qu'en arrive-t'il ? Philippe II. projette une bataille ; le Duc d'Albe la donne. A votre avis, qui la gagne ? Philippe II. aſſûrément, & n'en doutez pas. On peut dire la même choſe ſur le Duc de Parme. Le Duc aſſiége Anvers, & Philippe prend la Ville. Oui, je tiens Philippe le plus grand Capitaine de nos jours, & peut-être de l'antiquité, ſi vous en exceptez Périclès.

M. DE RICHE-SOURCE.

Monſieur, tous les hommes que j'ai vûs juſques ici, je dis les plus habiles, n'ont que de la ſuperficie : vous ſeul approfondiſſez les matieres ; l'eſprit demeure convaincu de vos raiſons.

SIR POLITICK.

On a peut-être un peu plus de méditation qu'un autre, & on digere les choſes.

M. DE RICHE-SOURCE.

Oſerois-je eſpérer une grace?

SIR POLITICK.

Vous avez tout pouvoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

C'eſt être bien incivil; mais je ne ſaurois m'en empêcher. Auriez-vous la bonté de me donner quelqu'un de vos ſecrets pour la guerre. Il n'y a rien que je ne donne pour faire étudier mon fils en ſpéculation militaire. Le plaiſir que j'aurois de le voir plus Capitaine que ces petits Meſſieurs qui ſont les entendus, pour avoir fait cinq ou ſix campagnes! Monſieur, je ne ſuis pas importun; mais je vous demande en grace quelqu'un de vos ſecrets pour la guerre.

SIR POLITICK.

Quant à cela, vous m'en diſpenſerez; s'il vous plaît. Vous êtes François, & je ſuis Anglois. Nos Nations ont eu autrefois de grands différends; ils peuvent recommencer, & je ne vous donnerai pas des armes pour nous battre.

M. DE RICHE-SOURCE.

Nos deux Nations ſont en bonne intelligence.

SIR POLITICK.

Peut-être ne durera-t'elle pas long-temps. Un Politique doit tout prévoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je vous assure qu'il ne me reste aucune amitié pour un pays où mon mérite a été si mal reconnu.

SIR POLITICK.

Le chagrin passe, & l'amitié peut revenir. Bref, Monsieur, n'esperez pas que je vous donne rien qui puisse aller un jour contre le bien de ma patrie. En toute autre chose, faites état que personne n'est plus à vous que Sir Politick. [*Ils sortent.*]

DOMINICO *seul.*

Gens dangereux à la République! Attaquer les Législateurs! Se prendre à la constitution de l'Etat! Multiplier jusques à quatre un Magistrat unique! Mutation de gouvernement appuyée sur l'exemple de deux Consuls, & rafinée par la méditation d'un spéculatif! Comme j'ai voué beaucoup de service au Doge, il n'y a rien que je ne fasse pour ruiner un projet, qui va à lui donner trois compagnons. Je veux l'en avertir lui-même; & si je ne puis lui parler (car il est souvent indisposé) je dirai tout à un Sénateur de mes amis, qui en informera le Sénat.

SCENE

SCENE IV.

LE SIGNOR ANTONIO, MYLORD TANCREDE *qu'il avoit connu à Londres.*

ANTONIO.

QUe voi-je, bon Dieu ! Le ciel favorable à Veniſe, envoye ici l'Etoile du Nord briller parmi nous !

TANCREDE.

Je ne ſuis ni Aſtre, ni Étoile, & je viens d'un pays où vous ſavez qu'on ne brille pas. Je ſuis de vos amis il y a longtems, ravi de me trouver dans un lieu où nous puiſſions renouveller notre connoiſſance.

ANTONIO.

Vous venez donc faire rougir nos jaſmins du vermeil de vos roſes ?

TANCREDE *bas.*

Ce n'eſt plus le même homme que j'ai connu autrefois ; & quel langage eſt ceci ? Voyons pourtant juſqu'au bout. [*haut.*] Il eſt vrai que nous avons des roſes en abondance ; & puis ce ſont les armes d'Angleterre.

ANTONIO.

Les armes d'Angleterre ſont des roſes en peinture ; mais en effet des tonneres ſi redoutables ſur les ondes, que les foudres de terre ferme en comparaiſon, à peine ſont des éclairs.

TANCREDE.

Monſieur, je ne ſai que répondre là-deſſus.

ANTONIO.

Les Rivieres les plus profondes font le moins de bruit, & les petits torrens nous étourdiſſent ; de même les eſprits vains & légers ont plus de langage, les ſolides moins de paroles & de diſcours.

TANCREDE.

Vous êtes obligeant pour ma Nation & pour moi.

ANTONIO.

Excuſez, ſi l'humilité de mes penſées & la baſſeſſe de mes termes ne peuvent s'élever à la grandeur de mon zéle ; & agréez, je vous prie, la dévotion de mes ſervices, dont vous pouvez diſpoſer uniquement.

TANCREDE.

Je me ſuis toujours attendu que vous me conſerveriez quelque part dans l'honneur de vos bonnes graces.

ANTONIO.

La même différence que je trouve dans

les arts, entre la Théorie & la Pratique, la même se rencontre en fait de services, entre l'offre & l'exécution. Venons donc à la réalité des effets. Les Dames ont-elles le même ascendant sur vos inclinations, que vous avez sur leurs ames ?

TANCREDE.

Je les ai toujours fort aimées.

ANTONIO.

Si vous aimez ces grandes beautés, fatales au repos des humains, nous avons des Helenes & des Cléopatres.

TANCREDE.

Laissons-les pour les Rois & les Empereurs : j'en veux, qui, bien loin de troubler l'univers, ne puissent pas me troubler moi-même.

ANTONIO.

Vous n'en voulez donc pas qui fassent les tourmens des cœurs, comme les délices des yeux ?

TANCREDE.

Je veux trouver du plaisir sans peine.

ANTONIO.

Ah ! Je le comprens. Il vous faut de ces beautés innocentes, dont les traits sont doux, & de qui les charmes n'ont rien de cuisant ; semblables à ces beaux jours, où le soleil adoucit ses regards, & désarmé de ses brûlantes ardeurs, laisse jouir les hommes d'un tems agréable & serain.

TANCREDE *bas.*

Quelque impertinent que ſoit devenu mon ami, je veux voir s'il m'eſt bon à quelque choſe. [*haut.*] Vous m'entendrez mieux, ſi vous comprenez que je veux de belles Putains.

ANTONIO *bas.*

Expreſſion du Nord! [*haut.*] Vous voulez dire des Courtiſanes, perſonnes officieuſes, qui, rappellant une image des premieres loix de la nature, s'affranchiſſent de la tyrannie des nôtres, pour le plaiſir commun des deux ſexes.

TANCREDE.

Voilà juſtement mon fait.

ANTONIO.

Nous vous conduirons, quand il vous plaira, chez des Flores & des Laïs. Vous ne déſagréerez pas que j'y faſſe trouver un concert, où les Sirénes, d'enchantereſſes qu'elles ſont, pourroient devenir enchantées.

TANCREDE.

Vous ne ſauriez m'obliger davantage.

ANTONIO.

Je ne prétens pas que ſi peu de choſe m'acquitte envers votre Seigneurie de toutes les obligations que je lui ai, & peut-être aurons-nous le bonheur de lui donner un repas aſſez curieux.

TANCREDE.

Je recevrai avec joye tout le plaisir que vous me voudrez faire.

ANTONIO.

Je n'ose pas tout-à-fait vous le promettre ; car c'est un repas d'invention, & j'ai besoin d'Officiers ingénieux, qui puissent bien représenter la gentillesse de l'artifice.

TANCREDE.

De quoi me parlez-vous-là de gentillesse & d'artifice dans un repas ? Les viandes les plus naturelles sont les meilleures.

ANTONIO.

Votre Seigneurie parle encore selon la coutume grossiére de France & d'Angleterre, où l'on convie ses amis à un repas pour boire & manger. Notre Nation a des manieres plus épurées. Vous mangerez chez vous auparavant, ou à votre retour, comme vous le jugerez à propos. Nos festins se font ici pour le charme de la vûe.

TANCREDE.

Et pour le goût, rien ?

ANTONIO.

Le goût n'est que pour les repas vulgaires : ce sont ici des illusions agréables.

TANCREDE.

Je commence à vous entendre : il faut venir-là comme curieux & sans appétit.

ANTONIO.

Si, si ; vous comprenez.

TANCREDE.

Vous me donnez une grande curiosité. Quand puis-je espérer cette fête ?

ANTONIO.

Je ne puis pas répondre du temps. J'ai bien un homme admirable pour plier le linge, qui représente toutes sortes de Poissons & divers Oiseaux.

TANCREDE.

C'est déja une assez grande merveille.

ANTONIO.

Ah ! J'ai plus. J'ai un Pâtissier qui peut faire un service de Pâtés, à l'ouverture desquels sortiront mille Oiseaux qui voltigeront dans la Salle, au grand contentement des curieux, ravis d'une chose si surprenante.

TANCREDE.

Quels Officiers vous manquent donc, après tout cela ?

ANTONIO.

Un homme bien nécessaire, un certain Sculpteur, rare & exquis, qui fait travailler une rave en Siréne d'un artifice sans égal. C'est un ouvrage excellent dont nous faisons l'ornement de nos salades.

TANCREDE.

Ce seroit un assez grand inconvénient que de ne l'avoir pas.

ANTONIO.

Il m'en faut encore un autre, plus important mille fois.

TANCREDE.

Qui peut être ce rare Officier ?

ANTONIO.

C'eſt un Ingénieur, qui travaille miraculeuſement en ſucre.

TANCREDE.

Un Confiturier, voulez-vous dire ?

ANTONIO.

Un Ingénieur, qui fait un château de ſucre avec des tours & d'autres fortifications ſi bien entendues, que la régularité des meilleures places n'en approche pas.

TANCREDE.

Cela vaut une leçon de mathématique.

ANTONIO.

Mieux, ſans doute. C'eſt-là particuliérement que j'ai appris l'art militaire.

TANCREDE.

Je ſuis charmé de toutes vos raretés. Voilà dîner délicatement, non comme nos brutaux, qui ne trouvent au repas que le plaiſir de manger.

ANTONIO.

En ce Pays, tout eſt eſprit, gentilleſſe, invention. S'il faut manger, par une néceſſité naturelle que nous avons commune avec les bêtes, on mange chacun chez ſoi, pour cacher les imperfections où la nature nous aſſujettit : mais en public, ce ne ſont que ſubtiles apparences, figures ingénieuſes & délicates repréſentations ;

car vous devez savoir que tout dépend du bel art & de la belle cérémonie.

TANCREDE.

Je ne suis déja plus si grossier que j'étois, & j'espere de me rendre digne un jour de votre table. En attendant ce repas que vous me promettez, vous trouverez bon que suivant votre conseil, j'aille cacher mes imperfections naturelles à mon logis.

ANTONIO *seul.*

Quelque effort que fasse notre bon Anglois, il a de la peine à s'élever aux choses sublimes. Quand j'étois en Angleterre, j'accommodois mes pensées & mes discours au génie de son peuple. J'ai voulu faire ici l'honneur de ma Nation, & régaler ce Mylord de *Concetti* très-beaux & très-relevés; mais je me suis apperçu par des réponses vulgaires, que j'allois au-delà de sa portée. Je hais les esprits bas & rampans; je ferois bien de n'avoir plus de commerce avec un homme si commun.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE VOYAGEUR ALLEMAND, LE MARQUIS DE BOUSIGNAC, MYLORD TANCREDE.

L'ALLEMAND.

NE perdons point de temps, je vous prie, & voyons aujourd'hui quelque chose de curieux.

LE MARQUIS.

Et moi, promenons-nous, je vous prie, nous n'aurons que trop de loisir à Venise pour voir ce qu'il y a de curieux. Un peu de conversation.

L'ALLEMAND.

Qu'appellez-vous conversation? S'amuser à discourir? Je ne suis pas venu d'Allemagne pour ne faire que parler.

LE MARQUIS.

Toutes vos curiosités ne valent pas un quart-d'heure d'entretien. Mais qui est cet étranger qui vient vers nous?

L'ALLEMAND.

C'est un Mylord avec qui je loge, cou-

fin du Duc de Buckingham : voulez-vous faire connoissance avec lui ?

LE MARQUIS.

Cousin, dites-vous, du Duc de Buckingham, & si je veux faire connoissance ?

L'ALLEMAND.

Je ne sai pas si vous le voulez connoître : nous autres ne recherchons la connoissance de personne.

LE MARQUIS.

Après les obligations que j'ai au Mylord-Duc, je négligerois la connoissance de son parent ! Tout mon déplaisir est de l'aborder par rencontre : mais puisque l'occasion s'offre à nous, il ne la faut pas perdre. Présentez-moi, je vous prie.

L'ALLEMAND.

Mylord, voici un Gentilhomme François qui desire de vous connoître.

LE MARQUIS.

Monsieur, ce n'est pas ici un lieu propre à vous rendre mes respects : j'irai chez vous, si vous l'avez agréable, pour vous dire que je dois tout au parent de Monsieur le Duc de Buckingham.

TANCREDE.

L'honneur que j'ai d'appartenir à Monsieur de Buckingham m'est avantageux en tout, & particuliérement à me donner celui de votre amitié.

LE MARQUIS.

C'eſt peu de choſe, Monſieur, que mon amitié ; mais j'ai tant d'obligation au Mylord-Duc, qu'aſſurément vous pouvez diſpoſer de mon bien & de ma vie.

TANCREDE.

On eſt heureux, Monſieur, de pouvoir obliger un homme de mérite, & vous êtes trop reconnoiſſant de quelque plaiſir médiocre.

LE MARQUIS.

Appellez-vous un plaiſir médiocre l'honneur que j'ai reçu de lui ? Je vous dirai la choſe comme elle eſt, ſans manquer d'un mot. Monſieur de Montmorency, l'honneur de notre Nation (cela ſe peut dire) ayant ſû que j'allois en Angleterre, me donna une lettre pour Mylord-Duc, votre parent, & me chargea de lui témoigner la joye qu'il avoit de l'heureux accouchement de Madame ſa femme, & de la naiſſance de Monſieur ſon fils. C'étoit une pure civilité. Monſieur de Montmorency étoit Amiral de France, Monſieur de Buckingham, Amiral d'Angleterre ; d'Amiral à Amiral il n'y a que la main. Le Royaume de France eſt plus grand que celui d'Angleterre, la Flote Angloiſe plus conſidérable que la nôtre : tous deux Ducs, grands Seigneurs, bien faits, liberaux, généreux. Ce n'eſt pas à moi de décider ;

& il me ſemble que toutes choſes étoient aſſez égales entr'eux. Enfin, Monſieur de Montmorency me chargea de ce compliment, dont je vous ai parlé. Je prens la poſte auſſi-tôt. J'arrive à Calais, & m'embarque avec le vent & la marée : mais la mer étoit ſi groſſe & la tempête ſi furieuſe, qu'à la damnation de mon ame, les vagues venoient quelquefois à un pied du bord du Bateau. Nous fûmes cinq groſſes heures à paſſer, qui furent cinq années pour moi. Mon nom n'eſt pas inconnu dans les Armées. J'ai vû quelques Batailles en ma vie, & me ſuis trouvé à quelques logemens. C'eſt-là qu'on connoît les braves. J'ai oüi dire à Monſieur de Vignolles (1) qu'il n'y avoit pas une action plus périlleuſe dans la Guerre. Ce n'eſt pas trop ma coutume de parler de moi ; mais je puis dire ſans vanité que j'ai fait d'aſſez beaux combats, & de toutes ſortes. Avec cela, Monſieur, mon paſſage a été la plus grande, & peut-être la ſeule peur que j'aye jamais eue.

TANCREDE.

Cela ne ſe doit pas appeller peur, c'eſt manque d'habitude. Vos yeux n'étoient pas accoutumés à ce danger-là.

LE MARQUIS.

Je me ſuis mépris aux termes : ce n'étoit

(1) Vieux Maréchal de Camp, ſous le regne de Louis XIII. à qui on ſe remettoit ordinairement du ſoin de l'Infanterie.

pas peur, Mylord, vous avez raiſon : cependant j'aimerois mieux cent périls de terre qu'un de mer. J'admirois la brutalité de quelques Anglois, de ces marauts, ſans doute, qui tirent au billet pour un teſton à qui ſera pendu. Monſieur, ils fumoient nonchalamment dans un ſi grand danger, tandis que je me recommandois à Dieu, & ſongeois tout de bon à ma conſcience. Fumer dans une tempête ! Vous m'avouerez que ce n'eſt pas courage ; car comment ſe défendre contre des vagues ? Cela ne laiſſe pas de choquer un homme de cœur, qui n'eſt pas accoutumé à ces ſortes de dangers, de voir des coquins faire les intrépides mal à propos. J'aurois donné la moitié de mon bien, pour tenir ces brutaux à une ſortie, ou à quelque aſſaut. Nous euſſions vû, morbleu..... Mais, Monſieur, je crains de vous ennuyer.

TANCREDE.

Ah ! Monſieur, il faudroit être de méchante humeur, pour ne prendre pas plaiſir à un récit ſi agréable.

LE MARQUIS.

Enfin, me voilà paſſé. Je compte la poſte pour rien excepté que les maîtres des poſtes rançonnent les François. J'arrive à Londres, où le ſoir je fais mettre un habit à l'air, pour lui ôter les méchans plis que la malle lui avoit donné, & pour y

attacher une garniture. Le lendemain je me mis le mieux que je pus, non pas magnifiquement; mais les gants, le collet, les plumes, les rubans avoient je ne sai quoi qu'il ne faut pas disputer aux François. Les autres Nations nous veulent imiter : mauvais singes, ou Dieu me damne. En cet état, je m'en vais chez Milord-Duc. Ah! Monsieur, quel visage! quel air! quelle mine! Il n'avoit rien d'étranger, & jamais François n'a eu la mine plus françoise que lui. Voici le compliment que je lui fis, le plus court qu'il me fut possible. On est assez de la Cour, pour savoir que les longues harangues y sont mal reçûes. *Monsieur*, lui dis-je, *Monsieur de Montmorency m'a chargé de vous assurer de la part qu'il prend à la naissance de Monsieur votre fils.* Je ne parlai point des couches de la femme, de peur d'allonger le compliment : je crus que la naissance du fils comprenoit tout. *Mais*, continuai-je, *de tous ceux, Monsieur, qui s'intéressent à ce qui vous touche, il n'y en a point qui soit plus votre serviteur que lui.* J'ajoutai cela de moi, pour montrer qu'on n'est pas un misérable. Cela fait effet. Tant que je parlai, Mylord-Duc eut toujours son chapeau hors de la tête; & après que j'eus fini, il me répondit en ces termes, que je n'oublierai jamais : *Je suis bien obligé à Monsieur de Montmorency de*

ſa civilité : je me tiendrois heureux de lui en pouvoir témoigner mon reſſentiment, & en votre particulier, Monſieur, de vous ſervir. Pardieu, cela eſt bien civil !

TANCREDE.

Monſieur de Buckingham n'avoit garde de vous traiter moins civilement ; & je m'aſſure qu'il ne fut pas long-temps ſans vous faire ces petits plaiſirs dont vous nous avez parlé.

LE MARQUIS.

C'eſt-là le plaiſir dont je vous parlois. Un homme d'honneur, bien Gentilhomme, en peut-il recevoir d'autres ? Je ne puis comprendre comment la plûpart des gens ont le cœur fait : je ſai bien pour moi que ces choſes-là ſont les ſeules qui me touchent. Peut-être auroit-il voulu m'obliger d'une autre maniére, ſi j'avois demeuré plus long-temps à Londres. Je n'y fus rien que trois jours.

TANCREDE.

Quelque affaire importante vous rappella ſans doute à Paris ?

LE MARQUIS.

Nulle affaire : nous étions alors dans la paix.

TANCREDE.

Les Dames ne laiſſent pas un homme de votre humeur en repos, quand la Guerre ne l'occupe pas.

LE MARQUIS.

Je ne pensois pas avoir l'honneur d'être connu de vous, Mylord. Il est vrai que je n'ai guéres été sans quelque amourette en ma vie. En ce temps-là j'aimois une Dame, aussi-bien faite qu'il y en eût à la Cour, & je n'étois pas seul à la trouver aimable. Ces Messieurs, qui font un métier de la galanterie, les faiseurs de siéges attaquerent cette place & furent repoussés. Un des plus renommés parmi les galans, ne put souffrir sans chagrin d'être chassé de chez elle, & fit à la Reine quelque conte d'elle & de moi. Je ne sai; il y eut une affaire entre nous, où il ne fut pas heureux. Voilà de l'éclat, comme vous pouvez penser, & aussi-tôt martel en tête au mari, qui, sous prétexte d'affaires domestiques, l'emmena à la campagne. Ne pouvant me consoler de ce fracas, je pris le temps de son absence pour voyager, & j'allai en Angleterre, dans le dessein d'y faire quelque séjour : mais .....

TANCREDE.

Mais ces résolutions-là ne se tiennent point. Quand on a goûté une fois des plaisirs de France, on s'accommode aux nôtres mal-aisément.

LE MARQUIS.

Point du tout. Votre Pays me paroît agréable, outre que la Guerre, tantôt de-çà,

de-çà, tantôt de-là, m'a appris à vivre partout. Voulez-vous que je vous parle franchement. Les Anglois n'aiment pas notre Nation : nos bons Vins de Grave les font toujours souvenir de la perte de la Guyenne : ils ne sauroient nous le pardonner.

TANCREDE.

Nous garderions long-temps notre ressentiment. Je vous assure qu'on a beaucoup de civilité en Angleterre pour les François, quand ils sont honnêtes gens ; & je suis fâché qu'un plus long séjour ne vous ait donné moyen de l'éprouver.

LE MARQUIS.

Vous me parlez de gens de qualité : il n'y a rien de si civil : mais le peuple, qu'en dites-vous ? Avouez qu'il est furieux. Comment ! Je ne pouvois faire deux pas dans la rue, sans entendre à mes oreilles : *Francheman :* c'est un *Francheman.* Ah ! Monsieur, qu'on nous haït !

TANCREDE.

Monsieur, je me rens, puisque cela vous est arrivé à vous-même. Jusques-là, je n'avois pas remarqué une animosité si extraordinaire.

LE MARQUIS.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous croiriez que je ne suis pas menteur. Sur la perte de mon salut, j'entendois *Francheman* à droite, *Francheman* à

gauche, *Francheman* par tout. En quelque lieu que j'aye été, Dieu merci, on ne m'a dit guéres d'injures. Auſſi, de ſe fâcher ſottement, & de ſe commettre avec un peuple, il faut être fou. Je pris le parti de repaſſer la mer, & enſuite de voir l'Italie.

TANCREDE.

Je vous trouve un homme fort aviſé. Il y a grande différence de l'Angleterre à l'Italie, pour contenter la curioſité d'un voyageur. Mais je ne m'apperçois pas que j'empêche ici votre converſation : je me retire & rens graces à Monſieur, de m'avoir donné l'honneur de votre connoiſſance.

LE MARQUIS.

C'eſt à moi de le remercier, Mylord. Il aura, s'il lui plaît, la bonté de me mener chez vous, où je prétens vous rendre mes reſpects, & vous aſſurer de mon obéiſſance. (*Parlant à l'Allemand.*) Ami, je vous remercie de m'avoir donné la connoiſſance de ce Mylord. Il eſt pardieu fort honnête-homme, & il ſe connoît en gens. On ne peut pas en uſer plus civilement qu'il a fait avec moi. Il a été long-tems en France aſſurément.

L'ALLEMAND.

Et à Strasbourg, à Francfort, à Nuremberg. Il a fort voyagé.

LE MARQUIS.

Quand me menerez-vous chez lui ?

L'ALLEMAND.

Quand vous voudrez. Mais retirons-nous d'ici. Voilà deux Venitiens qui approchent de nous, avec lesquels vous feriez peut-être connoissance, & je n'ai pas de temps à perdre.

SCENE II.

DOMINICO, LE SENATEUR AGOSTINO.

DOMINICO.

VOtre Excellence ne pouvoit pas arriver plus heureusement. Je m'en allois chez elle pour l'avertir d'une chose, que la bonne fortune de la République m'a fait entendre sans y penser.

AGOSTINO.

J'ai impatience d'entendre une chose qui doit regarder le salut public.

DOMINICO.

Me promenant tantôt dans la Place, j'ai entendu deux Etrangers parler de la République. Leur qualité d'Etrangers, leur mine sérieuse, leur mystére m'a donné envie de les écouter ; & heureusement j'ai oüi ce que je m'en vais dire à votre Excellence.

AGOSTINO.

On m'a déja donné quelques avis sur ces deux Etrangers, & on me les a dépeints comme des gens capables de remuer bien des choses. Poursuivez.

DOMINICO.

Il se passoit entr'eux divers discours tendans à former une grande liaison, quand tout d'un coup ils ont baissé le ton de la voix.

AGOSTINO.

N'avez-vous point eu la curiosité de vous informer de leurs noms?

DOMINICO.

Je ne les ai point quittés de vûe qu'ils ne soient entrés dans leur maison; & m'étant informé autant que j'ai pû de la qualité de ces personnages, j'ai sû qu'il y a un Chevalier Anglois, nommé *Sir Politick*, par sa capacité en politique; & un François, dont on n'a sû me dire le nom, grand faiseur de projets pour les affaires d'argent.

AGOSTINO.

Voilà mes deux hommes. Le premier, consommé dans la politique, n'est-ce pas?

DOMINICO.

Le même.

AGOSTINO.

Je sai quels ils sont, & de quoi ils sont capables. Qu'avez-vous oüi?

DOMINICO.

Tout d'un coup Sir Politick a baiſſé le ton de la voix; mais le bon génie de la République a rendu ſa précaution inutile, & rien n'a empêché que je n'aye entendu diſtinctement ce qu'il diſoit. *Les Légiſlateurs ont manqué lourdement à l'intérêt de la République, quand ils n'ont fait qu'un ſeul Doge. Le Doge eſt une eſpece de Conſul. Les Romains en avoient deux : moi, j'en voudrois quatre.*

AGOSTINO.

De quel déréglement n'eſt point capable l'eſprit de l'homme, puiſqu'on oſe trouver des défauts dans la conſtitution de notre Gouvernement! Mais, dites-moi, n'avez-vous rien oüi, qui vous faſſe ſoupçonner quelque conſpiration?

DOMINICO.

J'ai bien connu par leurs diſcours que ce ſont des gens tout propres à conſpirer.... Dans la vérité, je n'ai rien entendu par où l'on puiſſe voir une conſpiration formée.

AGOSTINO.

On m'a dit plus que cela. Songez un peu, & rappellez dans votre eſprit ce que vous pourrez de leur converſation.

DOMINICO.

Ils ont parlé de *grands Capitaines.*

AGOSTINO.

Mes avis portent qu'ils ont intelligence

avec certains Généraux. Vous souvient-il point du nom de ces *Capitaines?*

DOMINICO.

Charles-Quint, Philippe II, le Duc d'Albe, le Duc de Parme.

AGOSTINO.

Ce sont noms empruntés, qui sont leur chiffre.

DOMINICO.

Cela pourroit bien être.

AGOSTINO.

Dites hardiment que cela est : il n'y a pas à douter.

DOMINICO.

Il est vrai qu'ensuite de ces *Capitaines*, ils ont discouru long-temps de *troupes*, de *gens de pied*, de *gens de cheval*, de *canons*, de *mousquets*, de *piques*, de *pistolets ;* ce qui n'avoit point de rapport à *Philippes II.* car il me paroissoit qu'ils parloient de choses présentes, ajoûtant une particularité qui me surprit fort. » Que pour devenir grand » Capitaine, on n'avoit pas besoin d'aller » à l'Armée ; que la Guerre se conduisoit » mieux du cabinet, & que la spéculation » militaire faisoit tout.

AGOSTINO.

Ils ont raison. Je vois bien que ce sont gens profonds dans l'algébre. Avec l'algébre on fait tout : ils ont raison. Je n'étois pas mal averti, & vous aviez oublié juste-

ment ce qu'il y a de plus important. C'en eſt aſſez pour ce qui regarde la Guerre. N'avez-vous point découvert quelque intelligence dans les Cours étrangeres ?

DOMINICO.

Vous en jugerez vous-même par leur converſation, que ſur ce point je penſe avoir fort bien retenue. *J'ai un projet*, dit Sir Politick, *qui eſt bien d'une autre ſpéculation ; il regarde les affaires étrangeres.*

AGOSTINO.

C'eſt là qu'il falloit bien écouter.

DOMINICO.

Je puis aſſurer votre Excellence, que je n'en ai pas perdu un mot. *J'ai trouvé un moyen*, pourſuit Sir Politick, *de faire tenir des nouvelles de Veniſe à Conſtantinople en deux jours, & d'en recevoir en deux autres.*

AGOSTINO.

Malheur à la Chrétienté, & particuliérement à la République.

DOMINICO.

Il a parlé de certains *relais de pigeons* établis chez des *correſpondans* en *Iſtrie* & en *Dalmatie*, dans la *Boſnie*, &c.

AGOSTINO.

Cela eſt extraordinaire, mais il n'eſt pas impoſſible ; & j'ai oüi parler autrefois de quelque choſe d'approchant. Ce ſeroit un coup d'Etat de ſavoir leurs correſpondans. N'en n'ont-ils nommé aucun.

DOMINICO.

Votre Excellence peut bien juger qu'ils n'avoient garde d'en nommer. Je n'ai rien entendu de plus, excepté qu'il se vantoit d'avoir de merveilleux *secrets pour la guerre*. Voilà tout.

AGOSTINO.

L'affaire est plus importante encore que vous ne pensez : je vais en informer le Sénat, & je n'oublierai pas de faire valoir le service que vous rendez. La République vous est obligée ; elle n'en sera pas ingrate. [*Dominico sort.*]

AGOSTINO *seul.*

Cet homme est bien intentionné ; mais, si je ne m'étois aidé de quelque industrie, j'en aurois tiré fort peu de lumiere. Je lui ai fait accroire que j'avois déja eu les mêmes avis ; ce qui l'a rendu plus docile à répondre à mes questions : sans cela, il m'alloit débiter des choses mal disposées, & qu'assurément il n'avoit pas bien entendues. C'est ainsi que je suis parvenu à la connoissance de la vérité. Je vois nettement où l'affaire va. Ces gens sont gagnés du Turc, qui se prépare à une grande guerre contre nous : il a choisi déja ses *Capitaines*, que Sir Politick nous cache sous de faux noms ; il a fait ses *troupes*, tant de *pied* que de *cheval*, & tiré de ses magasins toutes les armes & les machines nécessaires pour son dessein.

dessein. La Guerre se fera par les avis de ces mêmes gens, qui la *conduiront du cabinet* avec beaucoup de prévoyance & de secret. C'est ainsi qu'ils prétendent faire de si grandes choses, sans être à l'Armée. Voilà, si je ne me trompe, l'explication de tous leurs discours. Au reste, il ne faut pas s'endormir dans une chose qui regarde le salut de l'Etat. Je vais employer tous mes soins pour en avoir l'éclaircissement entier : &, si la bonne conduite peut assurer du succès, j'ose espérer de garantir la République d'un grand danger.

SCENE III.

DOMINICO, AGOSTINO.

DOMINICO.

JE reviens trouver votre Excellence, pour lui dire que ces deux étrangers dont je lui ai parlé, vont à la rencontre l'un de l'autre : il sera facile de les écouter.

AGOSTINO.

Menez-moi où ils sont, & trouvons quelque endroit commode où nous puissions nous cacher.

DOMINICO.

Les voici tout proche de nous ; mettons-nous ici derriere.

SCENE IV.

M. DE RICHE-SOURCE, SIR POLITICK, AGOSTINO, & DOMINICO *qui les écoutent.*

M. DE RICHE-SOURCE.

MOnsieur, jamais homme n'a porté la politique au point où vous l'avez mise. La spéculation militaire & les secrets pour la Guerre, seroient des choses inconnues sans vous. Mais, Monsieur, à quoi bon votre politique, toute excellente qu'elle est, si vous n'avez de l'argent pour en faire mouvoir les ressorts & exécuter les projets? Que vous servira la spéculation militaire? Et comment pouvoir conduire une Armée du cabinet, si vous n'avez de l'argent pour composer cette Armée & la faire subsister? Vos secrets pour la Guerre demeurent inutiles faute d'argent; car, comme vous le savez, l'argent est le nerf de la Guerre.

SIR POLITICK.

Monsieur, si les Etats où je me trouve veulent m'employer, c'est à eux de faire la dépense qu'il conviendra; s'ils ne la font pas, il y va plus de leur intérêt que du mien.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'avoue, & il n'y a rien de si certain; mais, outre le service du Public, qui touche les gens de bien, un homme d'honneur est bien aise de voir ses talens mis en usage. Or, Monsieur, faites les plus belles propositions du monde, si elles doivent coûter de l'argent, on vous traite de chimérique ou d'imposteur.

SIR POLITICK.

Votre discours est solide, & j'en suis persuadé; mais je vous dirai librement ce que dit notre Plutarque de Cheronée :

Onc ne furent à tous toutes graces données.

Tous les dons sont départis diversement. Comme je vous ai fait voir avec confiance ceux que je puis avoir, je vous confesserai avec franchise, que je n'ai pas grand mérite pour les affaires d'argent.

M. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, Monsieur, (vous ne me soupçonnerez pas de vanité) je suis peut-être en cela le plus extraordinaire homme qu'ait produit ma Nation. Je ne borne pas ma science à un métier méchanique d'augmenter les revenus, de retrancher des dépenses superflues, de mettre un ordre exact en toutes choses, de bien régler les affaires du Prince & celles de la Nation en même

temps ; j'ai un projet qui va au bien général de tous les peuples.

SIR POLITICK.

Vous me donnez l'idée d'une grande affaire ; &, si vous la conduisez avec une bonne politique, il en réussira quelque chose de merveilleux. Je dis merveilleux pour les hommes du commun ; car rien ne surprend les génies extraordinaires.

M. DE RICHE-SOURCE.

Le projet est grand, mais un homme comme vous le concevra aisément : je l'ai découvert quelquefois à des esprits médiocres qui ne le pouvoient comprendre.

SIR POLITICK.

C'est le malheur des grands personnages ; leurs conceptions passent la portée presque de tout le monde. Achevez.

M. DE RICHE-SOURCE.

Il y a des endroits où la politique me fera besoin, & là vos talens seront employés. Ecoutez, je vous prie, car il faut quelque explication de mon côté, & de l'attention du vôtre.

SIR POLITICK.

Je suis tout préparé, & j'espere que je ne perdrai rien de votre discours.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mon dessein est d'établir la circulation : tout mon projet aboutit à cela ; & voici ce que c'est. Vous connoissez le prix de l'or

communicable entre les hommes, qui doit couler par des canaux libres, &, suivant un mouvement qui ne soit jamais interrompu, maintenir son cours jusqu'à ce qu'il ait accompli sa circulation. Je n'aurai pas de peine à vous persuader qu'il enrichit tous les pays par où il passe; qu'il n'y a rien d'ingrat, rien de stérile chez les Nations où l'on en connoît l'usage. L'affaire est que cet or si nécessaire au monde, n'a plus son passage libre. Ma circulation est empêchée : trouvons le moyen de déboucher les canaux, & je verrai bien-tôt la fin de mon ouvrage. C'est en ceci, Monsieur, que j'ai besoin de votre politique.

SIR POLITICK.

Vous pouvez croire qu'elle ne vous manquera pas; faites-en état comme d'un secours assuré.

M. DE RICHE-SOURCE.

Les Princes de l'Orient, le Grand-Seigneur, le Roi de Perse, le Mogol, sont ceux qui par un intérêt particulier, préjudiciable au bien général, ont bouché les canaux dont je vous parle : mais il faut reprendre la chose de plus loin.

SIR POLITICK.

J'appellerois ceci la *science de la Circulation* & la *doctrine des canaux*.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai prise sur la considération du corps

humain : &, à vous dire le vrai, la circulation du sang nouvellement découverte, m'a beaucoup servi à former l'idée de mon projet.

SIR POLITICK.

Reprenez votre matiere.

M. DE RICHE-SOURCE.

Autrefois les Orientaux trafiquoient avec nous par échange de denrées, & souvent nous tirions d'eux des choses rares & précieuses pour des bagatelles : détrompés à la fin, ils ont pris plus d'avantage sur nous que nous n'en avions sur eux, car ils ont établi le trafic de l'or ; &, comme leurs marchandises sont inépuisables, & notre luxe infini, il arrive que le fond de notre métail ne l'étant pas, c'est une nécessité que tout l'or de l'Occident passe en Orient, & que l'Asie soit maîtresse un jour de toutes les richesses du monde.

SIR POLITICK.

Elle l'étoit autrefois sous Darius : mais Alexandre sut venger la pauvreté de l'Europe ; & notre fer, c'est-à-dire la Guerre, pourra nous en faire raison.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai fait voir clairement en quel état sont les choses ; c'est à vous maintenant de déboucher nos canaux. Si cela se fait par négociation, voilà un beau champ ouvert à votre politique. Si les traités ne

ſervent de rien, alors vous pourrez mettre en uſage la ſpéculation militaire, & employer quelqu'un de vos ſecrets pour la Guerre; celui des batailles, à mon avis, ſuffira, ces peuples-là commettant tout au hazard d'une journée.

SIR POLITICK.

L'affaire n'eſt pas aiſée; elle eſt grande de mon côté, & plus que du vôtre: je l'entreprens néanmoins, & j'eſpere d'en venir à bout. Voulez-vous que je rende l'Europe maîtreſſe de l'Aſie?

M. DE RICHE-SOURCE.

Vous en ferez ce qu'il vous plaira.

SIR POLITICK.

Hé bien donc, je ferai mon plan ſur l'expédition d'Alexandre. Les Romains n'ont été qu'aux bords de l'Aſie: quand ils ont voulu aller plus avant, ils n'ont eu que de la mauvaiſe fortune, & j'en ſai les raiſons. Je veux d'abord, voyez-vous, je veux.... Mais ſi nous nous contentions de lever les obſtacles de la circulation?

M. DE RICHE-SOURCE.

Je penſe que ce ſeroit le mieux.

SIR POLITICK.

En ce cas, il faut unir quelques Cités principales. Faiſons un Triumvirat de Paris, de Londres & de Veniſe.

M. DE RICHE-SOURCE.

Avec qui pourrions-nous traiter cela?

SIR POLITICK.

Il doit se traiter avec le Maire de Londres, avec le Prevôt des Marchands de Paris, & avec les Procurateurs de S. Marc.

M. DE RICHE-SOURCE.

J'admire comme sur le champ & si à propos vous savez trouver les véritables gens avec qui vous avez à négocier.

SIR POLITICK.

Un politique, j'entens un politique consommé, doit avoir la connoissance de tous les Etats, & savoir les différens Ministres auxquels il faut s'adresser. Mais un si grand dessein que le nôtre ne souffre pas une longue digression. Voilà donc mon Triumvirat établi : aussi-tôt je dépêche une Ambassade solemnelle, qui représente à ces Rois que la circulation est du droit des gens, que vouloir l'empêcher, c'est intéresser les Nations, & aller contre la liberté naturelle de tous les Peuples.

M. DE RICHE-SOURCE.

Apparemment ils vous donneront satisfaction.

SIR POLITICK.

Ou ils me la donnent, ou ils ne me la donnent pas. S'ils me font justice, je me remets dans le plein & libre exercice de la circulation. S'ils recevoient mes Ambassadeurs avec l'orgueil des Princes de l'Orient, & que mesdits Ambassadeurs reviennent

ſans rien faire, alors Paris, Londres & Veniſe joignent leurs forces ; & ces trois Puiſſances unies envoyent une Armée navale brûler tous les vaiſſeaux de l'Orient, pour réduire ces Peuples injuſtes à la raiſon. J'ai fait ce qui étoit de moi : vos canaux ſont débouchés, c'eſt à vous de faire le reſte.

M. DE RICHE-SOURCE.

Les canaux étant ouverts, mon or à l'inſtant reprend ſon cours ; & repaſſant d'Orient en Occident, ma circulation ſe fait ſans empêchement pour le bien de l'Univers. Voyez comment la choſe ira. Tout l'argent qui va de Marſeille dans les coffres du Grand-Seigneur, paſſera dans ceux du Roi de Perſe ; de la Perſe, dans ceux du Mogol, où ne s'arrêtant plus comme il avoit accoutumé, il repaſſera en Europe par le moyen des Anglois & des Hollandois qui trafiquent aux Indes ; d'Angleterre & de Hollande il retournera en France, où, après une petite circulation particuliere, il reviendra à Marſeille d'où il eſt parti, par le moyen du canal qui joint les deux Mers. Chaque Nation a ſes canaux ; & il ſuffit de ſavoir que les obſtacles étant levés, l'or & l'argent auront un tour & un retour éternel.

SIR POLITICK.

Je n'ôte jamais l'honneur à perſonne ;

& j'avoue sans envie, que le projet est grand & beau; mais sans moi vos canaux seroient encore à déboucher, & partant ce grand ouvrage de la circulation seroit demeuré long-temps une belle idée.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je vous ai déclaré d'abord que j'aurois besoin de vous; & il est certain que nous nous sommes nécessaires l'un à l'autre.

SIR POLITICK.

De cela, j'en demeure d'accord volontiers; &, si nous allons tous deux de bon pied, nous sommes les maîtres de notre affaire.

M. DE RICHE-SOURCE.

On ne sauroit commencer trop tôt. Voulez-vous que j'écrive au Prevôt des Marchands de Paris?

SIR POLITICK.

Nous avons affaire ici à des gens soupçonneux & jaloux, qu'il faut ménager délicatement. Laissez-moi un peu sonder les Procurateurs de S. Marc. Pour le Maire de Londres, j'en répons.

M. DE RICHE-SOURCE.

Et moi, du Prevôt des Marchands de Paris.

SIR POLITICK.

Voilà une partie de ce que nous pouvons souhaiter. Gardons seulement le secret.

M. DE RICHE-SOURCE.

Permettez que je vous accompagne à votre logis.

SIR POLITICK.

Les gens qui ont d'auſſi grandes affaires que nous dans la tête, ne doivent pas s'amuſer aux cérémonies. Trouvez-vous, s'il vous plaît, à mon logis ſur le ſoir.

SCENE V.

AGOSTINO & DOMINICO *qui les écoutoient.*

AGOSTINO.

JE rens graces au bon génie de la République de m'avoir conduit ici à propos : j'ai entendu tout ce que je pouvois deſirer. Je ne vous demande plus qu'une choſe : En quel quartier de la Ville eſt leur maiſon ?

DOMINICO.

Tout proche d'ici. C'eſt celle que vous voyez au bout de la rue, un peu plus petite que les autres.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'ALLEMAND, LE MARQUIS.

L'ALLEMAND.

VOus avez dit tantôt bien des paroles oisives avec le cousin du Duc de Buckingham. N'étoit-ce pas assez de le saluer ? Si vous vouliez faire plus de connoissance, il falloit boire les uns avec les autres : c'est ainsi qu'on fait des amitiés, & non pas dans les places publiques à babiller. Sans vous, j'aurois vû plus de quatre Eglises, & plus de vingt tombeaux avec les épitaphes.

LE MARQUIS.

Vous m'en contez bien. Et n'aimai-je pas mieux avoir eu commerce avec un honnête homme, que d'avoir vû tout l'Arsenal de Venise ? Je dis Arsenal ; car, si je puis avoir quelque curiosité, c'est pour les choses qui regardent la Guerre. A vous voir, vous autres Messieurs les Allemands, graves & sérieux comme vous êtes, on vous prendroit pour des Catons, & vous

étes cent fois plus fous que nous, ou Dieu me damne. Venir de deux cens lieues charger un regiſtre d'inſcriptions & d'épitaphes! Belle curioſité ! Je ne vous en ai rien dit, mais il y a long-temps que vous m'importunez avec vos horloges. Je me moque, Meſſieurs, de vos petits chefs-d'œuvre, & tiens même au-deſſous d'un galant homme toutes les raretés d'Italie. Il m'importe bien de ſavoir l'original, la copie, l'antique, le moderne, & cent autres fadaiſes de cette nature-là ? Serai-je mieux à la Cour, quand je ſaurai quel eſt le plus grand maître de *Michaël* ou d'*Angelo*, de *Raphaël* ou d'*Urbain ?* Si je revenois à Paris avec une ſcience de pareilles couyonneries, Dieu n'ait jamais pitié de moi, ſi les Dames ne me chaſſoient des ruelles, & les Courtiſans des cabinets. C'eſt un pays délicat que le nôtre; on n'y ſauroit être ſavant en quoi que ce ſoit, ſans paſſer pour un pédant ; je dis parmi les honnêtes gens.

L'ALLEMAND.

Je vous dirai, moi, que vous êtes plus entêté de vos cabinets, que je ne le ſuis de mes horloges. Ce n'eſt pas que je prenne en mauvaiſe part la correction pour ce qui me regarde en particulier ; mais, pour les Allemands, mort-non-ſang-dieu (1), tai-

(1) Serment ordinaire du Maréchal de Rantzau, qui étoit Allemand.

ſez-vous, & ne parlez pas de ma Nation.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous abandonne la mienne. Parlez des François tant qu'il vous plaira, pourvû que vous me teniez honnête-homme, & votre ſerviteur.

L'ALLEMAND.

J'en croirai ce que je voudrai : mais ne penſez pas être de mes amis, quand vous médirez de mon pays. Dire que les *Allemands* ſont des *fous*, qui *viennent de deux cens lieues charger un regiſtre d'inſcriptions & d'épitaphes!* S'il ne me ſouvenoit d'avoir bû avec vous...

LE MARQUIS.

Touchez là : nous boirons encore enſemble ; & je vous prie de croire que ſi votre maniere de voyager ne me plaît pas, j'ai du moins en vénération la gloire des armes, qui eſt commune à nos deux Nations. La conduite que vous tenez dans vos voyages me déplaît, je l'avoue ; auſſi ne faites-vous pas grand cas de la mienne. Remettons notre différend au jugement de quelque perſonne ſpirituelle : la femme de Sir Politick, femme de grand eſprit, comme vous le ſavez ; l'en voulez-vous croire ?

L'ALLEMAND.

Je ne demande pas mieux.

LE MARQUIS.

La voilà, ce me semble.

L'ALLEMAND.

C'est elle sans point douter.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA FEMME DE SIR POLITICK, L'ALLEMAND.

LE MARQUIS.

MAdame, vos deux bons amis ont failli à se brouiller. La colere est passée présentement, mais le sujet de la dispute ne l'est pas : nous allons vous l'exposer ; & décidez, je vous prie, car nous sommes convenus l'un & l'autre d'acquiescer à votre jugement.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Sans doute qu'un bon Ange a conduit ici mes pas, pour finir le différend qu'un démon, auteur de la discorde, a fait naître. Mon zéle, Messieurs, pourra suppléer au défaut de la prudence ; car pour le métier de bien juger, c'est une chose fort difficile. Il faut qu'un bon Juge possède nécessairement la Jurisprudence : en second lieu, il faut... Il faut enfin bien des choses. C'est un métier très-difficile que de bien juger !

LE MARQUIS.

Tout un Parlement enſemble ne ſait pas ce que vous demandez à un Juge ſeul ; & puis, il n'y va ni du bien, ni de la vie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ah ! Monſieur, il y va de plus que vous ne penſez ; il y va de la concorde & de l'amitié, deux choſes bien précieuſes : mais, puiſque vous avez honoré votre humble ſervante de ce choix, elle n'oubliera rien pour vous rendre une ſentence équitable.

LE MARQUIS.

La queſtion eſt de ſavoir quelle eſt la meilleure maniere de voyager ; de celle de Monſieur, ou de la mienne ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Queſtion fort épineuſe ! où la connoiſſance de la Géographie me ſervira bien.

LE MARQUIS.

Ecoutez, s'il vous plaît, il ne faut qu'un peu de ſens commun pour notre affaire ; & la femme de Sir Politick ſait toutes choſes.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Nous avons un peu voyagé ; peut-être ſavons-nous mieux que beaucoup d'autres, le devoir d'un voyageur. Il faut premiérement ſavoir les loix & les coûtumes des Pays où l'on paſſe : je l'entens toujours dire à Sir Politick.

LE MARQUIS.

Laiſſons-là Sir Politick ; nous ſommes de

de ſimples voyageurs, qui ne voulons pas nous embarraſſer l'eſprit de choſes fort difficiles.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Difficiles! Si vous aviez trois converſations avec Sir Politick, il oſeroit bien ſe vanter de vous apprendre plus d'affaires d'Etat en ce peu de temps, que n'en ſait le plus vieux Sénateur de la République.

LE MARQUIS.

Pour moi, je ne veux d'affaires d'Etat, ni à Veniſe, ni à Paris, quand j'y ſerai de retour. Je me verrois bien étonné parmi des ſacs, & dans les papiers juſqu'aux oreilles; ſans plumes, ſans rubans; n'oſant faire galanterie, ni me trouver à une belle action.

L'ALLEMAND.

Si vous vous amuſez à l'écouter, nous perdrons le reſte de la journée. Voulez-vous m'entendre?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je vous donne une oreille, & garde l'autre pour Monſieur.

L'ALLEMAND.

C'eſt une coutume générale en Allemagne, que de voyager. Nous voyageons de pere en fils, ſans qu'aucune affaire nous en empêche jamais: ſi-tôt que nous avons appris la langue latine, nous nous préparons au voyage. La premiere choſe dont on ſe

fournit, c'eſt d'un ITINERAIRE qui enſeigne les voyes : la ſeconde, d'un petit livre qui apprend ce qu'il y a de curieux en chaque Pays. Lorſque nos voyageurs ſont gens de Lettres, ils ſe muniſſent, en partant de chez eux, d'un livre blanc, bien relié, qu'on nomme ALBUM AMICORUM, & ne manquent pas d'aller viſiter les Savans de tous les lieux où ils paſſent, & de le leur préſenter, afin qu'ils y mettent leur nom : ce qu'ils font ordinairement, en y joignant quelques propos ſententieux, & quelque témoignage de bienveillance en toutes ſortes de langues. Il n'y a rien que nous ne faſſions pour nous procurer cet honneur; eſtimant que c'eſt une choſe autant curieuſe qu'inſtructive, d'avoir connu de vûe ces gens doctes qui font tant de bruit dans le monde, & d'avoir un *ſpecimen* de leur écriture.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Eſt-ce là tout l'uſage que vous faites de cet ingénieux livre?

L'ALLEMAND.

Il nous eſt auſſi d'un très-grand ſecours dans nos débauches ; car, lorſque toutes les ſantés ordinaires ont été bûes, on prend l'ALBUM AMICORUM ; &, faiſant la revûe de ces grands hommes qui ont eu la bonté d'y mettre leurs noms, on boit leur ſanté copieuſement. Nous avons auſſi un JOUR-

NAL où nous écrivons nos remarques à l'inſtant même que nous les faiſons : rarement nous attendons juſqu'au ſoir ; mais jamais voyageur Allemand ne s'eſt couché ſans avoir mis ſur le papier ce qu'il a vû durant la journée. Il n'y a point de montagne renommée qu'il ne nous ſoit néceſſaire de voir : qu'il y ait de la neige ou non, il n'importe, il faut aller au haut s'il eſt poſſible. Pour les Rivieres, nous en devons ſavoir la ſource, la largeur, la longueur du cours, combien elles ont de ponts, de paſſages, & particuliérement où elles ſe déchargent dans la Mer. S'il reſte quelque choſe de l'antiquité, un morceau d'un ouvrage des Romains, la ruine d'un Amphithéatre, le débris d'un Temple, quelques arches d'un Pont, de ſimples pilliers ; il faut tout voir. Je n'aurois pas fait d'ici à demain, ſi je voulois vous compter tout ce que nous remarquons en chaque Ville. Il n'y a point d'Edifice, point de Monument...

LE MARQUIS.

Qu'appellez-vous *Edifice* & *Monument* ?

L'ALLEMAND.

Ce ſont les ouvrages publics.

LE MARQUIS.

Y comprenez-vous les Egliſes ?

L'ALLEMAND.

Les Egliſes, les Abbayes, les Convents.

Il y a bien d'autres choſes ; les Places publiques, les Hôtels-de-Ville, les Acqueducs, les Citadelles, les Arſenaux.

LE MARQUIS.

Eh! Dites-moi, Monſieur, quel temps avez-vous pour diner, vous autres qui aimez les longs repas?

L'ALLEMAND.

Dans nos voyages, nous ne dinons point. La nuit eſt faite pour la débauche : mais, diner ou non, il n'y a point de belle Maiſon, de beaux Bois, de belles Fontaines, de beaux Jardins, que nous ne ſoyons obligés de voir.

LE MARQUIS.

Beau devoir, à ma fantaiſie! Belle obligation!

L'ALLEMAND.

La plus belle que ſauroit avoir un voyageur. Je ne dis rien des Tombeaux & des Epitaphes ; on ſait bien que c'eſt par-là qu'il faut commencer. Je n'oublierai pas les Clochers & leurs carillons, ni les Horloges qui font paſſer les douze Apôtres avant que de ſonner ; non plus que le Paradis terreſtre & l'Arche de Noé, où tous les animaux ſe remuent comme par magie. Mais c'eſt en Allemagne qu'il faut venir voir ces chefs-d'œuvres-là ; & je n'avois que faire d'en ſortir pour de pareilles inventions. Il ne ſera pas hors de propos de

vous apprendre certaines coutumes que les voyageurs obſervent ſans manquer. Par exemple, nous ſommes fort curieux des Maiſons Royales, & pourtant nous ne les voyons jamais quand les Rois y ſont. Dans mon voyage de France, je vis le Louvre l'été, quand le Roi étoit à Fontainebleau; & Fontainebleau l'hiver, quand la Cour fut revenue à Paris.

LE MARQUIS.

Voilà une coutume fort biſarre; ce me ſemble: les Maiſons des Rois ne paroiſſent jamais ſi belles, que lorſque la Cour y eſt.

L'ALLEMAND.

Chaque choſe a ſa raiſon; & celle-ci eſt très-conſidérable. Nous ne ſortons pas de notre Pays pour faire la cour. Si un Allemand vouloit être courtiſan, il le ſeroit de ſon Souvrerain ou de ſes Magiſtrats. Nous cherchons chez les Etrangers les raretés que nous n'avons pas chez nous; & vous jugez bien qu'il ſeroit impoſſible de les conſidérer dans les Maiſons Royales parmi les Gardes du Prince.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cette raiſon eſt profonde. Les Allemands n'ont pas le brillant des François, mais ils ſont judicieux & ſolides. Monſieur, avez-vous vû l'Angleterre?

L'ALLEMAND.

J'y ai démeuré long-temps.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Et qui avez-vous connu là ?

L'ALLEMAND.

Perſonne. Ce n'eſt pas notre coutume de connoître les gens du Pays où nous ſommes, hors un maître qui nous apprend la Langue par les régles de la Grammaire ; & en voici la raiſon. Les naturels mépriſent les voyageurs : tout au contraire, les Etrangers ſe cherchent, & font amitié enſemble, car ils ont un même intérêt ; & il y a plaiſir d'être avec des gens qui peuvent parler des Pays les uns des autres. Ainſi, nous voyons les François en Angleterre, les Anglois en France, les Flamands en Italie, & les Italiens à Bruxelles ou ailleurs.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais, Monſieur, au moins, vous avez bien vû les raretés de notre Royaume ?

L'ALLEMAND.

Je les ai toutes vûes ; elles ſont fort belles à voir. Vous avez les Tombeaux de Weſtminſter, & ſur-tout l'Epitaphe de Talbot (1), le Portrait de Henry VIII. à White-Hall, avec la Proceſſion entrant dans Boulogne. Vous avez les Lions de la Tour, & le Combat des Ours & des Taureaux contre les Dogues, qui ſont piéces fort curieuſes.

(1) Jean Talbot, premier Comte de Shrewsbury, la terreur des François. Il fut emporté d'un coup de canon devant Chaſtillon près de Bourdeaux en 1453.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce sont des choses de très-grande curiosité : vous pouviez néanmoins y ajoûter beaucoup d'autres merveilles.

L'ALLEMAND.

J'estime fort le combat des cocqs, la course des hommes, celle des chevaux, les harangues des pendus, & la cérémonie de Milord-Maire. Je ne dois pas oublier les Enseignes des Cabarets & autres, dont j'ai cent fois admiré la magnificence. Il y a pourtant une chose que je n'approuve pas : c'est la coutume que vous avez en Angleterre, de n'y point mettre d'Inscriptions, comme on fait à Paris & ailleurs : *AU LION NOIR, A L'OURS, &c.* au grand détriment de nos compatriotes, amateurs de votre Langue, qui en considérant les Enseignes, pourroient apprendre plûsieurs mots nécessaires.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Cet inconvénient est certainement fâcheux, & je ne doute point que le Parlement n'y remediât, si vous vouliez bien le pétitionner.

L'ALLEMAND.

Il y a encore bien des choses curieuses en Angleterre ; les Rochers que le diable a assemblés en pleine campagne (1) ; les fossés faits par le diable pareillement à

(1) Le *Stone-henge*, dans la Plaine de Salisbury.

New-Market. Oxford & Cambridge ſont pleins de raretés. J'ai remarqué ſur tout à Oxford la Lanterne du déloyal Gui-Faux, qui devoit mettre le feu aux poudres, & qu'on garde ſoigneuſement. On peut voir encore les Egliſes de Cantorbery & de Salisbury.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Je ſuis pleinement ſatisfaite. Il ne ſe peut rien deſirer de plus. C'eſt un beau métier que celui d'un voyageur, quand on le fait comme vous. Il eſt vrai qu'il eſt pénible.

L'ALLEMAND.

Nul bien ſans peine. Ce n'eſt pourtant pas là notre plus grand travail. Les choſes qui arrivent extraordinairement, & où nous ſommes obligés de nous trouver, ſont les plus rudes. Par exemple, je ſuis à Turin, je ſuis à Genes, je ſuis prêt d'entrer à Rome; ſi j'entens parler de l'Election de l'Empereur, du Sacre du Roi de France, du Couronnement d'un Roi d'Angleterre, d'un Mariage, d'un Traité de Paix, d'une Entrée, il faut prendre la poſte où on ſe trouve, & arriver à temps pour la cérémonie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous m'apprenez-là de grands myſtéres. De toutes les manieres de voyager, il n'y en a point de ſi admirable, après celle de Sir Politick, qui travaille à reformer

le

le Gouvernement des Pays par où il passe.

LE MARQUIS.

Suspendez votre jugement, Madame, & vous souvenez que vous m'avez promis une oreille : peut-être changerez-vous de sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dites vos raisons.

LE MARQUIS.

Les voici, mes raisons. Je ne sai si vous aûrez la bonté de les écouter : j'ai vû que les honnêtes gens se donnoient la peine de m'entendre.

L'ALLEMAND.

A quoi bon tant de babil ?

LE MARQUIS.

Je ne fais pas le métier de voyageur ; mais il me prend quelquefois envie de l'être dans l'inutilité de la Paix, dans l'absence d'une Maîtresse, dans une disgrace qui arrive à la Cour pour une belle action. La curiosité de voir des Marbres, des Tombeaux, des Statues, ne fut jamais le sujet de mes voyages. On cherche à connoître les Cours étrangeres, pour voir si on y peut faire quelque chose : on cherche à pratiquer les honnêtes gens & les Dames. Vous êtes Angloise, Madame ; & vous, Monsieur, vous avez vû l'Angleterre.

L'ALLEMAND.

Je l'ai vûe.

LE MARQUIS.

Posons le cas que j'y veuille demeurer quelque temps ; voici la maniere que j'y tiendrois.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous avez choisi l'Angleterre avantageusement pour nous, qui la connoissons ; c'est procéder avec franchise.

LE MARQUIS.

Je vais d'abord chez notre Ambassadeur, que je connois, s'il est homme de Cour ; & aussi-tôt mille amitiés. *Comment avez-vous pû vous résoudre à quitter la Cour ? Il faut bien qu'une affaire d'importance vous amène ici*, & cent autres choses que fait dire un galant homme à son ami. Vous pouvez croire que je ne demeure pas en arriére de complimens : & après mille civilités, je lui dis quelque chose de mes avantures, ni trop, ni trop peu. Remarquez ; car il me souvient toujours qu'il est Ambassadeur, & qu'il faut ménager mon secret avec lui.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Quand vous auriez étudié sous Sir Politick, vous n'en sauriez guéres davantage.

LE MARQUIS.

La Cour n'est pas une mauvaise École : on y apprend quelque chose. Si l'Ambassadeur est un vieux Politique qu'on ait vû rarement chez le Roi, je lui apporte des

Lettres de recommandation de ſes amis ; & à peine les a-t'il lûes, que j'en reçois beaucoup de civilité. Après l'avoir aſſûré de mon très-humble ſervice, je répons à diverſes queſtions qu'il me fait, aſſûrément bien ; puis quittant les affaires générales, je lui dis des particularités de ſes connoiſſances, ajoûtant adroitement quelque choſe de la ſatisfaction qu'ont les Miniſtres de ſon Ambaſſade. Enfin, je n'oublie rien pour m'inſinuer dans ſes bonnes graces & m'acquérir une grande liberté dans ſa maiſon. La table d'un Ambaſſadeur eſt bonne; c'eſt une retraite, s'il vous arrive une affaire, un combat, l'enlevement d'une fille de qualité qu'on aime, ou quelque autre action d'honneur. Cela fait, je cherche un Anglois qui me préſente au Roi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

N'y auroit-il pas plus de convenance de vous faire préſenter par votre Ambaſſadeur?

LE MARQUIS.

Qui en doute, s'il eſt homme de Cour? Il diroit galamment au Roi : *SIRE, voici Monſieur le Marquis de Bouſignac, qui ſera bien connu de VOTRE MAJESTE' par ſa réputation, s'il n'a l'honneur de l'être par ſa perſonne ;* & le Roi répondroit : *Je ne ſuis pas ſi peu informé des affaires des pays étrangers, que je ne ſache la qualité & le mérite du Marquis de Bouſignac.*

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais si votre Ministre est seulement homme d'Etat.

LE MARQUIS.

Quoi ! de ces formalistes, qui croyent toujours représenter *le Roi leur maître*. Je ne m'accommode pas de ces gens-là. Vous creveriez plûtôt que de leur arracher le mot de *MARQUIS*, à moins qu'ils ne soient assurés du Marquisat.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Vous n'avez donc point de Marquisat ?

LE MARQUIS.

Vous venez de l'autre monde. Apprenez que les Marquisats ne sont bons que pour les vieux Seigneurs de Province, qu'on ne voit pas dans les cabinets. Pour nous autres Marquis de Cour (BEAU PRIVILEGE DE LA NOBLESSE FRANÇOISE !) nous faisons nous-mêmes notre qualité ; sans avoir besoin du Roi pour cela, comme en ont vos Anglois pour être *MYLORDS*. Mais pour éviter tout embarras avec les Ambassadeurs, j'ai recours à l'industrie, & voici mes machines. Je regarde l'Ordinaire le plus proche de White-Hall, qui soit bon, & où viennent les plus honnêtes gens : j'y vais diner trois ou quatre fois, pour en rencontrer quelques-uns & lier avec eux un peu d'amitié.

L'ALLEMAND.

Comment un Étranger *liera-t'il* avec eux ce *peu d'amitié* aux Ordinaires ? On dîne, on paye, on s'en va.

LE MARQUIS.

Il y a mille choſes à faire, que vous n'entendez pas.

L'ALLEMAND.

Je voudrois bien les ſavoir ces choſes.

LE MARQUIS.

Je bois durant le repas à leur ſanté, ſans oublier la civilité angloiſe, après avoir bû. Si on parle de la bonté des viandes, je tranche tout net pour le Bœuf d'Angleterre, contre celui de Paris ; les viandes rôties au beurre me ſemblent meilleures que les lardées : je me créve de *Poudin*, contre mon cœur, pour gagner celui des autres ; & s'il eſt queſtion de fumer au ſortir de table, je ſuis le premier à faire apporter des Pipes. A la fin, on ſe ſépare. Les uns, cherchent à jouer ; les autres, vont à White-Hall : je ſuis les derniers ; & quand le Roi paſſe, je m'approche le plus que je puis de ſa perſonne. Écoutez ma maniére, Madame, elle eſt aſſûrément fort noble. Si-tôt que Sa Majeſté parle à quelqu'un, je me mets de la converſation : cela n'a-t'il point d'effet, j'éleve le ton de la voix. Tout le monde me regarde. J'entens qu'on ſe demande à l'oreille : *Qui*

est ce François-là? Le Marquis de Boufignac, dis-je assez haut pour être entendu. Ce beau procedé les étonne, & je me rens maître généreusement de la conversation.

La Femme de Sir Politick.

On a bien raison de dire que la Noblesse Françoise a quelque chose que celle des autres pays n'a pas.

Le Marquis.

Le même soir, je vais chez la Reine, où j'en fais autant. On ne parle pas la Langue; mais on fait une révérence de certain air qui attire les yeux des belles; &, sans vanité, on a je ne sai quoi de galant qui ne leur déplaît pas. Familier en moins de rien avec tous les grands Seigneurs: *Mylord, Mylord, Mylord-Duc.* Je ne sai que dire après; mais il n'importe: la familiarité s'établit toujours. Je rens visite à toutes les Dames qui parlent François, & dis en passant quelque méchant mot Anglois aux autres. La *Mylédy* sourit pour le moins, & quelquefois il se fait de petites conversations, où l'on ne s'entend point, fort agréables. Voilà, Monsieur, ce qu'il nous faut de l'Angleterre pour nos Courtisans & pour nos Dames; non pas des Tombeaux de Westminster, non pas Oxford & Cambrige. Cela est-il bien pensé, Madame? Décidez présentement en faveur des merveilles que Monsieur vous a fait entendre.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, je suis confuse de ces différentes merveilles, & mon esprit embarrassé ne sait où se prendre pour former le jugement que vous attendez. Quand je songe à cette curiosité infinie, qui ne néglige pas la moindre chose de toute une Nation, je suis prête à décider en faveur de l'Allemand. Si je pense au Gentil François, l'Alcibiade de nos jours, je suspens mon jugement, & dis en moi-même : O ! la chose ardue, que de bien juger ! D'autre part, c'est une pensée judicieuse à l'Allemand de ne point voir les naturels du pays où il se trouve, pour en éviter le mépris ; & il n'y a rien de si sage que de remettre à les pratiquer en d'autres lieux, où le nom commun d'Étrangers fait leur amitié. Mais qui n'admirera la civilité du François à l'Ordinaire, proche de White-Hall, sur tout quand il *se créve de Poudin contre son cœur, pour gagner celui des autres !* Cette pensée des Ordinaires me surprend, & je ne sai comment elle a pû tomber dans l'esprit d'un Étranger. Cela est d'un homme consommé dans les affaires de notre pays : c'est ce que Sir Politick entendoit admirablement, & là où il faisoit ses plus beaux projets.

LE MARQUIS.

On a des vûes comme un autre, & on

penſe quelquefois ce que penſent les gens d'eſprit ; non pas que je veuille me comparer à Sir Politick. A Dieu ne plaiſe que j'aye cette vanité-là.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Aſſûrément, mon mari a quelque choſe d'extraordinaire : je le puis dire ſans vous offenſer ; mais finiſſons la digreſſion, & reprenons notre ſujet. *Voir le Louvre en Eté, quand le Roi eſt à Fontainebleau, & Fontainebleau en Hyver, quand la Cour eſt revenue à Paris*, c'eſt une prudence Allemande, qui ne peut venir que d'un très-grand ſens ; car l'Allemand cherche la Maiſon du Roi, & non pas le Roi dans la Maiſon. Le François, au contraire, cherche les Rois, & ne ſe ſoucie pas de leurs Maiſons. Or, après avoir employé tous les moyens que l'eſprit humain peut fournir, il a recours à cette hardieſſe françoiſe, qui le fait parler au Roi, ſans que le Roi lui parle, & qui *le rend maître généreuſement de la converſation*, au grand étonnement de nos Anglois. Plus je conſidere la choſe, plus je ſuis irréſolue, & ne ſai qui des deux je dois couronner. Bien, dirai-je, que dans la maniere allemande, vous êtes, Monſieur, le premier homme de votre Nation, & que nul des François n'eſt comparable à celui-ci dans la ſienne.

LE MARQUIS.

Je suis content, Madame, & les autres Nations ne me donnent point de jalousie.

L'ALLEMAND.

Je vous suis trop obligé de vos louanges.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

J'ai fait seulement mon devoir.

SCENE III.

MADAME DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame DE RICHE-SOURCE.

TAndis que nos maris songent au bien des États, il m'est venu une chose dans la pensée, où il n'y auroit pas moins de mérite qu'à ce qu'ils font, si on en pouvoit venir à bout : mais en cela, Madame, j'aurois besoin de votre secours.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, sans savoir ce que vous voulez me communiquer, j'oserois affirmer que la pensée est considérable ; & si, pour l'exécution de quelque projet, vous avez besoin de mon assistance, vous en pouvez disposer entierement.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Mon Dieu! Madame, n'avez-vous point

pitié de ces pauvres eſclaves, que la jalouſie des maris tient ſi cruellement enfermées ? Le cœur me ſaigne toutes les fois que je ſonge à la miſere de leur condition.

La Femme de Sir Politick.

Les Eſclaves de Tunis & d'Alger ſont libres, ſi on compare leur captivité aux fers de ces miſérables femmes ; & depuis que je réſide à Veniſe, c'eſt la ſeule choſe qui ait donné à mon ame des atteintes douloureuſes.

Madame de Riche-Source.

J'admire la cruauté de ces méchans hommes qui tiranniſent de pauvres Dames ſans aucun fruit : car j'ai aſſez bonne opinion de notre ſexe, pour croire qu'elles ne laiſſent pas de faire l'amour, tant bien gardées qu'elles puiſſent être.

La Femme de Sir Politick.

L'Amour, comme dit à propos un Ancien, *a les clefs de toutes les portes* ; non pas que ce ſoit de véritables clefs. L'Auteur miſtérieux a voulu nous faire entendre, ſous un langage figuré, que l'eſprit ſubtil des amoureux trouvoit l'invention d'entrer partout.

Madame de Riche-Source.

A ce compte, voir & jouir n'eſt qu'une même choſe. Dieu me garde de blâmer la jouiſſance ; j'eſtime que c'eſt le vrai but de toutes ſortes d'amitiés ; mais c'eſt toujours

un grand malheur à des personnes bien nées de se passer du beau procedé de la belle galanterie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

En ce point, Madame, mon opinion n'a pas de conformité avec la vôtre. A quoi bon toutes ces cérémonies amoureuses ? Je suis d'avis, en fait d'amour, qu'on retranche les choses superflues, & que sans s'amuser à l'inutilité des prémices, on vienne solidement à la conclusion.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Cependant il est bien rude de n'avoir ni jeu, ni promenades, ni collations, ni assemblées : j'aimerois autant mourir, pour moi, que de ne jouir pas de tous les divertissemens que peut donner un honnête homme.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Frivoles amusemens de personnes oisives ! Je ne plaindrois pas, moi, celles qui pourroient employer solidement certaines heures sans danger : mais j'ai horreur des accidens déplorables que nous voyons arriver ici journellement ; & il n'y a rien que je n'entreprenne pour sauver des fureurs de la jalousie ces innocentes victimes.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Madame, sans nous effrayer des difficultés que nous trouverons, n'y a-t'il point

moyen de les mettre dans le commerce du beau monde ? Comme elles n'ont jamais rien vû, elles ont assûrément un fort méchant air, & ce seroit un grand plaisir de leur pouvoir apprendre la belle maniere.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Tout beau, Madame, changeons de discours : voilà Mylord Trancrede avec un homme qui me paroît être Venitien.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Laissez-moi faire; je vais les engager dans une conversation où ils ne s'attendent pas, & qui nous éclaircira de bien des choses.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mais prenez garde de vous découvrir.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Ne vous en mettez pas en peine; je ferai la chose si délicatement qu'ils n'en auront pas le moindre soupçon.

SCENE IV.

TANCREDE, LA FEMME DE SIR POLITICK, ANTONIO, MADAME DE RICHE-SOURCE.

TANCREDE.

Mesdames, je vous amène un honnête homme de mes amis, qui souhaite

d'avoir l'honneur d'être connu de vous.

La Femme de Sir Politick.

Nous sommes trop obligées à sa civile curiosité & à sa civilité curieuse ; bien fâchées de ne pouvoir répondre par mérite condigne à la courtoise envie qu'il a eûe de nous voir.

Antonio.

Madame, la modestie sied bien aux personnes dont les bonnes qualités sont aussi connues que les vôtres.

Madame de Riche-Source.

Je suis d'un Pays où l'on parle avec franchise : j'ose dire que vous nous trouverez certain air & des manieres qu'il ne faut pas chercher à vos Dames Venitiennes : mais où les auroient-elles prises, les pauvres femmes ? C'est le beau monde qui les donne, & elles ne voyent que des maris. Hélas ! elles sont bien à plaindre !

Antonio.

Je vous assûre, Madame, que j'en ai plus compassion que vous : jusques-là que je n'ai pas voulu me marier, pour n'être pas obligé, selon la coutume du pays, à rendre une femme malheureuse.

Madame de Riche-Source.

Paris est le Paradis des femmes. Quand un honnête homme se marie, il sait bien que sa femme ne peut pas vivre sans quelque petite inclination, & qu'autre chose est

un époux, autre chose un galant. S'il y a un bal, un balet, quelque assemblée où il faille paroître & se faire des amans, le mari va chercher partout des pierreries, connoissant bien que ce n'est pas pour lui qu'on se pare; mais, comme je viens de dire, il est honnête homme. Dame, aussi les femmes vivent à peindre avec leurs maris. Elles les caressent, elles les flattent, elles les baisent, elles leur témoignent tant d'amitié; ce n'est que douceur d'un côté & complaisance de l'autre. C'est un si bon ménage!

ANTONIO.

L'heureuse vie dont vous me parlez! Tous les maris jouissent-ils de ce bonheur-là?

Madame DE RICHE-SOURCE.

Quasi tous. Il en faut excepter quelques malheureux qui ont épousé des Prudes.

ANTONIO.

Qu'appellez-vous des Prudes?

Madame DE RICHE-SOURCE.

Ces femmes incommodes, fâcheuses, de méchante humeur.

ANTONIO.

Cela est trop général: je ne connois point encore les Prudes.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Des personnes sauvages, retirées, qu'on nomme fort ridiculement *Femmes de bien*;

des vertueuſes de profeſſion, que les honnêtes gens n'abordent pas, & qu'on laiſſe dans les familles pour faire enrager les maris.

TANCREDE.

Ces accidens-là ſont heureuſement fort extraordinaires : car c'eſt une vraie damnation d'épouſer de ces femmes qui croyent qu'on leur doit tout, parce qu'elles ne font point l'amour.

ANTONIO.

Voyez le méchant goût de nos Senateurs : ils n'eſtiment que ces femmes-là dans les maiſons.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Grand abus ! C'eſt de-là que viennent tous les déſordres de vos familles.

ANTONIO.

J'en demeure d'accord avec vous.

Madame DE RICHE-SOURCE *bas à la femme de Sir Politick.*

Madame, je le tiens homme d'honneur.

LA FEMME DE SIR POLITICK *bas.*

Et moi pareillement.

Madame DE RICHE-SOURCE *bas.*

J'en répons. (*haut.*) Monſieur, je ne me ſuis jamais trompée en phyſionomie : je jurerois que vous étes un homme ſûr, un homme à qui on ſe peut fier de toutes choſes.

ANTONIO.

Jusques ici on ne m'a pas reproché d'avoir trompé personne.

TANCREDE.

Il a plus d'honneur qu'homme du monde.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Eh bien, c'en est assez : nous vous recommandons le secret. Sachez que nous avons fait le dessein, Madame & moi, de soulager la pitoyable condition de vos pauvres Dames.

ANTONIO.

Voilà justement mon projet.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Quel bonheur de nous rencontrer dans la même pensée ! Après cela, je ne désespererai jamais de ma bonne fortune.

TANCREDE.

Mais encore, où aboutit ce projet ?

ANTONIO.

D'établir à Venise la douceur des bons ménages.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Et pour y parvenir, de mettre ces pauvres femmes dans le commerce du beau monde.

TANCREDE.

Voyons un peu par où il faut commencer.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Je n'y voudrois pas tant de finesse : prions-les à un bal dès ce soir. Un impromptu réussit

réussit mieux quelquefois qu'une chose préméditée.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut pourpenser les choses avec loisir & méditation ; & puis les Dames de Venise ne vont pas au Bal chez les Étrangers.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Je l'ai pensé d'abord comme vous : mais j'ai crû que la considération qu'on a pour Sir Politick en pouvoit ôter toute la difficulté.

TANCREDE.

Ne cherchez plus rien après cela : c'est la seule chose qu'il y avoit à trouver.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Il faut avouer que la grande opinion qu'on a de mon mari, peut applanir bien des choses.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Nous ne sommes plus en peine que de l'expédient qu'il faut prendre pour les faire prier.

TANCREDE.

Il faut s'en remettre à Monsieur : personne au monde n'y peut réussir si bien que lui.

ANTONIO.

Je m'en charge volontiers, & vous répons de vous en amener cinq ou six des principales.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce seroit un grand coup d'y pouvoir faire venir la Dogesse ; telle gravité que la sienne autoriseroit fort l'assemblée.

TANCREDE.

Il gouverne tout dans sa maison.

ANTONIO.

C'est celle qui me donnera le moins de peine. Mais voulez-vous que cela se fasse bien-tôt ?

TANCREDE.

Le plûtôt est le mieux.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Dès ce soir : pourquoi différer ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Sans en parler à nos maris ?

Madame DE RICHE-SOURCE.

On ne les consulte jamais sur les affaires de cette nature-là. Trop d'honneur pour eux d'avoir si bonne compagnie.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Ce sera donc pour ce soir, puisque Madame l'a résolu.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Songeons à disposer toutes choses pour le bal.

ANTONIO.

Fort bien. De mon côté, je m'en vais disposer les Dames à venir honorer votre fête.

SCENE V.

Madame DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

Madame DE RICHE-SOURCE.

ALlons, Madame, travaillons un peu à notre affaire : ces Meſſieurs auront la bonté de nous y aider.

LE MARQUIS.

Nous ſerions peu civils aux Dames de leur refuſer nos ſervices dans une choſe galante comme celle-ci.

TANCREDE.

Commandez ſeulement, vos ordres ſeront exécutés.

L'ALLEMAND.

Je ſuis prêt à tout.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Voici de quelle maniere il faut diſpoſer les ſiéges. Un grand fauteuil pour la Dogeſſe ſur une eſtrade ; des chaiſes à dos pour les femmes des Sénateurs, puis des ſiéges plians pour les Étrangers & pour nous, comme on a coutume de les ranger.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Madame, il faut excuſer une Françoiſe qui ne connoît que les uſages de ſon pays: j'oſe vous dire néanmoins que votre ordonnance n'a pas la gravité requiſe pour une telle occaſion.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Madame, en toute autre choſe je vous céderai volontiers: mais je puis vous dire que depuis l'âge de huit ans que j'étois *la petite Suzon*, il ne s'eſt fait bal ni aſſemblée à la Ville où je n'aye été. J'en ai vû même au Louvre aſſez ſouvent; car mon mari étoit comme de la Cour, par les amis que nous y avions. J'en ai vû chez Madame la Comteſſe, chez Madame la Princeſſe de Conti, où j'ai fort bien obſervé comme les choſes devoient aller; & il n'y a point d'année que je n'aye donné moi-même quelques fêtes fort jolies qui valoient bien les grandes aſſemblées.

LE MARQUIS.

Quand on parle des choſes qu'on a vûes & de celles qu'on a faites, on mérite d'être écouté.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Achevez, Madame, ce que vous avez à repréſenter.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Le dernier Carnaval (nous avions le cœur bien en joie) je donnai les violons

aux Dames de ma cotterie, d'une maniere auſſi galante que choſe qui ſe fût paſſée de tout l'hyver. Je commençai par un ſouper-collation, qui étoit un ambigu, où il n'y avoit pas l'abondance des cadeaux; mais tout y étoit excellent : des viandes priſes ſi à propos, qu'un quart-d'heure plûtôt elles euſſent été un peu dures; un quart-d'heure plûtard elles auroient commencé à ſe paſſer : on n'en trouve point de même ailleurs; & mon mari & moi les avions fait apprêter devant nous. La ſalle étoit éclairée comme en plein jour; pas un ſiége qui paſſât l'autre, & la place pour danſer à ravir. Des Suiſſes à la porte, qui ne laiſſoient entrer que les gens priés, l'élite de la Cour & de la Ville, avec la parenté, cela s'entend, & les amis particuliers de la maiſon. Au milieu du bal, je me dérobai finement pour me déguiſer, & faire une maſcarade entre nous, rien que de la famille : nous la danſâmes ſans que perſonne nous reconnût; &, ſi-tôt que je fus déshabillée, je pris une place froidement, comme ſi de rien n'eût été. Chacun ſe tuoit à deviner, ſans en approcher de mille lieues : c'eſt le plus grand plaiſir d'une maſcarade; & je vous avoue que ç'a été le plus heureux ſoir de toute ma vie.

La Femme de Sir Politick.

Madame, pour ce qui ſe fait à votre

Cour, je n'en parle pas ; mais sachez qu'un bal de République demande un peu plus de mesure ; &, quand vous songerez qu'une Dogesse & des femmes de Sénateurs seront tantôt ici, vous changerez, à ce que j'estime, votre ordonnance.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Dites votre sentiment.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Mon sentiment est qu'on place la Dogesse & les Sénatrices en telle sorte qu'elles représentent un petit Sénat ; la Dogesse comme dans un trône, & les Sénatrices aux deux côtés sur des bancs. Ce leur sera une chose agréable de tenir la place de leurs maris, & courtoise à nous de leur faire avoir cet honneur-là.

L'ALLEMAND.

Je suis de l'opinion de Madame ; mais je voudrois qu'il y eût au trône de petites figures en bosse fort bien taillées, & de beaux feuillages au dos des bancs.

TANCREDE.

Que peut-on dire contre la proposition de Madame ? Y a-t-il rien de mieux pensé ?

LE MARQUIS.

Qui doute que pour le sérieux elle n'ait plus de sens que toutes les femmes ensemble ? La pensée est judicieuse, je l'avoue ; mais, je ne me dédis pas, notre maniere Françoise est plus galante ; & il est fort

ſuffiſant à madame la République de ne prendre pas les modes de Paris quand tout le monde court après. Je ne ſuis, morbleu, point homme de République. D'un Pays où il n'y a point de Cour, ne m'en parlez pas.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Je ſai fort bien que tout ce qu'a dit Madame ſeroit ridicule à Paris ; & perſonne ne m'apprendra rien en fait de bal & d'aſſemblée : mais, s'il faut obſerver de telles cérémonies dans une République, dame, je m'en rapporte, elle connoît cela mieux que moi.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Dans la ſuite de la fréquentation, vous pourrez leur inſpirer vos galantiſes : pour la premiere fois, il faut de la gravité.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Je ſai me rendre à la raiſon ; ne me plût-elle pas. Allons, Madame, diſpoſer toutes choſes comme vous le jugez à propos.

SCENE VI.

TANCREDE, ANTONIO.

TANCREDE.

NOus avons donné bien des affaires à nos folles ; elles ont été le ne sai combien de temps à disputer sur la maniere dont il faut recevoir la Dogesse ; quelle place, quels siéges il faut avoir ; & à la fin elles sont convenues d'un appareil le plus ridicule du monde.

ANTONIO.

Je me suis bien douté que notre conversation auroit produit quelque chose de fort extravagant.

TANCREDE.

Mais, dites-moi, que ferons-nous de ceci, & comment finir la Comédie ?

ANTONIO.

J'irai leur faire les excuses de la Dogesse, sur quelque indisposition imaginaire.

TANCREDE.

Cela ne me contente pas.

ANTONIO.

Que voudriez-vous davantage ?

TANCREDE.

TANCREDE.

Je voudrois que vous leur menassiez une entremetteuse, & quelques filles qui représentassent la Dogesse & des femmes de Sénateurs.

ANTONIO.

Vous m'inspirez là une pensée fort plaisante & fort aisée à exécuter ; car je viens de laisser à cent pas d'ici justement la compagnie qu'il nous faut. Allez préparer toutes choses pour nous recevoir, & laissez-moi le soin du reste.

SCENE VII.

ANTONIO, LE SENATEUR PAMFILINO.

ANTONIO.

JE suis fort en peine de ce que pensera votre Excellence d'un dessein de divertissement que nous avons fait le Milord & moi ; ce Milord qui a eu l'honneur de vous voir, & que vous estimez assez.

PAMFILINO.

Quand vous m'aurez dit quel est ce divertissement, je vous dirai ce qui m'en semblera. Parlez.

ANTONIO.

Ayez donc la patience de m'écouter ; s'il vous plaît. Il y a ici deux Etrangeres assez accommodées, à ce qu'il me paroît, mais assurément les plus ridicules personnes que j'aye jamais vûes. La premiere est une Angloise, grave, composée, fausse en discours, en politique, en prudence sottement mystérieuse. L'autre est une petite Françoise, d'un esprit tout opposé ; elle n'aime que le *beau monde*, ne parle que du *bel air*, de la *belle maniere*, se croit délicate, galante, polie ; & véritablement elle est plus Bourgeoise que ne sont les femmes des Marchands les plus grossieres.

PAMFILINO.

Que voulez-vous faire de ces deux femmes ? Il est temps de les mettre à quelque usage. Achevez.

ANTONIO.

C'étoit une nécessité de vous en faire la peinture. Ces deux femmes, plus ridicules encore que je ne vous les dépeins, se sont mis dans la tête de tirer les Dames Vénitiennes de la déplorable captivité où l'on les retient, & de leur inspirer les coutumes, l'air, la maniere, le procédé des femmes les plus galantes.

PAMFILINO.

Je ne voudrois pas jurer que cela n'arrivât quelque jour ; mais j'espere que le des-

ſein de vos Dames ne réuſſira pas aujourd'hui.

ANTONIO.

Ce n'eſt rien encore. Apprenez juſqu'où va leur extravagance. La petite Françoiſe veut donner le bal ce ſoir à vos femmes ; & l'Angloiſe voudroit que la Dogeſſe y fût, diſant gravement que telle gravité autoriſeroit fort l'aſſemblée. Le Milord, pour s'en divertir, a juré que j'avois tout pouvoir dans leurs maiſons, & qu'il n'y avoit rien de ſi facile pour moi que de les amener. J'y ai conſenti ; & me voilà chargé de faire venir la Dogeſſe, & cinq ou ſix femmes de Sénateurs, chez nos deux folles.

PAMFILINO.

Comment vous acquiterez-vous de cette commiſſion-là ?

ANTONIO.

Le Mylord voudroit que je leur menaſſe... Oſerois-je dire le mot devant votre Excellence ?

PAMFILINO.

Dites hardiment.

ANTONIO.

Une entremetteuſe & des filles, pour repréſenter la compagnie qu'elles démandent : mais...

PAMFILINO.

Mais que rien ne vous en empêche ; cela

ſe peut faire avec des Etrangers. Il me ſouvient qu'étant à Paris, fort jeune, on me faiſoit eſſuyer ſouvent de ces tours-là : on me produiſoit des Princeſſes qui ſe trouvoient des filles de la même nature que celles-ci. Ne quittez pas une entrepriſe ſi heureuſement commencée : je prens la choſe ſur moi.

ANTONIO.

Avec un ſi bon garant que votre Excellence, nous travaillerons ſans ſcrupule à nous donner ce divertiſſement-là.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Toutes choſes ſont préparées pour le Bal.

SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, Madame DE RICHE-SOURCE, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, UN VALET *du Signor Antonio.*

SIR POLITICK.

MA femme, que vois-je ? Le Sénat doit-il ſe tenir céans aujourd'hui ?

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Monſieur, vous verrez quelque choſe d'aſſez extraordinaire, dont vous ne ſerez pas fâché.

Madame DE RICHE-SOURCE *à Sir Politick.*

Vous parlez mieux que vous ne penſez. Oui, le Sénat doit ſe tenir céans aujourd'hui. Remerciez vos femmes, Meſſieurs ; remerciez-les de l'honneur que vous allez recevoir.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais encore, quel peut être cet honneur-là?

Madame DE RICHE-SOURCE.

On ne gagne jamais rien à être curieux. Tu sais que je ne m'informe pas de tes actions; ne t'informe pas des miennes: c'est le moyen d'être toujours bien ensemble.

SIR POLITICK.

Dans les familles, comme dans les Etats, il importe à celui qui gouverne de savoir tout ce qui s'y passe.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Oh bien, il faut donc vous en instruire. Apprenez que la Dogesse va venir à un Bal que nous lui donnons.

SIR POLITICK.

La chose en soi nous est grandement honorable; mais je veux en savoir le projet, & par quels instrumens elle s'est faite.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Par une rencontre admirable. Le Seigneur Antonio nous est venu voir avec le Milord; &, après plusieurs discours sur la captivité des Dames de Venise, enfin nous sommes demeurés d'accord qu'elles ne laissoient pas d'aller au bal, & que même il ne seroit pas difficile de les obliger à venir céans. Là-dessus, le Seigneur Antonio s'est fait fort d'y amener la Dogesse, & quelques nobles Vénitiennes avec elle.

TANCREDE.

Il gouverne tout dans leurs maisons.

SIR POLITICK.

C'est la premiere affaire de hazard qui soit jamais entrée dans la mienne. Je n'aime pas les présens de la fortune ; & je ne sai comment je recevrois un Royaume qui me viendroit sans projet & sans politique.

TANCREDE.

Permettez-moi de vous dire que jamais affaire ne fut moins de hazard que celle-ci ; &, n'en déplaise à vos Dames, la part qu'elles y ont est fort médiocre. Sans la haute opinion qu'on a de votre gravité & de votre sagesse, nous ne verrions céans ni Dogesse, ni femmes de Sénateurs : c'est l'effet de vos projets, & de votre grande politique exercée depuis si long-temps.

SIR POLITICK.

La chose avoit besoin d'être expliquée. Oui, vous me faites comprendre facilement que nous ne devons rien au hazard. On fait plus d'estime de moi que je ne vaux, je le confesse ; mais rendons honneur pour honneur, & songeons à bien recevoir une si auguste compagnie. Je n'ai pas oublié nos rangs d'Angleterre, & n'ignore pas ce que doit un *CHEVALIER* à un *LORD* : néanmoins, comme nous sommes à Venise, & que la fête se fait dans

ma maison, vous ne trouverez pas mauvais que je porte la parole.

TANCREDE.

J'honore trop votre vertu, pour manquer jamais à vous rendre ce qu'on vous doit ici & ailleurs ; outre que personne n'est capable de s'acquiter de cet emploi-là si bien que vous.

LE MARQUIS.

Monsieur Politick, salue-t-on la Dogesse?

SIR POLITICK.

Oui, vraiment, on salue la Dogesse avec des inclinations profondes, & des révérences bien basses.

LE MARQUIS.

Je demande si on baise.

SIR POLITICK.

Baiser à Venise ! Baiser une Dogesse ! Ma femme, votre gentil François demande si on baise la Dogesse.

LE MARQUIS.

Je ne sai pour qui on me prend : vous diriez qu'on n'a jamais baisé des femmes de qualité. J'ai baisé deux Ducheses en ma vie, qui le portoient bien haut, sur ma parole ; & des Maréchales de France, quantité.

UN VALET *du Signor Antonio.*

Le Seigneur Antonio m'a envoyé ici pour vous dire que la Dogesse va venir ;

elle eſt en chemin à l'heure que je vous parle.

SIR POLITICK.

Allons, Meſſieurs, allons la recevoir avec l'ordre & la dignité qu'il convient garder en telle cérémonie. Comme je dois porter la parole, on trouvera bon que je marche le premier : les deux femmes ſuivront, pour faire les honneurs du logis : Madame fera, s'il lui plaît, un compliment à la Françoiſe : Milord & le mari de Madame ſuivront après, & ces deux Meſſieurs enſuite.

LE MARQUIS *à l'Allemand.*

Je ne ſuis point un trouble-fête ; je veux ce qu'on veut : mais je voi bien ce que je vois. On nous traite, vous d'Allemand, & moi de miſérable. Aller derriere un Bourgeois à la cérémonie, ſont les graces qu'on nous fait céans : ce n'étoit pourtant pas la même choſe à Paris ; car, ſans vanité, ces petites gens de ville ne mettoient pas le pied au Louvre que j'étois dans les Cabinets. Pour le Milord, je lui céde, non pas en qualité de Milord ; fût-il Duc. Un Marquis François, brave & bien vêtu ne céde à perſonne : mais, après les obligations que j'ai au Duc de Bukingham, je ne diſputerai rien à ceux qui lui appartiennent.

SIR POLITICK.

Nous avons fait ces rangs ici ſans con-

séquence, pour le présent. Ne troublez pas, je vous prie, un personnage qui va faire une grande action à la tête de cette compagnie.

M. DE RICHE-SOURCE.

Prenez-vous garde à un impertinent?

LE MARQUIS.

Bourgeois, remerciez le lieu où nous sommes : sans le respect de la Dogesse qu'il faut recevoir, & la considération de ces Messieurs, je vous apprendrois à parler.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Allez, petit Suivant; c'est bien à vous de faire comparaison avec mon mari?

TANCREDE.

Eh! Messieurs, voilà la Dogesse; remettez vos querelles à une autre fois, & laissez parler Sir Politick.

SIR POLITICK.

Le *Primordium* m'a donné bien de la peine; le reste ne m'a rien coûté.

TANCREDE.

Silence, Messieurs, silence.

SCENE II.

L'ENTREMETTEUSE *prise pour* DOGESSE, LES DEMOISELLES *se disant* FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHESOURCE, Madame DE RICHESOURCE.

SIR POLITICK *haranguant la Dogesse.*

SI la bonne réception se mesuroit par la grandeur & la décoration des bâtimens, par les lambris dorés, & les riches tapisseries, VOTRE SERENITE', Madame, & vous, très-excellentes SENATRICES, seriez aujourd'hui mal reçûes dans la petite & simple maison de cettui votre plus qu'humble serviteur : mais, si vous cherchez à loger dans les cœurs, plûtôt que dans les palais, vous trouverez les nôtres enrichis de zéle, garnis de fidélité, remplis d'affection, revêtus de services & de devoirs pour la République en général, pour VOTRE SERENITE', & VOS EXCELLENCES en particulier. Ne croyez pas, s'il

vous plaît, en voyant ce peu que nous sommes, recevoir seulement l'offre de nos vœux : figurez-vous de voir ici les Députés des plus belliqueuses Nations, qui viennent vous en rendre leurs hommages. Milord, ma femme & moi, mettons à vos pieds l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande : ces deux Messieurs & Madame vous offrent la France, grand & puissant Royaume, s'il en fut jamais ; & Monsieur qui réunit en soi mille intérêts différens, vous présente les vastes Provinces de la Germanie. Voilà, très-Serene Dogesse, & très-excellentes Sénatrices, tout ce que je puis dire en public ; mais VOTRE SERENITE' me permettra de confier à son oreille quelque chose de particulier, dont ces Messieurs & ces Dames ne seront pas scandalisés, s'il leur plaît. (*bas.*) Je vous dirai en confidence, Madame, que nous allons établir, Dieu aidant, la Circulation ; projet merveilleux, qui par des canaux inconnus au reste des hommes, fera venir une abondance de richesses dans cet Etat.

LA DOGESSE.

La République vous est fort obligée ; je dis fort : & le Doge mon mari, mon mari le Doge, vous en remerciera en son particulier, comme nous faisons au nôtre. (*bas.*) Quant à ce que vous m'avez dit à l'oreille, vous m'obligerez de mettre à

part quelque chose pour moi, quand vous ferez venir tant de biens dans cet Etat.

SIR POLITICK *à part.*

Voici de la corruption jusques dans la maison du Doge. Cela n'arriveroit pas, s'il y en avoit quatre, comme j'ai dit : ils s'observeroient les uns les autres. [*à la Dogesse.*] Cette réitération des obligations que nous veut bien avoir la République, nous assure d'une double reconnoissance, dont l'une nous regarde, comme personnes publiques, & députés de ces grandes Nations ; l'autre, comme des particuliers affectionnés à son service.

LE MARQUIS.

J'admire cet homme ; il tourne toutes choses comme il lui plaît.

SIR POLITICK.

Pour la répétition de *Doge*, qui ne voit, Madame, qu'elle marque deux fois votre dignité, pour nous faire comprendre doublement l'auguste honneur de votre présence ?

LE MARQUIS.

Autre version excellente, qui vaut la premiere, pour le moins.

SIR POLITICK *à part.*

Puisqu'elle est intéressée, il faut la gagner politiquement par l'intérêt. [*à la Dogesse.*] Un mot à l'oreille de votre Sérénité. Nous aurons soin de votre maison ;

ce n'eſt rien dérober au public, car votre rang a beſoin d'être ſoutenu. Il ſe fera pour vous une petite circulation particuliere ; je n'en dis pas davantage.

LA DOGESSE *bas.*

Vous avez raiſon, Monſieur Politick ; nous ſommes obligés à beaucoup de dépenſe.

LE MARQUIS.

J'enrage, morbleu, quand il parle bas ; je voudrois ne pas perdre un mot de tout ce qu'il dit.

Madame DE RICHE-SOURCE *à la Dogeſſe.*

Vous aurez la bonté, Madame, d'excuſer des perſonnes mal préparées à vous recevoir : car enfin.... c'eſt qu'après tout..... effectivement, nous ne nous attendions pas à cet honneur-là. Pour ces jeunes Dames. elles auront un peu moins d'excuſes : j'eſpere de leur faire voir quelques manieres aſſez galantes qui ne leur déplairont pas.

LA DOGESSE.

Point d'excuſes entre amies : nous venons vous voir ſans façon.

LE MARQUIS.

Voilà, Madame, ce qu'a dit Sir Politick dans ſa harangue : Votre Sérénité veut ſe *loger dans les cœurs.*

LA FEMME DE SIR POLITICK *à ſon mari.*

Monſieur, voici le Signor Antonio, à qui vous avez l'obligation de tant d'honneur.

SIR POLITICK *au Signor Antonio.*

Le reſpect que j'ai pour la préſence Sérene, ne me permet pas de vous témoigner aſſez combien je ſai connoître & reconnoître la grande faveur que ce m'eſt.

ANTONIO.

L'envie que j'avois de mériter quelque part dans l'honneur de votre amitié, m'a fait entreprendre une choſe aſſez extraordinaire : mais je me tiens aſſez heureux ſi j'ai réuſſi.

LA FEMME DE SIR POLITICK *à la Dogeſſe.*

Madame, je crains que VOTRE SERENITE' ne ſoit amuſée ici trop long-temps. Ne vous plaît-il pas d'aller à la Salle où ſe doit faire le Bal ?

SCENE III.

TANCREDE, LE MARQUIS.

TANCREDE.

LAiſſons-les aller prendre leurs places, & demeurons ici un moment. Avez-vous jamais oüi ſi bien parler ?

LE MARQUIS.

De ma vie. J'ai oüi mille Sermons, & de ſi hauts, qu'il falloit être bien ſavant pour les entendre. J'ai oüi des Oraiſons

funébres admirables ; je dis admirables ; mais, à la damnation de mon ame, je n'ai jamais rien entendu de si relevé.

TANCREDE.

Il y a beaucoup de choses relevées, & j'y en ai trouvé aussi de fort agréables.

LE MARQUIS.

J'ai remarqué un joli trait. La maison de Sir Politick n'est pas grande, ni bien meublée : il a donné le change à la Dogesse adroitement, la faisant *loger dans nos cœurs, plûtôt que dans un Palais.* Là-dessus, il fait merveille ; il *enrichit nos cœurs de zéle,* les *garnit de fidélité*, les orne, les pare, & fait tant enfin, qu'elle se trouve admirablement logée. C'est un tour d'adresse, Mylord, & j'avoue qu'il m'a plû extrêmement.

TANCREDE.

Je m'assure que peu de gens y ont pris garde.

LE MARQUIS.

J'avois une inclination merveilleuse pour les Sciences ; mais je n'ai osé lire que des Romans & des Comédies à la Cour, de peur qu'on ne me prît pour un Pédant. Avec cela, le naturel demeure toujours ; & quand j'entens de belles choses, je les connois aussi-tôt.

TANCREDE.

Qu'avez-vous trouvé de tous ces États ; que

que nous avons *mis aux pieds* de la Dogesse ?

LE MARQUIS.

Ah ! Rien de plus grand, de plus magnifique, & trop : il m'en reste un scrupule qui m'inquiéte ; je le confesse.

TANCREDE.

Quelle inquiétude en pouvez-vous avoir ?

LE MARQUIS.

Qu'on ne l'écrive à la Cour, Mylord.

TANCREDE.

Qui diable s'en donneroit la peine ?

LE MARQUIS.

Ce ne seront pas des gens considérables : mais il y a de petits Écriveurs dans les Pays étrangers, qui ont des correspondances obscures, par où ils font tout sçavoir au Cardinal de Richelieu. Ce Ministre sait tout.

TANCREDE.

Et quand il sauroit ceci, que pourroit-il vous en arriver ?

LE MARQUIS.

Que pourroit-il m'en arriver ? Eh ! Rien, rien qu'une disgrace, privation de cabinet, exil de Cour : je dis tout au moins. Comment ? Faire ici le Député de la France, qu offre le Royaume de son chef ? Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

TANCREDE.

Ce sont de simples civilités.

LE MARQUIS.

Des civilités, d'offrir un État?

TANCREDE.

Sir Politick a fait la même chose de l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Peut-être en a-t'il la commission. Un vieux Politique comme lui, ne fait rien mal-à-propos. Sur ma parole, il sait bien par où en sortir.

TANCREDE.

Il est vrai que cet homme-là ne s'engage à rien légérement.

LE MARQUIS.

J'en suis sûr : mais il a tort d'embarquer les autres : c'est avoir bien peu de considération pour ses amis.

TANCREDE.

L'affaire est faite : il faut empêcher qu'elle ne produise de méchans effets en France.

LE MARQUIS.

Il n'y a plus de remede, que celui de garder le secret.

TANCREDE.

Je vous promets de n'en ouvrir pas la bouche.

LE MARQUIS.

Insinuez, je vous prie, la même discrétion aux autres, sans rien dire de mon appréhension toutefois. Vous savez, mon maître, comment il faut servir ses amis.

TANCREDE.

Laiſſez-m'en le ſoin : je vais faire un intérêt commun du ſecret ; & j'oſe vous aſſurer qu'on n'en parlera point.

SCENE IV.

On leve un rideau, & on voit la Salle du Bal, où l'ENTREMETTEUSE *ſe diſant* DOGESSE, *eſt dans le Trône, & les* DEMOISELLES, *qu'on prend pour les Nobles Venitiennes, ſur des Bancs.*

L'ENTREMETTEUSE, *priſe pour* DOGESSE, LES DEMOISELLES, *ſe diſant* FEMMES DE SENATEURS, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, ANTONIO, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHESOURCE, Madame DE RICHESOURCE.

LA DOGESSE *bas.*

ME voici comme une vraie DOGESSE : quarrons-nous dans ce Trône, & faiſons un peu de NOTRE SERENITE'. [*haut.*] Mes filles..... [*bas.*] J'oublois déja.... [*haut.*] Sénatrices, tenez bien la place de vos maris.

UNE DES PRE'TENDUES FEMMES DE SENATEURS.

Nous saurons fort bien tenir notre rang.

LA FEMME DE SIR POLITICK *à M. de Riche-Source.*

Hé bien, Madame, êtes-vous convaincue? Vos fauteuils & vos chaises à dos auroient-elles fait le même effet? Ces pauvres Dames sont si transportées de joie, qu'elles ne sauroient se contenir.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Il faut excuser une étrangere; mais avouez que je me suis rendue de bonne heure à vos raisons.

SIR POLITICK *à la Dogesse.*

Madame, VOTRE SERENITE' voudroit-elle entendre un air harmonieux avant de commencer la danse?

LA DOGESSE.

Un peu de Mélodie: j'aime la Mélodie.

SIR POLITICK.

Musique, une Piéce harmonieuse.

[*On joue une Piéce ridiculement grave.*]

Ceci est profond & grandement cromatique. Il suffit. Signor Antonio, sachez de SA SERENITE' si elle voudroit me faire l'honneur de danser une Pavane avec le très-humble & très-dévoué serviteur de la République.

ANTONIO.

Je vais le savoir. [*à la Dogesse bas.*] Il faut

danſer une Pavane avec Sir Politick.

LA DOGESSE *bas.*

Je ne la ſai pas.

ANTONIO *bas.*

Il n'importe.

LA DOGESSE *bas.*

Comment ferai-je ?

ANTONIO *bas.*

Comme lui : regardez ce qu'il fera, & faites de même.

SIR POLITICK.

Madame, je prens la liberté de danſer une Pavane avec VOTRE SERENITE', d'autant plus hardiment, que cette danſe grave me ſemble convenir à la dignité de *Dogeſſe*.

LA DOGESSSE.

Vous avez raiſon, Monſieur Politick : me voilà prête ; danſons quand il vous plaira.

SIR POLITICK.

J'ai lû beaucoup de traités de la danſe, & j'ai trouvé dans tous qu'il appartenoit à l'homme de mener la femme : mais avec vous, Madame, ce privilege honorable n'a point de lieu. C'eſt à VOTRE SERENITE' de mener, & à moi de me laiſſer conduire.

LA DOGESSE.

Signor Antonio, Monſieur Politick veut que je prenne la place de l'homme : cela eſt extrêmement civil ; que me conſeillez-vous ?

ANTONIO.

Je vous conseille, Madame, de laisser toutes choses dans l'ordre accoutumé. VOTRE SERENITE' n'est pas venue ici pour ôter aucun avantage à Sir Politick.

Sir Politick méne : elle danse la Pavane ridiculement, faisant tout ce que fait Sir Politick, qui danse aussi ridiculement qu'elle, avec sa gravité ordinaire.

SIR POLITICK *après avoir dansé.*

Cette danse est politique extrêmement, & convenable à l'occasion présente. Si j'étois à un Bal où il y eût un Général d'Armée, je danserois la Pyrrique, danse militaire.

TANCREDE *au Marquis.*

Le rafinement de respect étoit ingénieux à Sir Politick, de vouloir se laisser mener par la Dogesse.

LE MARQUIS.

Cet homme trouve ce que les autres ne trouvent point. Cela ne s'est pourtant jamais fait à danse du monde ; & il n'y a point d'homme de Cour, à qui la tête ne tourne dans ces Républiques, à voir ce qu'on y voit. J'en ferai de beaux contes aux Crequis & aux Bassompieres à mon retour.

TANCREDE.

Tandis que vous étes ici, il faut s'accommoder aux maniéres du pays.

LE MARQUIS.

Je le voi de reſte : mais retournons à la danſe. Signor Antonio, Madame la Dogeſſe ne veut-elle pas qu'on danſe les branles ? C'eſt proprement ce qui fait un Bal.

ANTONIO.

Que voulez-vous dire par vos *branles* ?

LE MARQUIS.

Vous ne ſavez ce que c'eſt ?

TANCREDE.

Non.

LE MARQUIS.

Vous êtes le ſeul Gentilhomme de l'Europe qui ne ſache pas ſon *branle ſimple*, le *Gai*, le *Poitou* & le *Montivande*.

ANTONIO.

Auſſi peu les uns que les autres.

LE MARQUIS.

Et les courantes ; vous les ignorez ?

ANTONIO.

Non pas les courantes.

LE MARQUIS.

Parbieu, je vais les danſer avec vos Dames ; auſſi-bien ne garde-t'on aucune regle à votre Bal. N'attendons pas qu'on nous donne un rang à l'ordinaire avec l'Allemand, & faiſons-nous raiſon nous-mêmes. Je veux attaquer cette brune : elle me plaît. Madame, voulez-vous me faire l'honneur de danſer une courante avec moi ?

LA DAME.

De tout mon cœur.

LE MARQUIS.

Place, place à Madame. La courante ; violons, & de mesure, je vous prie : je ne prendrai pas plaisir à me voir hors de cadence. Cette révérence est assez cavaliere, ce me semble ; elle ne sent pas le baladin. Battons du pied pour prendre le temps. J'ai parti trop tôt. Revenons. Il faut refaire la révérence. Voilà partir à propos, cela : mais ces coquins de violons m'ont déja mis hors de cadence : rentrons-y malgré eux. Le plus court est de recommencer. Vous ne savez ce que vous faites, violons : je crois que vous dormez. Encore une fois la révérence, & partons. Pour ce coup, si vous me faites manquer, je vous le pardonne. [*Quand la courante est dansée.*] A la fin, j'en suis venu à bout ; mais avec bien de la peine. Il faut une oreille de diable avec ces maudits violons. J'ai dansé tout un hiver à Paris (chacun le sait) sans avoir jamais sorti de cadence. Il faut tout dire ; c'étoit les vingt-quatre.

TANCREDE.

Je ne sai ce que vous avez fait à Paris : mais ici, c'est danser admirablement.

LE MARQUIS.

Non pas cela ; assez en homme de qualité. Je voudrois pouvoir vous regaler d'une

Vignone

Vignone & d'une *Belleville ;* il n'y a point moyen. Ce n'eſt qu'à la Cour qu'on peut danſer des figurées.

TANCREDE.

Ne danſez-vous pas encore avec quelqu'autre Dame ?

LE MARQUIS.

Je ne veux, morbieu, pas perdre ma réputation : j'en ſuis bien ſorti ; danſe qui voudra. Mylord, je veux vous faire une confidence. Cette belle, avec qui je viens de danſer, elle m'aime, & ce ſont des œillades ! Il n'y a rien de pareil.

TANCREDE.

Toute femme qui n'a point de liberté, eſt prête à faire l'amour, quand elle en trouve l'occaſion.

LE MARQUIS.

Ce n'eſt pas ce que vous penſez : le cœur eſt pris ſur ma parole.

TANCREDE.

Je commence à m'en appercevoir. Tenez, elle vous regarde.

LE MARQUIS.

Ne faites pas ſemblant de rien voir, & ſoyez diſcret, je vous prie. Ce n'eſt pas un jeu à Veniſe, que d'être aimé de la femme d'un Sénateur.

TANCREDE.

Je vous en répons. Mais je ſai me taire ; ſoyez aſſuré de ma diſcretion.

LE MARQUIS.

Je me fie à vous, Mylord ; & c'eſt m'y fier de ma vie.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Allons : ça, acquittons-nous de notre promeſſe. J'ai promis à ces Dames de leur faire voir des choſes & des maniéres. Enfin, je vais faire pour l'amour d'elles, ce que je n'ai pas fait il y a quinze ans.

M. DE RICHE-SOURCE.

Elle va danſer la *Sarabande* : c'eſt une merveille. Quand nous nous mariâmes, on ſe mettoit à genoux devant elle pour la voir danſer.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Qui eſt-ce qui ſe ſouvient ici de *la petite Suzon ?* Mon ami, t'en ſouviens-tu ?

M. DE RICHE-SOURCE.

Oui, ma mie ; & je ſouhaite que tu donnes autant de plaiſir à la compagnie, que tu en donnois en ce temps-là.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Voici donc la petite Suzon qui va danſer la Sarabande. Des caſtagnettes.

M. DE RICHE-SOURCE.

Des caſtagnettes ! Des caſtagnettes !

TANCREDE.

On n'en trouve point.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Il y a remede : mes doigts m'en ſerviront. Eſſayons. Cela ne va pas mal.

M. DE RICHE-SOURCE.

Prenez garde, Messieurs, je vous prie.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Ce balancement de corps vous plaît-il ? Parlez, Mesdames ?

LA DOGESSE.

A ravir.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Et ce mouvement de bras, qu'en dites-vous ? Cet air est-il Espagnol ?

SCENE V.

UN VALET DE SIR POLITICK, L'ENTREMETTEUSE *prise pour Dogesse*, LES DEMOISELLES, *se disant* FEMMES DE SENATEURS, ANTONIO, SIR POLITICK, LA FEMME DE SIR POLITICK, TANCREDE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND, M. DE RICHE-SOURCE, Madame DE RICHE-SOURCE.

UN VALET *de Sir Politick à son maître, & à M. de Riche-Source.*

ON vous demande de la part du Sénat ?

SIR POLITICK.

Ouais ! Que veut dire ceci ? Nous de-

mander à l'heure qu'il eſt ! Il faut que ce ſoit une affaire bien preſſante.

M. DE RICHE-SOURCE.

On aura eu quelque grande nouvelle, ſur quoi on veut nous conſulter.

SIR POLITICK.

Ce ne peut être autre choſe.

M. DE RICHE-SOURCE.

Mais, pourquoi moi ?

SIR POLITICK.

Il y a quelques fonds à trouver, ou quelque dépenſe à faire.

M. DE RICHE-SOURCE.

Ce ſeroit m'employer pour peu de choſe. Je croirois plûtôt qu'on a eu vent de notre projet.

SIR POLITICK.

Ne raiſonnons pas davantage, & allons apprendre ce qu'on veut de nous. [*à la Dogeſſe.*] Madame, vous nous excuſerez, Monſieur & moi, de quitter VOTRE SERENITE'. La République deſire de nous quelque ſervice, que nous allons lui rendre avec reſpect & affection. Ces Dames auront la bonté de nous pardonner pareillement.

LA DOGESSE.

Revenez bien-tôt, Meſſieurs, nous vous attendons.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Ne laiſſons pas de continuer notre Bal,

Voyez ce second pas de Sarabande ; il est tout-à-fait à l'Espagnole.

LE MARQUIS, *qui avoit suivi Sir Politick & M. de Riche-Source, rentre.*

Savez-vous, Mesdames, qui demandoit vos maris de la part du Sénat ?

Madame DE RICHE-SOURCE.

Et qui ?

LE MARQUIS.

Des Archers, qui les ont menés en prison.

TANCREDE.

Vous avez vû quelques Gardes, qu'on leur a envoyés par honneur, ou pour leur sûreté.

LE MARQUIS.

Des Archers, vous dis-je, qui les ont fait prisonniers d'État. Je m'y connois : j'en ai vû mener plus de trente à la Bastille.

Madame DE RICHE-SOURCE.

Quelle infamie ! Quelle trahison ! Tandis que nous faisons tout ce qu'il nous est possible pour honorer leurs femmes, ces traîtres font arrêter nos maris. Qu'on ferme les portes ; la Dogesse ne sortira point, qu'on ne nous les ait rendus.

ANTONIO *bas à Tancrede.*

Si cette femme-ci fait ce qu'elle dit, nous nous trouverons en quelque embarras. [*haut à la femme de Sir Politick.*] Madame, il faut pardonner à votre amie

l'excès de son ressentiment : mais vous êtes trop sage pour le suivre, & faire arrêter une Dogesse dans votre maison. Ce seroit le comble de la douleur pour votre mari, de vous voir si peu politique, & un grand reproche à sa suffisance, que vous eussiez si mal profité de ses instructions.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, le coup est grand & imprévû ; mais il n'est pas au-dessus de notre prudence. Je projette de renvoyer ces Dames avec tout honneur, sans manquer en rien de ce que veut de nous en cette occasion la politique.

TANCREDE.

Voilà ce qui s'appelle une femme forte & prudente, à qui la tête ne tourne point dans le malheur, & qui prend le seul parti qui lui reste.

LA FEMME DE SIR POLITICK *à la Dogesse.*

Madame, VOTRE SERENITE' est trop équitable, pour ne pardonner pas à mon amie l'excès de son ressentiment. S'il y a peu de politique, c'est l'effet d'une affection conjugale, qui mérite d'être excusée auprès d'une personne aussi vertueuse que vous. Je vous supplie donc, Madame, d'ensevelir tout dans l'oubli, & de nous être propice envers votre mari, pour le recouvrement des nôtres.

LA DOGESSE.

Laissez-moi faire ; je m'en vais bien laver la tête au Doge.

UNE SENATRICE.

Et nous, à nos maris.

ANTONIO.

Dépêchons-nous de servir les malheureux, dans la chaleur de l'affaire : il n'y a point de tems à perdre.

LA DOGESSE.

Nous ne voulons pas être amusées. Adieu ; laissez-nous aller.

UNE SENATRICE.

Allons vîte, allons.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Rien ne nous peut empêcher de rendre à VOTRE SERENITE' nos respectueuses observances. [*La Dogesse & les Sénatrices sortent avec précipitation.*]

TANCREDE.

Au désordre où vous voyez ces bonnes Dames, elles me paroissent aussi affligées de l'affront, que vous mêmes. Il est vrai que si elles avoient été en votre place, elles auroient perdu l'esprit ; & si vous aviez été Dogesse, vous auriez conservé toute une autre dignité.

LA FEMME DE SIR POLITICK.

Certes, nous aurions gardé plus de décence.

Fin du quatriéme acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AGOSTINO, AZARO, AMELINO, PAMFILINO, SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE.

AGOSTINO.

VOICI, Messieurs, ces misérables; qui, vivant dans le sein de la République, sous la douce protection de nos loix, ont entrepris de les renverser. Voici des furieux, qui s'étant fait un degré de ce premier attentat, pour monter aux plus noires trahisons, ont enfin consulté avec le Turc la ruine de la République. Parlez, méchans : parlez, exécrables, & dites la vérité, je vous le commande.

SIR POLITICK.

Je l'ai toujours dite, & je la dirai toujours, si ce n'est en matiére d'Etat : en ce cas, je tiens qu'on peut mentir pour le bien de la chose publique.

AGOSTINO.

Si les remors de la conscience ne vous la font pas dire, les tourmens sauront bien vous l'arracher. Parlez; de quel pays êtes-vous?

SIR POLITICK.

Je ſuis Anglois pour l'honneur & pour la vie.

AGOSTINO.

De quelle profeſſion ?

SIR POLITICK.

Politique ; & il n'eſt pas que vous n'en ayez ouï parler. C'eſt moi qui ai ſû joindre la véritable ſcience des projets avec les maximes de Nicolas Machiavel & de François Bodin.

AGOSTINO.

De quelle qualité ?

SIR POLITICK.

Chevalier de pere en fils, depuis la Reine Bodicea, qui fit tuer tant de Romains.

AGOSTINO.

Vous devriez mourir de honte devant vos Juges, d'avoir deshonoré une ſi longue ſuite d'ayeux.

SIR POLITICK.

J'ai reçû beaucoup d'honneur de mes devanciers : mais nous en laiſſerons un peu à nos ſucceſſeurs ; & la poſtérité nous fera juſtice, quand vous ne nous la ferez pas.

AGOSTINO.

Sauriez-vous nier que vous n'ayiez accuſé nos Légiſlateurs, & voulu établir chez nous quatre Doges ?

SIR POLITICK.

Par quelque moyen que vous l'ayiez pû ſavoir, je le confeſſe.

AGOSTINO.

Habemus confitentem reum.

SIR POLITICK.

Je l'ai voulu, il est certain, & je le veux encore : mais c'est pour le soulagement de la vieillesse du Doge, & pour la dignité de la République.

AGOSTINO.

Habemus non modò confitentem, sed contumacem. Ces *relais de pigeons* établis de Venise à Constantinople ; cette invention quasi surnaturelle, vous a donné le moyen de lier commerce avec le Turc. C'est sur vos bons avis qu'il a fait le projet d'une Guerre contre nous, que vous devez *conduire du cabinet ;* & voilà comment se doit entendre votre *spéculation militaire*, & vos *secrets pour la Guerre.* Il n'est plus temps de dissimuler : vous voyez que nous savons tout.

SIR POLITICK.

Votre Excellence ne sait pas tout, puisqu'elle ignore nos bonnes intentions. J'ai trouvé une invention admirable d'établir mes commerces à Constantinople ; mais certes, pour le bien de l'Etat, & pour le salut de votre Ambassadeur. Si j'entens la *spéculation militaire*, si j'ai quelques *secrets pour la Guerre*, le fruit de mes veilles ne regardoit que vous. Je prétendois apprendre à un Sénateur d'aller au Sénat, & de

conduire une Armée en même temps. Je voulois vous enſeigner l'art de défaire vos ennemis, ſans vous expoſer aux coups : *ars belli perfectiſſima !* C'eſt une grande qualité à un Général d'Armée de ſavoir faire combattre toutes les Troupes avant que de combattre lui-même. C'eſt la derniere ſcience du Capitaine de ſavoir faire combattre l'Armée ſans y être.

AGOSTINO.

Nous ſavons où nous en tenir pour ce qui vous regarde. (*à M. de Riche-Source.*) Et vous, malheureux, d'où êtes-vous ?

SIR POLITICK.

Il ne répondra pas. Votre Excellence doit ſavoir que c'eſt moi qui porte la parole en toutes choſes : il trouvera bon que je réponde pour lui.

M. DE RICHE-SOURCE.

Je demeure d'accord de tout ce qu'il dira.

AGOSTINO.

Nous avons bien affaire de vos conventions. Parlez ; de quel pays êtes vous ?

SIR POLITICK.

Il eſt François, vous dis-je.

AGOSTINO.

Il me contraindra de l'écouter ! De quelle profeſſion ?

SIR POLITICK.

Circulateur général & particulier.

AGOSTINO.

Il seroit inutile de les interroger davantage. Qu'on les remene en prison.

(*Ils sortent.*)

SCENE II.

LES QUATRE SENATEURS, UN HUISSIER.

AGOSTINO.

NOus sommes heureux en ce point, Messieurs, d'avoir la confession de leurs crimes par leurs propres bouches. Ils n'avouent pas seulement leurs entreprises contre nos loix : ils les soutiennent ; ils demeurent d'accord de leurs intelligences avec le Turc : mais c'étoit, disent-ils, pour le salut de notre Ambassadeur. Qui leur a demandé des soins si officieux ? Qui les a employés ? A qui ont-ils communiqué leurs bons desseins ? *Constat de facto.* Du reste, il faut s'en rapporter à de bonnes intentions qu'on n'a pas connues. Voici, Messieurs, voici la fin du projet, aussi politique qu'exécrable. Après avoir concerté avec le Turc cette expédition impie, ils font je ne sai quelle confédération entre Paris, Londres & Venise, pour nous engager

dans l'Orient, & porter nos Armes contre la Perſe. Il arrive de-là, Meſſieurs, que le Grand Seigneur trouve la République dépourvûe, & que le Perſan occupé par nous dans ſes propres Etats, ne peut entrer dans ceux de notre ennemi commun. Catilina, ce conſpirateur célebre, ce grand & renommé ſcélérat, étoit un homme de bien & un bon citoyen, au prix de ces gens abominables; c'étoit un Romain qui vouloit ſe rendre maître des Romains. S'il avoit réſolu de tuer le Conſul, & de ſe défaire du Sénat, au moins laiſſoit-il à Rome ſes Dieux, ſes loix, ſes mœurs & ſa langue. Dans la ſervitude qu'on nous avoit préparée, on ne laiſſoit à Veniſe ni Religion, ni loix, ni coutumes; on ne laiſſoit peut-être aucun veſtige de la Nation. Qui chercheroit, Meſſieurs, un ſupplice égal à leur forfait, n'en trouveroit point chez les plus ingénieux tirans: mais je ne puis, je le confeſſe, me dépouiller des ſentimens de l'humanité, *quamquam fortaſſe inhumanum ſit humanum eſſe erga eum qui hominem exuerit.* Qu'on les étrangle ſeulement, Meſſieurs; & pour une marque éternelle de la bénignité de nos jugemens, puniſſons du ſupplice le plus commun le crime le plus extraordinaire & le plus barbare.

AZARO.

Mon ſentiment eſt tout contraire à celui

de l'excellentissime Seigneur qui vient de parler : il conçoit ces gens-ci comme des personnes extraordinaires, ennemies de notre gouvernement, capables de grands & pernicieux desseins, qui concertent enfin avec le Turc la ruine de la République. Pour moi, Messieurs, je pense que ce sont des fous : mais il y a de deux sortes de *folie* ; l'une, qui vient de *privation de sens* ; l'autre, d'une *imagination déréglée*. La premiere, toute imbécille, nous fait plaindre en elle la misere de la condition humaine : la seconde, toujours agitée, agite le monde par l'extravagance de ses visions, & excite la haine des gens raisonnables qui aiment l'ordre & le repos. Il n'est pas malaisé de connoître laquelle de ces deux folies possede nos conspirateurs prétendus, puisque leur imagination les porte au-delà de toutes les choses les mieux établies. Ils se donnent la liberté de créer chimériquement des Magistrats : ils se font en idée des correspondances à Constantinople : ils forment des ligues imaginaires, & réglent, en un mot, toutes nos affaires de paix & de guerre, à leur fantaisie. Je voudrois savoir, Messieurs, de quelle autorité ils agissent, avec quel ordre, quelle mission ? Certes, la folie a un grand avantage sur la sagesse, si les paroles & les actions des sages sont punies aussi-tôt qu'elles sortent de la régle,

tandis que les fols ont le privilége de tout dire, & de tout faire impunément. Quelle punition prendre, dira-t-on, de ces prisonniers? Mon avis n'est pas qu'on les condamne à la mort, comme a voulu cet excellentissime Seigneur, par un excès de zéle pour la République; mais qu'on ôte la liberté à des fous scandaleux, qui traitent extravagamment les matieres sérieuses, réservées à la prudence des sages.

AMELINO.

Peu de gens s'étonneront, excellentissime Seigneur, de votre emportement contre la folie, dans l'attachement inviolable que vous avez toujours eu à la sagesse. Comme les opinions des hommes sont différentes, j'ai crû qu'il m'étoit permis d'avoir un autre sentiment : & vous serez surpris, Messieurs, que la seule considération des gens sensés, m'inspire aujourd'hui de l'indulgence & de l'humanité pour les fols. Oui, Messieurs, le sujet de ma douceur est une pitié intéressée qui fait que je m'oppose à leur punition en faveur des sages. En effet, il y a un si grand mélange de sagesse & de folie dans les personnes raisonnables, qu'on ne peut assez admirer l'inégalité qui nous fait voir si divers & si contraires à nous-mêmes. Celui qui a sû gagner notre jugement, & assujettir notre raison par la supériorité de la sienne, a

besoin de notre facilité peut-être le même jour, pour faire excuser son mauvais sens. Tel est le plus sage du monde en une chose, qui est extravagant dans une autre. Ces grands hommes dont nous honorons la mémoire, n'étoient pas exemts de folie : les esprits extraordinaires de tous les temps ont eu la leur. C'est aux imaginations déréglées que nous devons l'invention des Arts : le *caprice* des Peintres, des Poëtes, des Musiciens, n'est qu'un nom civilement adouci, pour exprimer leur *folie* sans leur déplaire. Laissons, Messieurs, laissons les fols en repos, s'ils y peuvent être ; il y a trop de gens intéressés à leur protection : que s'ils viennent à faillir contre nos loix, ordonnons-leur des châtimens selon leur crime; mais, si on veut les punir pour l'intérêt du bon sens & pour l'honneur de la raison, qu'on se souvienne que cette raison a sujet de se plaindre de beaucoup de gens, & que les plus zélés pour la vengeance ne seront peut-être pas à couvert de la punition.

PAMFILINO.

Depuis que j'ai l'honneur d'entrer au Sénat, j'ai observé que l'envie de faire voir notre esprit & la vanité de bien parler, nous tirent souvent hors du sujet dont il est question, pour nous jetter en des choses générales dont il ne s'agit pas. Je connoissois,

noissois, Messieurs, comme le reste des gens, qu'il y avoit des foux dans le monde: mais d'en savoir les ordres, les rangs, les distinctions, de connoitre ces différentes délicatesses qu'il y a de folie à folie, les affinités & les alliances qui se trouvent entre la sagesse & cette même folie, c'est, Messieurs, ce que je ne savois point, & ce que je viens heureusement d'apprendre de vos beaux discours. Pour l'affaire présente que nous avons à traiter, vous l'avez jugée indigne de vos réflexions; & tout ce que je puis recueillir de vos avis, se réduit à châtier des foux sérieux, qui font le métier des sages, ou de pardonner aux extravagans, en faveur de ces mêmes sages, qui sortant de leur assiette, ne font que trop souvent le métier des foux. Beau motif de punition, ou de grace! Jugeons, Messieurs, jugeons Sir Politick & son compagnon, par eux-mêmes, sans les charger du crime des imaginations déreglées, s'ils sont innocens, & sans appeller les grands hommes à leurs secours, sans intéresser les Peintres, les Poëtes, les Musiciens à leur salut, s'ils sont criminels. Mais, Messieurs, c'est nous-mêmes qui donnons corps à une chose purement chimérique: n'allons pas plus loin qu'il ne faut: retranchons la moitié de notre esprit, il ne nous paroîtra aujourd'hui ni d'inno-

cens, ni de coupables : nous verrons seulement des foux ridicules, plus propres à nous divertir qu'à nous nuire. Chercher du sens aux chimeres, travailler son intelligence où rien ne peut être entendu, c'est enchérir sur les chimériques, & se faire une folie mistérieuse qui passe la naturelle.

AGOSTINO.

Arrêtez-là. Vous prétendez avoir vos lumiéres, & j'ai les miennes, qui ne sont point fondées sur de simples conjectures : je parle *ex visu & auditu.* Il faut avouer que vous avez l'esprit bien en repos, *cum agitur de summa rerum.* Le Sénat Romain, en de moindres périls, chargeoit les Consuls de prendre garde *ne quid detrimenti Respublica caperet.....* Mais qui frappe à la porte, quand nous délibérons sur une affaire de telle importance ? (*Il tire la sonnette, & l'Huissier entre.*)

L'HUISSIER.

Excellentissimes Seigneurs, un Anglois, un Milord souhaite de vous parler.

AGOSTINO.

Qu'on le mette en prison.

L'HUISSIER.

Il demandoit à entrer, pour vous dire une chose de conséquence.

PAMFILINO.

Faites-le entrer.

SCENE III.

TANCREDE, LES QUATRE SENATEURS.

TANCREDE.

JE vous demande pardon, Messieurs; de la liberté que je prens : je sai que c'est manquer au respect qui vous est dû; mais ayant appris que vous étes assemblés extraordinairement, pour juger deux misérables que vous avez fait arrêter, j'ai crû que vous ne trouveriez pas mauvais que je vous informasse d'une chose qui peut contribuer à leur salut.

AGOSTINO.

Taisez-vous, Monsieur le Mylord; vous étes bien effronté de venir ici de la sorte, & plus encore de vouloir éclairer les Sénateurs de Venise.

PAMFILINO.

Ceci est véritablement contre les formes; mais la bonne intention doit faire excuser toutes choses. Parlez, Mylord, qu'avez-vous à dire pour le salut de ces prisonniers.

TANCREDE.

Je viens dire à vos Excellences que ces pauvres prisonniers n'ont point d'autre crime que leur folie.

PAMFILINO.

Les connoissez-vous ?

TANCREDE.

On ne peut pas les connoître davantage.

PAMFILINO.

Et qui sont-ils ?

TANCREDE.

Il y a un Chevalier Anglois, que les Livres de Politique ont rendu fou, & qui a servi dix ans de divertissement à la Cour d'Angleterre. Pour l'autre, je ne le connois que depuis que je suis à Venise : c'est un François chimérique, qui veut établir la circulation de l'or, & le faire revenir au même lieu d'où on le transporte, après avoir fait le tour du monde.

PAMFILINO.

En avois-je bien jugé, Messieurs ? Prenons garde, je vous prie, qu'au lieu de nous garantir d'un danger au dedans, nous ne perdions la réputation au dehors ; & que le Sénat, qui a donné jusques ici une si grande opinion de sa sagesse, ne s'expose à la raillerie françoise & au mépris des Anglois, quand on saura que nous traitons si gravement leurs Ridicules publics & leurs Chimériques déclarés. Je suis d'avis, Messieurs, qu'on les mette aussi-tôt en liberté : nous ferons voir notre discernement à séparer les choses dont on doit se moquer, d'avec celles qu'on doit véritablement craindre.

AZARO.

Si j'ai été d'une autre opinion, je me rens préſentement à la vôtre, comme à la ſeule raiſonnable.

AMELINO.

J'avois bien crû qu'il falloit pardonner aux inſenſés; mais vous me faites connoître qu'il faut ſe moquer de ceux-ci. Je ſuis de votre avis en toutes choſes.

PAMFILINO.

Qu'on raméne les priſonniers, & donnons-leur nous-mêmes la liberté.

AGOSTINO.

N'allons pas ſi vîte, Meſſieurs; la précipitation eſt la mere du repentir.

PAMFILINO.

C'eſt trop diſcourir ſur une affaire ſi ridicule.

AGOSTINO.

Je perſiſte en mon opinion, quoique ſeul de mon avis; & plaiſe à Dieu que le vôtre ne ſoit pas funeſte à la République.

SCENE IV.

On fait rentrer les prisonniers.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE.

PAMFILINO.

VEnez, scélérats, venez, gens dangereux à la République ; venez recevoir le pardon de tous vos crimes. Politique, Circulateur, allez établir des *Relais de Pigeons*, & mettre la *Circulation* en pratique où il vous plaira.

SIR POLITICK *à M. de Riche-Source.*

Ouais ! Du ton que parle ce Sénateur, on diroit qu'il veut se moquer de nous, quand il nous donne la liberté. Traiter de fous deux si grands personnages que vous & moi, c'est une chose que je ne comprens pas ! Il y va de la réputation de ma politique, & de l'honneur de votre circulation : je ne souffrirai jamais l'infamie de ce jugement-là. [*aux Sénateurs.*] Messeigneurs, retournez aux avis tout de nouveau ; je vous déclare que nous aimons mieux être pendus

comme conſpirateurs, que d'être ſauvés comme fous.

M. DE RICHE-SOURCE.

Tout-beau, Monſieur Politick; ſi vous avez envie d'être pendu, je ne l'ai pas, moi. Fou ou ſage, pourvû qu'on me ſauve, je ſuis content.

PAMFILINO.

Milord, où ſont les femmes de ces Meſſieurs?

TANCREDE.

Les voilà qui entrent.

SCENE V.

LES QUATRE SENATEURS, TANCREDE, SIR POLITICK, M. DE RICHE-SOURCE, LA FEMME DE SIR POLITICK, Madame DE RICHE-SOURCE, LE MARQUIS, L'ALLEMAND.

PAMFILINO.

SOyez les bien-venues, Meſdames; je ſuis chargé de grands remercimens pour vous de la part des femmes de Veniſe. Leur *captivité* vous donne de la compaſſion, leur *méchant air* vous fait pitié: vous les voulez mettre dans le *commerce*

du beau-monde, elles vous en ſont infiniment obligées ; mais leur bonheur eſt réſervé pour un autre temps, & il doit arriver un jour par des perſonnes plus conſidérables que vous. Adieu, belle & honorable compagnie.

[*Les Sénateurs ſortent.*]

SIR POLITICK.

Adieu de bon cœur, petits Politiques ; vous ne vous connoiſſez guéres en grands perſonnages ; & Veniſe n'eſt pas digne de nous poſſéder.

Madame DE RICHE-SOURCE.

On ne ſait ce que c'eſt ici du bel air, du beau procédé, de la belle maniere : les femmes n'y voyent que des maris. Sortons le plûtôt que nous pourrons.

LA FEMME DE SIR POLITICK *à Tancrede.*

Milord, ſi vous demeurez en cette ville après nous, je vous ſupplie de faire mes complimens à la Dogeſſe ; cette honnête Dame n'a point de part à notre diſgrace, aſſurément.

LE MARQUIS.

Pour moi, je n'ai de complimens à faire à perſonne. Qui me ratrapera dans une République, ſera bien fin ; on n'y ſauroit être aimé d'une femme, ſans courir hazard de ſa vie. Cette noble Vénitienne avec qui j'ai danſé, m'a témoigné quelque paſſion,

il

il eſt vrai, mais rien de concluant; & j'ai déja reçû dix avis qu'on vouloit m'aſſaſſiner. Vive la France pour les galans; j'en ai toujours été quitte pour un combat avec le mari ou avec un rival : ici, le poignard ou le poiſon; le tout avec honneur & dans les formes. Adieu, Meſſieurs & Meſdames; très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. [*Il ſort.*]

L'ALLEMAND.

Laiſſons aller Bouſignac en France, & allons tous de compagnie à Hambourg, à Lubec, à Dantzic; ce ſont des Cités d'un riche trafic, où il ſera facile d'établir la Circulation.

TANCREDE.

Pour moi, je ne demeure pas un moment ici quand vous en ſerez ſortis : j'irai à Rome, ce grand théatre du monde, pour faire connoître l'ingratitude de la République, & le bonheur du pays qui vous poſſédera.

SIR POLITICK.

Milord, en quelque lieu que nous ſoyons, diſpoſez de notre Politique & de notre Circulation, comme de choſes qui ſont autant à vous qu'à nous-mêmes.

TANCREDE *après qu'ils ſont tous partis.*

Il faut avouer que j'ai une plaiſante étoile, de me faire tomber entre les mains les

fous & les ridicules de toutes les Nations : ils divertiſſent quelque temps, mais à la fin ils ennuyent ; &, Dieu merci, m'en voilà défait.

Fin du Tome ſecond.

LF
S1377De

Saint-Evremond, Charles de Marguetel de
Saint Denis, seigneur de,
Oeuvres. Ed. by P. Desmaizeaux.
Nouv. éd. v.2

660927

University of Toront
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 19 04 02 002 7